

Haiku

Calatraba Eric

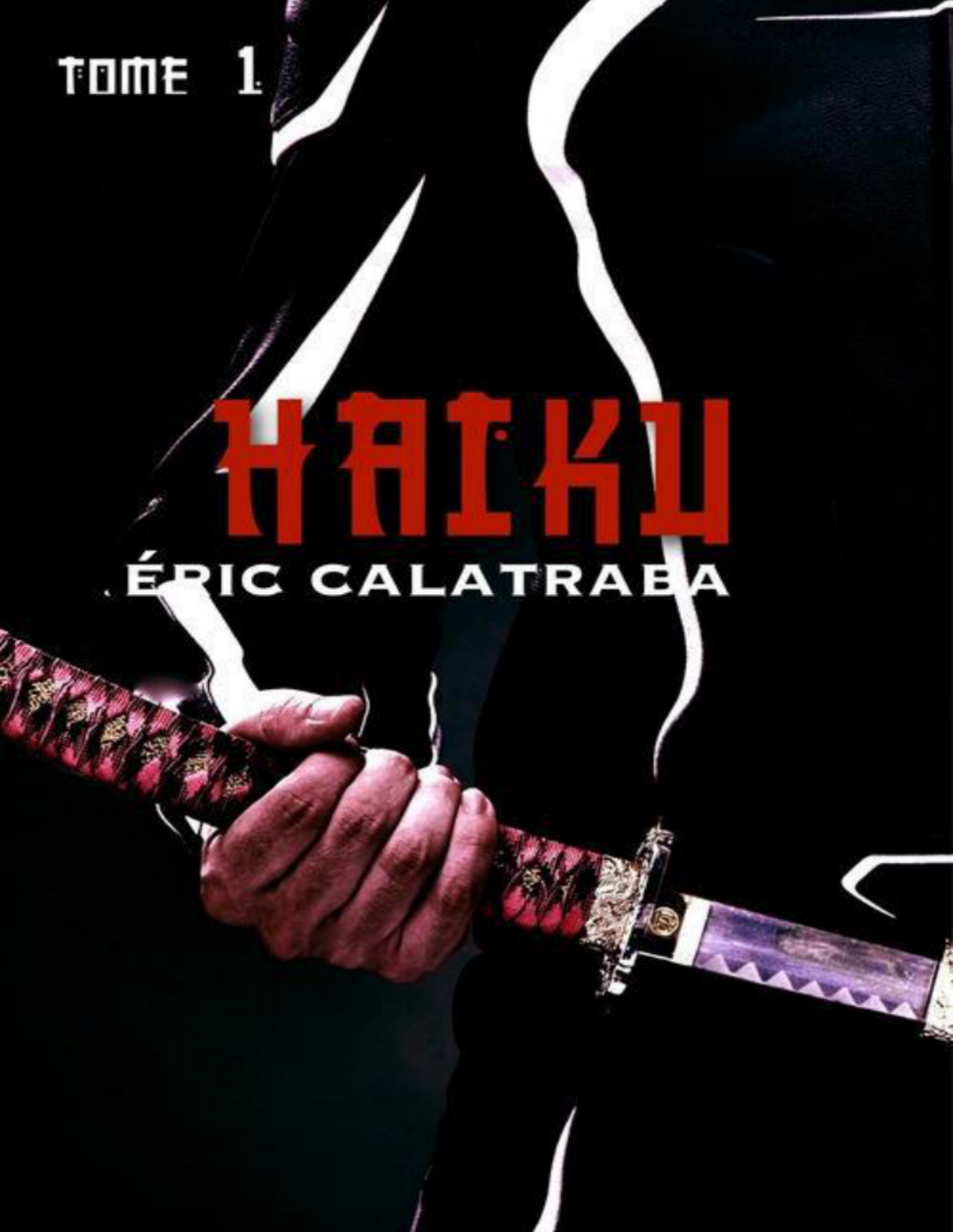
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

TOME 1

HAIRY

ÉRIC CALATRABA



Éric CALATRABA

Haïku

Tome 1

Collection « Noir c'est noir »

Les Éditions : Numeriklivres

Éditeur : Jean-François Gayrard

Edition : 1 août 2012

ISBN : 978-2-89717-289-3

**À Morihei Ueshiba et Giacomo Puccini,
maîtres de l'harmonie.**

Ce récit est une œuvre de fiction. Par conséquent, toute ressemblance avec des situations réelles ou des personnes existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

Prologue

« Dieu accorde quelquefois le sommeil aux méchants afin que les bons soient tranquilles. »

Jean-François Marquis de Saint-Lambert

Il se pencha et s'aspergea le visage d'eau fraîche. En se redressant, il croisa soudain son regard et sursauta. Pourtant, le corps endurci, moulé dans la combinaison de cuir était bien le sien. De nouvelles rides étaient apparues autour de ses yeux dont le bleu, à présent, se faisait glacial.

Il se saisit du tsuba et fit sortir la lame du katana de quelques centimètres, songeur. Il reposa le sabre sur le lit et prit le casque intégral. Lentement, il le mit sur sa tête et se tourna vers le miroir. Tout était parfait : la visière argentée garantirait son anonymat, même en cas de vidéosurveillance, même en cas de témoin.

Il sortit et pressa le démarreur. Les phares s'allumèrent au son rauque du ralenti. Il vérifia son chargement, puis mit le sabre en bandoulière. Enfourchant la moto, il leva la tête un instant, à l'affût d'un signe, d'une odeur, d'un flash ou d'une image. Juste un signe...

... mais rien de particulier ne vint lui annoncer que l'heure était venue. Cette nuit serait pareille aux autres : belle, sourde, aveugle, indifférente. Il mit les gants et abaissa la visière. Tout commençait, tout recommençait. Comment échapper au cycle infernal ? Comment penser à autre chose sans, pour autant, oublier ? Comment s'étourdir sans se droguer ? Comment échapper à ce monde sans le quitter ?

Sa seule réponse était la vitesse : fuir vers l'avant pour ne pas reculer. Passer, juste un peu plus vite que les autres.

Il tourna la poignée des gaz. Tout recommençait.

Chapitre 1

Raphaël fêta son retour au pays chez Nadia et Vincent. Au menu : couscous et vieux souvenirs, le tout accompagné d'une bouteille de sidi-brahim qu'il avait apportée. Les murs s'animaient de stucs italiens, reflétant la lumière par un jeu de matières. Le mobilier était disparate, composant un patchwork chaleureux. Les gravures et bibelots provenaient des deux rives de la Méditerranée. Rive Sud pour Nadia, rive nord pour Vincent. Les trois amis s'étaient connus à l'Université. Ils évoquèrent ces années avec nostalgie. Quand il le pouvait, Raphaël descendait en famille retrouver le soleil de son enfance, les odeurs au milieu desquelles il avait grandi : celles, entêtantes, des eucalyptus et des mimosas ; les parfums persistants des pins, du genévrier. Il aimait aussi le souffle de la mer. Celui, léger, qui vous rafraîchit au creux d'une crique, ou celui des ports qui vous apporte le monde. Devant un thé à la menthe, ils firent la liste de tout ce qui avait changé à Nice ces dernières années. Raphaël devina qu'il devrait se réhabituer, réappivoiser sa ville natale.

Ensuite ils parlèrent longtemps d'Alicia, puis, pour détendre l'atmosphère, Vincent raconta les dernières blagues de sa collection. Il les racontait déjà avec talent quand ils étaient en fac de droit... Raphaël se dit qu'il devait être excellent lors des plaidoiries. Vers minuit, il se leva et les remercia. Vincent proposa de le raccompagner en voiture. Raphaël déclina.

La nuit avait fraîchi et il ferma son blouson de cuir. Il en avait pour dix minutes en coupant par les ruelles. De rares lumières filtraient à travers les persiennes. Il n'avait pas fait un kilomètre qu'il vit deux hommes marcher dans sa direction, lui barrant la route.

— Hé, mec ! Tu vas où là ? Faut payer, la nuit, pour passer par ici !

Le plus grand tenait une barre de fer. Il vit deux autres gars, plus jeunes, s'approcher par-derrière. Ceux-là tenaient des couteaux à cran d'arrêt. Raphaël était sorti sans arme. Il n'était pas en service et n'était pas du genre à frimer en laissant négligemment dépasser l'étui pour impressionner le quidam. Il se mit de côté pour avoir un œil sur tous ses assaillants.

— Ho, bouffon ! t'es sourd ? Vas-y, envoie les euros ! dit l'homme à la barre de fer.

Raphaël savait que donner son portefeuille ne lui éviterait pas les ennuis,

mais il n'avait pas l'intention de fuir non plus.

— Va falloir que tu viennes les chercher...

— Oh, putain ! Un super héros, les mecs !

Le type pencha la tête.

— Ou alors, il est plein de thunes !

Il fit un signe à ses hommes qui se précipitèrent sur Raphaël, lame en avant. Il évita le premier en pivotant. Agrippant sa manche, il tira violemment vers le sol, posant un genou à terre. Le type bascula, pieds par-dessus tête, et tomba sur le dos avec un bruit sourd.

Le deuxième visait l'abdomen. De sa main gauche, Raphaël saisit l'avant-bras de son agresseur et pivota en un éclair vers la droite. Dos contre le sien, il l'entraîna dans son élan en le tirant vers le bas. Puis, de sa main droite, il lui enveloppa le poignet et fit un brusque pivot à gauche en remontant. Son adversaire était déjà en déséquilibre et se retrouva à plat dos. La tête du voyou heurta le sol, une douleur insupportable au poignet le terrassait. Raphaël l'obligea à mettre face contre terre. La clé était terrible, tordant à la fois le bras et l'épaule. Tout en la maintenant, il cueillit le couteau comme une fleur. Le Tsuki-Jote-Gaeshi n'avait pas duré trois secondes, et il leur lançait un regard si calme qu'ils en étaient pétrifiés. De plus, il était armé à présent. Celui qui semblait être le chef soupesa sa barre de fer, en hésitant. Raphaël s'en aperçut et serra encore la clé, arrachant un cri à son prisonnier. Alors le meneur recula en sautillant, fit signe à son acolyte de laisser tomber, et disparut. L'autre suivit. Celui qui était au sol se releva et leur emboîta le pas, mal en point.

C'était tout ? Raphaël n'en revenait pas. Ils devaient être plus combattifs avec les petites vieilles...

— Si j'étais toi, je changerais de copains... dit-il en relâchant la prise. Fous le camp !

Le type ne se fit pas prier, et s'enfuit en tenant son bras endolori. Raphaël n'était pas enchanté de laisser courir des oiseaux pareils, mais il n'avait pas encore pris ses fonctions et il n'avait pas envie qu'ici aussi on l'appelle Steven Seagal. Les lumières commençaient à s'allumer derrière les persiennes battantes, il pressa le pas et tourna au coin de la rue. Il parcourut le dernier kilomètre jusqu'à sa destination. Il actionna la télécommande du volet d'acier, fit coulisser la baie vitrée : il était chez lui. L'ancien garage avait été transformé en loft. Il était à un ami de son père assez friqué qui le lui louait pour une somme dérisoire, surtout pour une telle surface en plein centre-ville. Ancien concessionnaire Alfa Roméo, il avait dit à son père avec son accent du pays :

— Il est bien ce petit, je suis content qu'il revienne. Il a de la valeur, ce

n'est pas comme tous ces falabraques qui traînent à rien foutre. Je l'ai toujours bien aimé, en plus il nous défend de la racaille ! Quel malheur quand même cette histoire... Elle va comment la petite ?

La surface était de 80 m2 pour sept à huit mètres de hauteur de plafond, la lumière tombait directement du ciel par une grande verrière. La mezzanine, qui autrefois servait à stocker les pneus, avait été transformée en chambre à coucher. Le matelas était à même le sol, la déco était spartiate. Au mur était accroché un portrait de Morihei Ueshiba, le maître fondateur de l'aïkido. Sur une étagère de bois brut se tenait un Daisho sur son présentoir : un ensemble de sabres japonais, comprenant un Katana et un Wakizashi, plus court. Ce Daisho, constituant les armes du guerrier samouraï dans leurs étuis de magnolia, lui avait été offert par ses camarades du dojo à son départ pour Paris. En face, une grande affiche de Don Giovanni marquait de rouge sang le haut mur.

Au rez-de-chaussée, un canapé faisait face à un téléviseur à écran plat. Une chaîne hi-fi occupait un angle. Raphaël alluma le lecteur et la musique de Haendel se répandit à travers le loft. Sur le côté, une étagère portait une impressionnante collection de disques d'opéra. Une bibliothèque abritait près de trois cents livres. Il flottait une odeur d'huile et de mécanique. D'ordinaire, la moto dormait dans le salon, mais Raphaël venait de la vendre. Demain, on lui livrerait son premier engin neuf, un missile.

Raphaël ouvrit le portefeuille qu'on avait voulu lui prendre, et le vida : cartes de crédit, permis de conduire, carte d'identité et cinquante euros en liquide. Tout cela pouvait être remplacé. Pas la photo d'Alicia, qu'il sortit en dernier. Il y déposa un baiser, fixa un instant les boucles brunes, puis remit le tout en place, les yeux humides. La voix du célèbre castrat Farinelli, reconstituée par mixage numérique d'un contre-ténor et d'une soprano, élevait la musique vers les cieux.

« Cara sposa, amante cara, dove sei ? Deh ! Ritorna a'pianti miei. »

Un jour, Alicia avait fait un malaise et il l'avait emmenée à l'hôpital. Elle souffrait d'insuffisance cardiaque, aucune opération n'aurait pu y remédier. Elle était rentrée à la maison en attente d'une greffe qui n'était jamais arrivée. Des mois d'attente, d'impuissance.

Il connaissait depuis longtemps les murs trop blancs et trop longs, les visages compassés des professionnels débordés, l'odeur de cantine et celle du désinfectant. Sa mère avait une longue maladie et, dans son enfance, il l'avait vu faire des séjours de plus en plus longs à l'hôpital. Souvent, il pouvait lire dans les yeux de son père la colère et la tristesse, dissimulées derrière un douloureux sourire. Il n'avait pas vraiment connu la douce insouciance de l'enfance. Il ne s'était pas non plus amusé comme les autres à l'adolescence. Toujours cette épée de Damoclès. Elle frappa alors qu'il venait d'avoir son bac. Sa mère avait souvent été hospitalisée. Raphaël s'y était presque habitué

et elle finissait toujours par rentrer à la maison. Alors pourquoi pas cette fois-là ? Pourquoi elle ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi ? Il n'y avait pas de pourquoi et il le savait. Sa mère ne verrait jamais son fils avoir vingt ans. Elle ne le verrait pas se marier, ni réussir dans son travail. Elle ne le verrait jamais être père.

Alors, quand un matin Alicia ne se réveilla pas, il eut l'impression d'être foudroyé une deuxième fois. Il resta seul avec leur fille Lila, son soleil, sa seule raison de rester en vie.

« Chère épouse, chère amante, où es-tu ? Les larmes me reviennent. »

Chapitre 2

Vers neuf heures, il sortit et se rendit au dojo à pied. Il faisait bon en ce début de mai. Les rayons du soleil traversaient les palmiers, zébrant le sol. Déjà, on voyait des bras de chemises et des mini-jupes. Les terrasses fleurissaient. Au large de la Baie des Anges, les voiles se faisaient plus nombreuses. Deux garçons en maillot de basket-ball des Spurs de San Antonio remontaient le trottoir en skate-board, donnant à la Promenade un air de Californie. Une jeune femme blonde montée sur des rollers tenait une poussette à trois roues. Trois dames âgées, très bronzées, offraient leur peau fripée au soleil.

Quand il pénétra dans le dojo, la lumière filtrait à travers les grandes baies. Les élèves étaient vêtus de kimonos blancs. Les enseignants portaient un Hakama, large pantalon noir plissé. L'ambiance était studieuse, seul le bruit des corps roulant sur le tatami emplissait l'espace.

Gilbert le vit entrer et se fit remplacer. Ce n'était pas l'usage, mais là...!

— Toi ! Ici ! Dans mes bras, fils ! Tu es en vacances ?

Ils n'avaient pas perdu le contact, Raphaël passait chaque fois qu'il était dans le coin. Les deux hommes rejoignirent le vestiaire pour ne pas déranger.

— Non, je suis de retour. Pour de bon.

— Oh...

Gilbert allait laisser éclater sa joie lorsqu'il perçut une ombre dans le regard de Raphaël :

— Il faudra que tu me racontes. Passe un soir quand tu voudras. Tu vas

revenir travailler avec nous ?

— Oui, mais je dois prendre mes fonctions. Je ne sais pas encore à quelle sauce ils vont me manger. Je ne pourrai pas être là autant qu'autrefois.

— Bien sûr ! On s'adaptera, ne t'en fais pas.

— Je n'ai pas trop de temps, mais j'avais envie de te voir. Je viendrais vendredi soir si je le peux. On pourra discuter.

Il n'était pas si pressé, mais il ne souhaitait pas raviver ses souvenirs. Gilbert parut le deviner.

— Comme tu veux. À vendredi alors. Merde, qu'est-ce que je suis content !

— Moi aussi. À bientôt Gilbert. Adiéou.

— Adiéou. Je te laisse. Un nouveau cours commence.

Gilbert retourna sur le tatami. Ses élèves étaient à genoux. Ils le saluèrent. Il leur rendit leur salut puis tendit la main pour désigner l'un d'entre eux qui se leva et salua de nouveau. Face aux autres, ils décortiquèrent une technique, en répétèrent le mouvement.

— Votre adversaire est bien campé sur ses deux pieds. C'est l'axe de ses appuis. Visualisez une ligne perpendiculaire à celui-ci. Poussez ou tirez en suivant cette direction : il n'a aucune résistance à cet endroit et tombera tout seul !

On aurait dit des maths : une démonstration logique avec une conclusion imparable. L'énergie, le ki, est comme l'eau. Elle passe par où c'est possible, sans forcer, en harmonie. L'aïkido se base sur la connaissance de l'équilibre et de l'anatomie. Tout l'art de l'aïkidoka consiste à retourner la force de l'adversaire contre celui-ci, les mouvements reposent sur les lois du cercle et de la spirale. Des techniques de torsion et de projection permettent de maîtriser l'adversaire.

Ces techniques, issues du savoir des samouraïs, sont redoutables d'efficacité. Pourtant, il ne s'agit pas de détruire l'adversaire, mais de se protéger. On recherche l'équilibre de l'individu, par rapport à ce qui l'entoure et par rapport à lui-même. Pas de compétitions en Aïkido, pas de course à l'égo. Le principe Aï permet de se mettre en harmonie avec l'énergie, le ki, pour suivre la voie, le do : aï-ki-do. Si on frappe un karatéka, il pare. Si on frappe ou pousse un judoka, il tire ; si on le tire il pousse, en résistance. Mais si on frappe ou pousse un aikidoka, il s'efface en pivotant ; si on le tire, il entre dans l'action de l'adversaire en la prolongeant, et en la déviant à son profit.

Attitude juste et mesurée, vigilance, droiture, respect de l'autre et pureté du geste. Tout cela avait attiré Raphaël dès ses dix ans. Il avait vite excellé, sa

motivation et sa souplesse naturelle aidant. Il avait rapidement intégré l'esprit et la nature profonde de cet art.

Il était le plus jeune 7e dan de France, et le Doshu, « Maître de la voie » japonais, était venu en personne lui décerner cette distinction.

L'arrivée du groupe à l'aéroport de Nice fit sensation. Ils étaient une bonne trentaine. Douze ou treize d'entre eux avaient l'air d'hommes d'affaires. Quelques autres, parlant fort, avaient un aspect athlétique et des manières moins délicates. Certains avaient des tatouages dans le cou. Tous parlaient russe. Quelques très jolies jeunes femmes les accompagnaient. Leurs tenues étaient plus ou moins voyantes, mais toujours extrêmement sexy, le maquillage excessif.

En sortant de l'aéroport, les femmes montèrent dans des taxis qui rejoignirent un palace de la côte. Les hommes étaient attendus et prirent place à bord de 4x4 aux vitres teintées. Démarrant en douceur, les véhicules prirent l'autoroute puis roulèrent à vive allure en direction d'Antibes.

Quelques minutes plus tard, ils embarquèrent sur l'Ulan-Ude (Улан-Удэ), un yacht de quarante mètres battant pavillon panaméen. L'équipage était prêt, et sitôt les passagers embarqués, on appareilla. Les hommes aux attachés-cases prirent place dans le grand carré. Des vitrines abritaient une bibliothèque. Au centre trônait une table ovale aux bords arrondis ; douze fauteuils de cuir beige l'entouraient. Les murs étaient ornés d'acajou, le plafond répandait la lumière par une installation sophistiquée de diodes lumineuses. Un vidéoprojecteur y était suspendu, éclairant un écran d'une lumière blanche. Sergueï Rachovsky les invita à prendre place. Son œil brillait de satisfaction. Sbarov et Silitch étaient déjà assis, ordinateurs portables ouverts. Il leva la tête et sourit.

— Bienvenue à bord mes amis !

Les hommes de main restèrent sur le pont, silencieux. L'équipage faisait mine de ne pas les voir. Le barreur poussa les machines à pleine puissance, barre au large.

En entrant dans la concession Suzuki, Raphaël chercha le vendeur du regard. Il était occupé avec une jeune fille qui essayait des casques « jet », ce qui avait l'air d'agacer sa mère. Elle se contint un moment, puis lâcha :

— Ce sera un intégral ou rien !

— C'est trop pourri ces casques, tu peux jamais être coiffée, tu vois rien, t'as chaud, c'est trop nul !

— Du moment que ta cervelle reste dans ta boîte crânienne, tant pis si ça te décoiffe ! Je ne suis pas emballée par cette histoire de scooter. Et puis on en a déjà parlé.

La gamine faisait la gueule, mais elles prirent un casque intégral, sous le regard amusé de Raphaël.

— Votre engin est prêt, monsieur Larcher. Suivez-moi.

Ils traversèrent la boutique et entrèrent dans l'atelier. La moto rutilait, incroyable animal mécanique, semblant les regarder approcher. Le vendeur aimait bien épier en douce l'excitation des acheteurs, lorsqu'il livrait de tels monstres, ce qui n'arrivait pas si souvent. Raphaël ne fit pas exception à la règle.

La 1300 GSX-R Hayabusa pouvait endosser tous les superlatifs. Les chiffres parlaient d'eux-mêmes : 175 chevaux pour 220 kilos, plus de 300 km/h en vitesse de pointe. Parmi tous les bolides vendus sur le marché, c'était LA bombe. Un allumé pouvait aisément atteindre 190 km/h en faisant rugir la seconde. Demain, Raphaël laisserait la moto à Jacques, un ancien de chez Honda, pour qu'il débride la machine. Il y avait un risque, mais il en prenait bien d'autres...

— Gare au permis monsieur Larcher ! Les schtroumpfs vont vous avoir à l'œil avec leurs lunettes magiques...

Raphaël se contenta de sourire. Sur la fiche de demande de prêt, il avait prudemment écrit « fonctionnaire »... Ses motos avaient toujours affiché des performances dignes d'avions. Là, il passait à la fusée.

Il voyait à cela nombre d'avantages. Aucune difficulté pour circuler en ville, et jamais de place de stationnement à chercher. Pratique quand on enquête. Lors des filatures, aucun suspect ne lui avait jamais échappé dans la circulation. Les truands raffolent des puissants modèles de voitures allemandes : difficile de les suivre avec une Laguna diesel de 225 000 km...

Un véhicule de moins de 15 000 euros qui pouvait déposer n'importe quelle Ferrari, c'était ce qu'il lui fallait. Allez trouver un meilleur rapport prix performance... Raphaël, si mesuré et raisonnable par ailleurs, voyait là un moyen de modifier la notion d'espace-temps ; une théorie, version kamikaze, de la relativité.

Le commissariat niçois, antenne du SRPJ de Marseille, bourdonnait comme une ruche quand Raphaël descendit de la moto. Deux motards en service échangèrent quelques mots avec lui ; ils admiraient la Suzuki en connaisseurs.

À l'intérieur, une lumière abondante filtrait à travers les stores. Un homme d'une soixantaine d'années saignait à l'arcade sourcilière. Il avait l'air choqué et faisait de grands gestes. Il parlait en arabe avec un policier, le lieutenant Méharzi. Ce dernier essayait visiblement de l'apaiser, tout en prenant sa déposition. Un agent en tenue enregistrait la plainte d'une femme blonde en tailleur, au style sophistiqué. Les plaignants, les « geignards »

comme les appellent parfois les flics. Raphaël se présenta à un agent qui décrocha son téléphone pour l'annoncer, puis l'emmena à l'étage.

— Bonjour, entrez lieutenant. Asseyez-vous, je vous en prie ! dit le commissaire Ronzier qui passait un coup de fil.

Raphaël resta debout. Il l'observait pendant qu'il parlait : c'était un homme élégant d'une cinquantaine d'années, les cheveux fournis coupés courts, la chemise et la veste impeccables. Pas de cravate, mais un nœud papillon. Cela plut à Raphaël. Sans doute aurait-il aimé savoir que Pierre Ronzier en avait sept différents : un pour chaque jour de la semaine. Et il s'y tenait. C'était un homme méthodique jusque dans la fantaisie. Ceux qui le connaissaient bien n'avaient pas besoin de calendrier pour se rappeler quel jour on était.

Ronzier raccrocha, puis se leva pour serrer la main de son visiteur.

— Bonjour, dit Raphaël.

— Bienvenue chez nous lieutenant. Vous êtes originaire de la ville à ce qu'on m'a dit.

Raphaël répondit avec deux mots du parler niçois, le nissart :

— Oui, c'est chez moi ici, sian d'acqui.

— J'ai lu votre dossier, vos états de service sont excellents. Nous avons besoin de gars comme vous.

— Merci commissaire.

— Je ne sais pas comment c'est à Paris, mais vous aurez de quoi vous occuper à Nice. Il y a de plus en plus de dingues.

— C'est tout aussi dingue dans la capitale. Les gens deviennent imprévisibles.

— Au moins, vous ne serez pas surpris ! Vous allez travailler avec le capitaine Lucchi. C'est lui qui va vous briffer. Agent Leroux, conduisez notre ami auprès du capitaine.

Il s'assit à son bureau et décrocha le téléphone.

Chapitre 3

Sergueï Rachovsky vivait maintenant sur la Côte d'Azur et ne voulait plus jamais avoir froid. Il était à l'initiative de cette réunion ; Nicolaï Sbarov en était l'organisateur. Les deux hommes se connaissaient depuis un séjour dans un pénitencier disciplinaire de Sibérie orientale.

C'était il y a bien longtemps. Rachovsky l'ancien soldat et Sbarov l'escroc étaient sortis en même temps et avaient aussitôt commencé à collaborer. La force et l'autorité de Rachovsky en avaient fait un caïd craint et respecté. L'intelligence et la perversité de Sbarov lui avaient valu l'estime grandissante de Rachovsky : de pourvoyeur d'affaires, il était devenu son comptable et le business se montrant florissant, il s'était chargé avec un talent certain des opérations de blanchiment. On vint annoncer à l'oreille de Rachovsky que le bateau entrait dans les eaux internationales. Il fit un léger signe de tête à Sbarov qui prit la parole. Silitch, le spécialiste en informatique, lança le PowerPoint sur son portable. Tous purent suivre sur l'écran les schémas et animations, sous le commentaire de Sbarov.

Ces hommes d'affaires avaient commencé petitement, puis avaient ensuite amassé des fortunes colossales lorsque l'Union Soviétique s'était effondrée. Pétrole, minerais, métallurgie, énergie, communications, industries de pointe : l'état russe exsangue avait vendu à bas prix ses grandes entreprises nationalisées. Ceux qui avaient su en profiter avaient décroché le jackpot.

Implantés depuis plusieurs années en Europe, les deux complices connaissaient toute une liste de sociétés ou de projets immobiliers à proposer aux investisseurs. Il y avait également nombre d'affaires à se partager, comme la réalisation d'un chantier naval pour navires de gros tonnage en Russie, ou encore la construction de plates-formes pétrolières en mer de Chine et en Inde.

Sbarov et Rachovsky ne furent pas déçus : leur auditoire se montra réceptif et les plans progressèrent au-delà de leurs espérances. On fêta ce Yalta des affaires par un dîner de Tsars. Ensuite, une partie des hôtes embarqua sur une vedette Merry Fischer qui fila jusqu'à Nice.

Ceux qui restaient à bord de l'Ulan Ude avaient d'autres propositions à traiter. Du genre de celles qui permirent à Rachovsky de grimper les échelons. Il ne s'agissait plus d'investissements proprement dits, mais d'offrir à certains fonds davantage de « respectabilité ». Sbarov joua de ses talents. Ce qu'il énonça était bien plus élaboré que ce qu'il avait proposé au groupe précédent.

Les Officiers de Police Judiciaire s'entraînaient. L'agent Leroux mit le casque antibruit et en tendit un à Raphaël. Il l'emmena sur le stand de tir. Une odeur de poudre se répandait dans les locaux. Les claquements des coups de feu retentissaient avec une résonance métallique. Lucchi se préparait à tirer.

— Tenez ! Vous tombez bien ! Regardez un peu ça...

Le capitaine enclencha rapidement le chargeur, arma, et le vida à la vitesse de la lumière. Autour de lui, tous s'étaient arrêtés de tirer : les performances de Lucchi étaient une attraction. Les quinze balles de neuf millimètres touchèrent la région du cœur. Raphaël haussa les sourcils et ouvrit la bouche. Il ne savait pas s'il fallait prendre ça comme une bonne nouvelle.

Leroux souleva une partie du casque de Raphaël et lui glissa à voix basse :

— On l'appelle Lucchi Luke pour déconner. Ne le faites pas, il déteste !

Raphaël sourit furtivement. Il pensa à « Steven Seagal ». Lucchi posa l'arme, puis retira son équipement. Il leva la tête et s'approcha des deux hommes.

— Vous êtes le lieutenant Larcher ? Bonjour. Ugo Lucchi.

Raphaël serra les doigts le premier pour ne pas se les faire broyer. Il connaissait bien ce genre de test. Lucchi s'en rendit compte et esquissa un sourire.

— Bonjour, dit Raphaël en fixant les yeux bruns.

Lucchi était tout en muscles, vêtu d'un jean bleu et d'un blouson de cuir marron. Son crâne était rasé.

— Merci Leroux, je vous libère, dit Lucchi.

L'agent les salua et sortit. Il se tourna vers Raphaël.

— Et si on commençait tout de suite ? Je dois auditionner un suspect, une saloperie de chauffard. On y va ?

Ceux qui restaient à bord de l'Ulan Ude développaient leurs activités dans nombre de domaines lucratifs : prêt à usure, trafic d'armes et de véhicules volés, détournement, racket, fraude aux télécommunications, escroquerie aux assurances, extorsion de fonds.

La prostitution à elle seule sous l'égide des proxénètes russes, albanais ou kosovars générait une recette de cent millions de dollars par jour. Mais le plus gros des revenus provenait de la drogue. Le marché était russe, allemand et surtout américain.

Sbarov présenta de multiples mécanismes de blanchiment, du compte offshore à l'achat pur et simple de banques. Investissements dans le secteur

financier et immobilier, négoce, transport, extraction de pétrole et de minerais précieux. Des possibilités quasi infinies. Le principe étant d'organiser l'opacité dans un magma de sociétés, valeurs et fonds disparates. Les sociétés pouvant être propriétaires les unes des autres de façon à ce que les noms des possédants s'effacent devant la somme des appellations et la complexité du montage. En cas d'accord, les commissions consenties aux deux associés Rachovsky et Sbarov étaient purement vertigineuses.

Les derniers invités de l'Ulan Ude n'étaient pas des enfants de chœur. Montrer sa compétence est une chose, se faire respecter de tels individus en est une autre. Rachovsky prit la parole. Il avait organisé quelque chose en ce sens.

— Soyez certains que nous vous assurons une entière confidentialité, ainsi qu'un maximum de sécurité. Nos experts en cryptologie nous assistent de façon à garantir en permanence le secret des données transmises. Deux hommes se placèrent derrière le fauteuil de Silitch.

— Cette connaissance aiguë nous permet également de nous assurer de la parfaite loyauté de nos collaborateurs, et cela quel que soit leur niveau de compétence.

Il pointa son regard sur Silitch. L'ingénieur en informatique était livide.

— Silitch, nous avons identifié le serveur sur lequel vous abritez l'ordinateur miroir de celui de Sbarov...

— Je... non... Qu'est-ce que vous racontez ?!

— Vous pensez, petite merde, être le seul hacker à travailler pour nous ? Vous avez injecté un cheval de Troie dans nos systèmes pour détourner des sommes à nos clients !

— Vous êtes fou !

La sueur coulait sur son col de chemise.

Sbarov lui posa alors un dossier sous le nez.

— Alexander Crichton a identifié le code source et mis à jour vos magouilles Silitch !

— Crichton ?? C'est absurde !

Nul n'osait bouger ou parler. Le regard de Sergueï Rachovsky brilla. Les spectateurs le virent sous un autre visage ; c'était ce qu'il voulait. Silitch lut la première page d'un air incrédule, puis se leva soudain comme pour s'enfuir. Le geste était insensé. Les deux hommes derrière lui l'immobilisèrent. D'un signe de Rachovsky, ils l'entraînèrent à l'extérieur du carré, l'emmenant par les escaliers vers l'étage inférieur, à la poupe du navire. Demeuré sur le pont supérieur, Rachovsky s'adressa à l'assemblée :

— Venez, messieurs ! Venez voir quel est le prix de la trahison !

En bas, les deux hommes avaient lâché Silitch. Les hélices projetaient une rivière d'écume à l'arrière. Sur le plancher en teck, côté bâbord, un grand jacuzzi bouillonnait. Suivant la poupe arrondie, un haut bastingage formait un ring de circonstance au bout duquel se tenait un colosse, cent vingt kilos de muscles pour deux mètres et sept centimètres : Oulov.

Torse nu, il portait un pantalon blanc. Un tatouage représentant un tigre de Sibérie recouvrait son dos. Oulov avait connu Rachovsky dans les geôles de l'extrême orient russe, et travaillait pour lui depuis. L'ancien lutteur, doté d'une force presque surhumaine, tuait sans scrupules du moment que ça payait bien. Silitch était acculé, les hommes de main barrant l'escalier. D'un geste désespéré, il se jeta sur Oulov qui lui saisit le bras et le projeta sans difficulté. Silitch se releva en tenant son épaule meurtrie, et leva la tête vers le pont supérieur. Il défia l'assemblée.

— Je vous emmerde ! Allez tous vous faire foutre !

Il s'approcha de son adversaire pour lui décocher une droite. Oulov évita le coup et saisit le bras, puis le souleva brutalement pour déboîter l'épaule. Silitch hurla. Oulov passa le bras droit autour de son cou et serra en se plaçant derrière lui. Il posa une énorme main gauche sur la tête de sa victime, puis leva son regard vers Rachovsky. Ce dernier regarda les hommes sur le pont supérieur. À sa grande satisfaction, il y lut suffisamment de terreur ou de dégoût. Il se tourna vers le géant et hocha brièvement la tête. Les vertèbres craquèrent. Oulov relâcha la prise, le corps sans vie s'effondra.

Un lourd silence se fit, puis Oulov marcha vers sa cabine. Deux hommes emmenèrent l'informaticien hors de vue de l'assemblée. Un troisième jeta son ordinateur à la mer. Fin de session.

Posant la main sur l'arrière du bras de Sbarov, Rachovsky s'adressa à ses hôtes :

— Où en étions-nous ?

Chapitre 4

Lucchi était assis à son bureau, Raphaël se tenait debout appuyé contre le mur. Un agent en tenue amena le suspect. Il avait dans les 25 ans et portait des Nike, un jean et un sweat-shirt à capuche Karl Kani, la marque préférée des rappeurs. Une chaîne en or ornait son cou mince. Sa tête d'aigle était surmontée d'une casquette de hip-hop.

— Bien ! Asseyez-vous, j'ai à vous entendre, dit Lucchi.

— Qu'est-ce que vous voulez encore ? J'ai déjà tout dit à l'autre keuf, putain !

— Rappelez-moi, par exemple, ce que vous faisiez à 170 km/h sur la Promenade des Anglais un mercredi matin...

— Putain, les Robocops ! Z'avez rien à foutre, là ? Genre courir après les méchants ? Pin-Pon, Pin-Pon ?

Lucchi passa sa main sous son nez, qui commençait à le démanger.

— Je sens qu'on va bien s'entendre... Notre boulot, c'est de choper les individus dangereux. Et les plus dangereux, c'est les mecs comme toi : les cons.

— Allez ! C'est bon, là ! Faites ce que vous avez à faire, mais ne me cassez pas les couilles !

Lucchi se leva et se plaça derrière lui. Il posa une photo sur la table. Il n'avait plus envie de le vouvoyer.

— Regarde.

Le gars tourna la tête pour ne pas obéir. Lucchi saisit alors sa tête des deux mains et l'obligea à regarder de force. Raphaël se sentit mal à l'aise.

— Regarde, connard ! Elle avait huit ans et on a ramassé son corps à 20 m de l'impact. Celui qui a fait ça ne s'est même pas arrêté. Toi non plus.

Le type eut un mouvement de recul devant la photo.

— C'est pas moi putain ! Vas-y, lâche-moi !

— Écoute, y a au moins 300 personnes sur la Promenade qui t'ont vu faire la course avec une Subaru Impreza. Et une BM tunée de guignol comme la tienne ça se repère. Vous avez shooté la petite et continué comme si de rien n'était... je vais pas te lâcher, tu comprends ça ?

— C'est pas moi je vous dis ! Regardez ma caisse !

Le capitaine s'assit en face de lui.

— Non-assistance à personne en danger, délit de fuite, refus de coopération avec les forces de l'ordre. En plus, tu es déjà connu chez nous. C'est pas très bon pour toi tout ça... J'espère que t'as rien prévu pour les prochains mois.

Le type blêmit.

— Je veux le nom de ton copain. Je le veux maintenant. Et tu vas me dire où il crèche ! Si je n'ai que toi sous la dent...

Il souleva la photo et la lui montra à nouveau.

— ... alors tu as un problème !

Lucchi poussa un bloc de papier et un stylo. Après un instant d'hésitation, l'homme écrivit un nom et une adresse.

Raphaël entra, et Lila lui sauta au cou. Il la prit dans ses bras et embrassa Jane, puis son père. Sa fille avait sa chambre chez son grand-père ; elle vivait là depuis leur arrivée. Raphaël passait tous les jours. Ils avaient retrouvé un semblant d'équilibre de cette façon. Il protégeait ainsi son enfant des aléas de son travail.

Guy Larcher était à la retraite et avait du temps pour Lila. Il avait longtemps travaillé comme mécanicien, puis était devenu chef d'atelier dans une grande concession VAG de la région. On venait encore souvent lui demander conseil. Raphaël avait hérité de son père un certain goût pour les belles mécaniques et l'odeur des garages.

Jane était avec Guy depuis plusieurs années. Il l'avait rencontrée quelques années après la mort précoce de son épouse. Anglaise, elle vivait depuis longtemps en France. Lila et Jane s'adoraient. On prit le café dans le salon. Raphaël promit de montrer au plus vite sa moto à Guy, puis il dit à Lila :

— On va au cinéma ? Elle sauta de joie et courut prendre son manteau.

À bord de l'Ulan Ude, on était à la recherche du paradis, fiscal de préférence. Les affaires allaient bon train et les sommes étaient directement ventilées sur des comptes un peu partout à travers le monde. Le yacht était équipé d'un matériel de pointe dans le domaine des télécommunications. Impossible, pour qui n'avait pas la clé, de remonter à la source. En plus des cryptages, il aurait fallu connaître la chaîne des opérations à effectuer sur les différents comptes et sociétés disséminés sur tous les continents.

Quittant les eaux internationales, le navire mit le cap sur Antibes. Il accosta vers minuit. Les hommes descendirent au palace où les attendaient ces dames. Tout le monde se retrouva dans les deux suites contiguës que

Rachovsky avait louées. Les femmes, averties par portable, étaient déjà nues, et déshabillèrent ces messieurs. Rachovsky savait recevoir ! Le champagne coula à flot, dans les coupes, et sur les corps...

Vers trois heures, les protagonistes, repus de chair et d'alcool, s'étaient calmés. Oulov n'avait pas été en reste, prenant les filles l'une après l'autre. Il avait vidé toutes les mignonnettes de Vodka de la suite, méprisant le champagne. Dégageant le bras de la prostituée qui dormait contre lui, il se leva, mit un pantalon et une veste Armani à même la peau, puis enfila ses pieds nus dans ses chaussures. Il sortit, les deux gardes le regardèrent passer en silence. Il prit l'ascenseur vers le sous-sol, évitant soigneusement de se regarder dans le miroir, puis marcha jusqu'au parking. De la télécommande, il déverrouilla le Porsche Cayenne. Les feux clignotèrent, puis Oulov ouvrit le coffre et en sortit une bouteille de vodka en souriant. Brusquement, il releva la tête, ses sens, bien qu'embrumés, l'alertaient. Il recula de quelques pas en scrutant le parking, inquiet.

Il entendit le bruit d'un démarreur, puis quatre phares ronds l'éblouirent. Ils dessinaient un étrange sourire lumineux. Un rugissement mécanique résonna, et Oulov discerna la moto qui fonçait sur lui. Il était encore dans les vapeurs de sa nuit agitée ; pourtant l'adrénaline le réveilla. Il se mit à courir vers l'ascenseur, mais déjà le bolide l'avait rattrapé.

Il ressentit une brûlure à la jambe et s'écroula sur le sol. Du sang se répandait autour de lui. À l'autre bout du parking, la moto effectuait un demi-tour. Oulov vit le sabre briller sous les néons. Il rassembla ses forces, boita jusqu'au 4x4 et ouvrit la portière. Sa jambe le torturait à chaque mouvement. Il cria de douleur et de rage et s'empara du pistolet mitrailleur qu'il avait laissé sous le siège. La grosse cylindrée rugissait de plus belle et chargeait à nouveau. Oulov tentait tant bien que mal de rester en équilibre sur une jambe. Il arma la culasse aussi vite qu'il le put et chercha à viser. Le motard lancé à pleine vitesse leva son katana et frappa en pleine course. Tranchée nette, la main d'Oulov tomba sur le sol de béton. Les doigts serraient encore le pistolet mitrailleur. Fou de douleur, il tomba, dos contre la voiture.

Le pilote, ganté et vêtu d'une combinaison de cuir noir, posa la moto sur sa béquille en laissant le moteur au ralenti. Il mit pied à terre et décrocha un objet de son porte-bagage. Il marcha ensuite vers Oulov, puis l'aspergea d'essence en tournant autour de lui. Oulov suppliait en français, puis en russe. On lui avait souvent demandé grâce, il ne l'avait jamais accordée. La roue tourne. Le motard craqua une allumette et s'avança ; Oulov se mit à hurler de terreur.

L'allumette toucha le sol et les flammes tracèrent vers le Russe qui s'embrasa en poussant des cris inhumains. Le tueur regarda la torche humaine s'agiter. Le feu dansa sur la visière réfléchissante du casque intégral.

Puis Oulov se tut.

Son bourreau sortit une bombe de peinture et tagua le mur de béton à grands gestes.

Remontant sur sa moto, il fit ronfler le moteur, prit la rampe qui montait du deuxième au premier sous-sol, puis traversant le parking en un éclair, stoppa devant la barrière d'acier rouge et blanche. Le sabre avait rejoint son étui. Dans sa cabine, le gardien hésitait, approchant une main tremblante vers le téléphone. Le casque intégral pivota alors vers la gauche. La visière le fixa pendant ce qui lui parut les quatre secondes les plus longues de sa vie. Il choisit d'actionner la commande d'ouverture de la barrière. La moto s'élança, déchirant l'aube de ses phares.

Le gardien courut jusqu'au premier sous-sol. La masse sombre du corps d'Oulov fumait encore, de petites flammes finissaient de consumer ses vêtements. Le réservoir du Porsche Cayenne explosa alors qu'il n'était qu'à vingt-cinq mètres. Il s'accroupit derrière un pilier de béton, mains sur la tête. Quand il se releva, les néons ne fonctionnaient plus, la lumière vacillante des flammes achevait sa danse macabre sur le mur en face du 4x4. Il découvrit les trois lignes taguées à la bombe.

***LA FIN DE L'HIVER. TAILLER LE BUISSON MALADE, BRÛLER
LES ÉPINES.***

Chapitre 5

Ronzier raccrocha le téléphone, l'air pensif. Son doigt appuya sur l'interphone.

— Marianne, envoyez-moi Lucchi et Larcher s'il vous plaît.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes entraient dans le bureau. Raphaël remarqua le nœud papillon du jeudi.

— Il y a eu un homicide. Un truc de dingues. J'ai eu le Proc à l'instant, il nous confie le bébé. Je voudrais que vous alliez sur place recueillir un maximum d'éléments. Le juge en personne se déplace. On a rendez-vous cet après-midi à Antibes : on doit y visiter un yacht avec la police maritime. C'est du sérieux !

La Peugeot des deux officiers de police arriva au palace et un agent déplaça une barrière de métal pour permettre à Lucchi de se garer. Les deux hommes marchèrent jusqu'au deuxième sous-sol. La zone du crime, délimitée par un rubalise, était noircie par le feu. Ils virent d'abord la voiture dont ne subsistait que la tôle, puis le corps carbonisé.

Trois policiers de l'Identité Judiciaire s'activaient autour du cadavre. L'un d'eux faisait des photos : il prit des vues générales en se positionnant pour avoir de multiples points de vue, puis fit une longue série de clichés de détails. Un deuxième prenait des mesures qu'il notait sur son portable. Malgré les masques et la combinaison, Raphaël remarqua à sa manière de bouger que la troisième était une femme. Elle effectuait des prélèvements sur le corps qu'elle rangeait dans de larges tubes.

Lucchi montra sa carte aux agents qui protégeaient la zone. L'un d'eux alla parler à un des hommes en combinaison qui s'approcha.

— Capitaine Lucchi, Police Judiciaire. Qu'est-ce qu'on sait pour l'instant ?

Le capitaine de l'IJ fit un bref topo de la situation.

— Est-ce qu'on a des témoins ?

— On en a un, assez choqué...

Il les emmena vers le gardien. Les deux policiers le saluèrent. Raphaël nota scrupuleusement l'identité et les coordonnées du témoin.

— Vous pouvez nous indiquer à quelle heure ça s'est produit ?

— Trois heures du matin, environ.

— Est-ce que vous pouvez nous raconter ?

— D'habitude c'est plutôt calme à cette heure-ci. Trois 4x4 sont rentrés vers minuit quinze. Un Cayenne, deux Audi Q7.

— Couleur ? dit Lucchi.

— Noirs, les trois, et vitres teintées. Au milieu de la nuit, j'ai entendu un bruit de moteur en dessous ; des cris aussi. Je suis sorti de la cabine, puis au moment où je rentrais pour prendre ma torche et ma veste, la moto est arrivée.

— Quel genre de bécane ? dit Raphaël.

— Une grosse, une japonaise, grise.

Les deux policiers se regardèrent avec un demi-sourire, ça n'allait pas beaucoup les aider...

— Une marque ? dit Lucchi.

— Kawasaki, enfin je crois. Avec quatre petits phares ronds. Même que ça faisait comme un sourire...

Voilà qui était mieux.

— Et ensuite ?

— J'ai eu peur, j'ai ouvert ! J'avais entendu le cirque en bas, et ces cris... en plus le type portait un sabre japonais.

— Hein ?

— Comme je vous dis, à la ceinture ! Ensuite je suis descendu, et la voiture, elle a explosé ! Et j'ai vu les inscriptions sur le mur, une sorte d'énigme.

— Merci monsieur. Autre chose ?

— C'est tout.

Lucchi donna sa carte au gardien.

— Si autre chose vous revient...

Raphaël recopia les mots étalés sur le mur en arrière-plan des policiers de la police scientifique.

— Et voilà... il ne manquait plus que les sous-titres ! dit Lucchi.

— C'est bizarre... enchaîna Raphaël.

— Un tueur romantique ! ironisa Lucchi.

— ... comme un poème sans rime : 5 syllabes, 7 syllabes, 5 syllabes.

— Ça ressemble à un règlement de compte, mais ça c'est pas le genre du

milieu.

Ils échangèrent leurs informations avec les policiers de la scientifique. Les données seraient traitées au labo de Marseille, le corps envoyé à Nice pour autopsie. Le portable du capitaine sonna :

— Lucchi, c'est Ronzier. Rendez-vous à 14 heures sur l'Ulan Ude, ancré à Antibes.

Le ciel était d'un azur intense, presque irréel. La mer était plus foncée, le bleu et le turquoise s'illuminaient selon que l'on regardait vers le large ou vers la côte.

Ce n'était pas le plus grand yacht que Lucchi avait pu visiter, mais c'était sans doute le plus luxueux. Les architectes avaient fait en sorte qu'il n'y ait aucun angle vif et les décorateurs en avaient tiré parti avec talent. Une dizaine d'agents fouillaient le navire. Ronzier présenta Raphaël au juge et au procureur.

— Il y a eu une réunion d'importance à bord, tout le démontre, dit le juge. Les Renseignements Généraux ont vu arriver tout un équipage suspect, hier à l'aéroport. Ils ont donc suivi tout ce beau monde et les ont vu monter sur ce bateau qui a appareillé aussitôt.

— Les prostituées interrogées ne savent rien de ce qui s'est passé à bord, elles n'y ont pas mis les pieds, ajouta Lucchi. Elles ont vu les hommes partir sans explication. Séparément, leurs témoignages concordent. On se charge d'analyser les 4x4 restés dans le parking.

— Il reste deux individus, dont le propriétaire du yacht. Tous les autres ont disparu. Vous me mettez ces deux-là en garde à vue, je veux votre rapport demain soir, messieurs.

Ils firent un tour à bord, l'IJ relevait les empreintes. Quelqu'un avait méticuleusement formaté les disques durs des ordinateurs, mais on les emporta néanmoins pour analyse.

En route pour la PJ, Raphaël demeura d'abord silencieux puis ouvrit son portable.

— Nadia ? C'est Raphaël, je te dérange ?

— Tu sais bien que non Raph, dis-moi tout.

— J'aurais besoin de tes lumières...

Il lui lut le poème, deux fois.

Il y eut un instant de silence, puis Nadia prit son souffle.

— C'est un haïku, un poème japonais...

Il évoque généralement les saisons, car la nature est son domaine. On l'écrit le plus souvent au présent. C'est un poème sans rime. Il faut écrire la nature telle qu'elle est. On peut l'appeler haïkaï ou hokku. Les trois lignes doivent être composées de dix-sept syllabes. Sous sa forme japonaise, le rythme est 5, 7, puis 5 syllabes. Mais on peut s'en détacher. La vraie qualité du haïku est de refléter la vie, non de montrer la beauté. Tu es toujours là ?

— Oui madame la prof, continue tu m'intéresses.

Il écrivait à toute vitesse.

— Il parle du réel dans son insignifiance, il va à l'essentiel, en simplicité, sans envolée lyrique ni romantisme. Je continue ?

— S'il te plaît.

La voiture s'arrêta dans une file à feu rouge, Lucchi jeta un regard étonné vers son collègue.

— Spontanéité et brièveté sont les maîtres mots. Le plus célèbre des maîtres du Haïku classique est Bashô, un poète japonais du XVII^e siècle. Fils de samouraï, je crois. Ou plutôt de Bushi, guerrier archer.

— Ah oui ?! Que sais-tu d'autre sur Bashô ?

Par sa pratique (l'aïkido est une des formes du Budo) Raphaël connaissait le Bushidô, le code des samouraïs qui exige honneur et loyauté. En cas de manquement, on pouvait sauver son honneur par le seppuku, plus connu en occident sous le nom de hara-kiri. Mais le hara-kiri était réservé aux gens de moindre condition.

— Il est né près de Kyoto où il a reçu une éducation guerrière et raffinée. Mais il a été libéré de ses attaches féodales à la mort de son suzerain, Yushitada. C'est un des grands noms de la littérature japonaise.

— Merci Nadia, tu m'es précieuse. Toi, ton agreg, tu ne l'as pas volée !

— À ton service, vil flatteur. C'est ça, la coopération interministérielle !
Bye.

— Bye, merci Nadia.

Il rangea le carnet dans sa poche.

Lucchi était dubitatif. Il avait un tas d'indics et de relais, mais pas de ce genre-là. Ce Larcher l'étonnait et ça lui plaisait. Mais avant de se faire un avis, il attendrait de savoir s'il avait du courage.

Chapitre 6

Sbarov était assis pour l'interrogatoire. Son costume, ses chaussures, sa cravate, tout était impeccable et il était calme. Son avocat était assis à ses côtés.

Le lieutenant Morand aussi était calme, il avait l'habitude. Il portait une veste de tweed et jeans. C'était le pitbull de l'interrogatoire. Oh, pas le genre à beurrer le marmot, non, il était courtois, mais s'il trouvait une prise, il ne lâchait jamais.

La veste était ouverte et ses mouvements découvraient par moments le harnais portant son arme.

— Que pouvez-vous me dire sur la victime ? Vous la connaissiez ?

— C'était un ami. Il était en vacances.

Morand sourit.

— En vacances ?

— Vous savez, c'est très beau ici, alors depuis qu'on peut sortir de notre pays, on ne se gêne pas.

Morand lança, narquois :

— En fait vous venez pour le soleil !

— Da ! c'est ça, pour le soleil.

— D'après ce que je sais, vous avez déjà pris des vacances ensemble, Oulov, Rachovsky et vous. En Sibérie Orientale à... il cherchait dans son dossier.

— Tchita, acheva Sbarov.

— C'est ça, au pénitencier de Tchita. Vous, c'était pour escroquerie.

— Oui, mais ça, c'était des vacances froides, ici c'est mieux, c'est plus chaud.

Il se moquait de Morand, mais celui-ci ne perdait pas le fil. Derrière la vitre teintée, Larcher et Lucchi écoutaient en silence.

— Quel est votre métier actuel, monsieur Sbarov ?

L'avocat sembla se réveiller.

— Mon client est le comptable de monsieur Rachovsky. Ils font de l'import-export.

— Le baveux, c'est Maître Roche-Tainger, il fait que les gros... souffla Lucchi à Raphaël.

— Merci maître, dit Morand, il y a un bilan ? Des actifs ?

— Bien entendu, j'ai là tous les documents que monsieur Sbarov a bien voulu me fournir.

L'activité déclarée était réelle. Elle servait habilement de couverture.

— Connaissiez-vous des ennemis à Oulov ?

— Il était garde du corps, il a mis pas mal de coups de boule à pas mal de monde, vous savez !

Il rit.

Morand ne riait pas du tout, lui.

— Se faire découper en sushi puis brûler vif, ça doit être pour autre chose qu'un coup de boule.

— C'est vrai, c'est exagéré ! Les gens sont d'une violence...!

De toute évidence, la mort d'Oulov ne lui causait pas spécialement de chagrin.

— Je vous lis ce que l'assassin a écrit sur le mur : « La fin de l'hiver. Tailler le buisson malade... » Vous ne craignez pas d'être la prochaine branche à tailler ?

Le sourire de Sbarov se mua en rictus.

— Que voulez-vous dire ?

Morand se fit plus ironique.

— Que d'honnêtes commerçants comme vous peuvent quelquefois, sans le vouloir, froisser un client ou un fournisseur. A priori, il semblerait que vos amis et vous ayez légèrement contrarié l'un d'entre eux...

Le disque dur de Sbarov tournait à plein régime. Les images et les noms défilaient derrière son regard absent. La liste de ceux qui pouvaient en vouloir au trio était longue.

— Avez-vous commercé avec le Japon ?

— Bien sûr ! J'adore leurs voitures hybrides. J'en ai une, superbe, avec toutes les options.

Sbarov avait toujours conseillé à Rachovsky d'éviter les yakusas. Les

affaires qu'ils avaient engagées avec les triades de Shanghai étaient plus sûres et plus lucratives.

— Je vois. Merci de votre aide, monsieur Sbarov !

Le Russe, hilare, réajusta les manches de sa chemise et regarda sa montre.

— Mais je vous en prie, monsieur le policier, c'était un plaisir pour moi. Je peux m'en aller maintenant ?

Morand acquiesça. On fit sortir Sbarov et son avocat.

Ce fut au tour de Rachovsky, mais il ne parla guère plus. Il fut seulement plus désagréable. De toute façon ils ne savaient rien, les policiers le comprirent rapidement. Ils étaient surtout préoccupés par la volonté de protéger leurs affaires. Ils avaient eu le temps d'accorder leurs violons avant l'audition. Ils feignirent d'ignorer où étaient partis tous les autres. Il n'y avait aucune charge contre Sbarov et Rachovsky. Oulov avait une vie propre, et il avait certainement des secrets pour ces deux-là comme pour le reste du monde. On les relâcha donc rapidement.

Une ambulance pénétrait au sous-sol. Raphaël gara sa moto devant le CHU et rejoignit le hall, saluant les collègues de l'IJ qui arrivaient. Ugo Lucchi était déjà là. Il parlait avec une personne qui, sitôt les présentations faites, les emmena dans un long couloir.

Le Procureur de la République avait ordonné une autopsie du corps d'Oulov. Il n'avait pas l'intention de prendre cette enquête à la légère. Le crime était particulièrement spectaculaire et cruel, et le haïku laissait supposer une suite.

Les visiteurs enfilèrent une blouse et mirent un masque.

En entrant dans la morgue, Raphaël vit que le corps était dans un sac sur une table en acier. Un grand scialytique éclairait la table. Le docteur Caradec accueillit les policiers. Elle était masquée et gantée. Son rapport était prêt. Sur une table, dans un sac en plastique translucide, se trouvait le pistolet mitrailleur PPS43, modèle soviétique, qu'elle avait extirpé des doigts crispés de la victime.

Elle ouvrit le sac et chacun comprit pourquoi elle avait attendu le dernier moment. Une odeur de cochon grillé mêlée à celle d'un début de décomposition se répandit dans la pièce. Les yeux avaient explosé sous la chaleur et le vide des orbites rendait le géant encore plus effrayant. Raphaël réprima un haut-le-cœur. Le docteur prit la parole :

— Milan Mikailovitch Oulov, de sexe masculin, de race blanche, 39 ans. 118 kg. On note un début d'asphyxie due à la combustion des vêtements et

des surfaces adipeuses. La mort est due à un arrêt cardiaque provoqué par le stress et la douleur. Le détail est dans le rapport. Les diagnostics anatomiques retenus révèlent une lacération profonde de l'arrière de la cuisse. Du haut vers le bas, en diagonale de l'axe de la jambe.

Elle ouvrit plus encore le sac.

— Taille de la lacération : 19 cm avec une profondeur de 4 cm. Les blessures ont été infligées par une arme particulièrement tranchante.

— D'après le témoin, c'est un katana ou shinken, un sabre japonais, dit Raphaël.

— Ça concorde. L'hémorragie s'est arrêtée quand la blessure a été cautérisée par les flammes.

Le photographe prit des clichés des blessures. Le médecin légiste recula et abaissa son masque. Raphaël découvrit son visage. Troublé, il dut se reprendre pour écouter :

— Le corps est celui d'un homme particulièrement développé d'un point de vue musculaire. On note une forte présence d'alcool dans le sang. Le lycra des vêtements s'est polymérisé avec la peau. Les éraflures et hématomes sont de fait difficiles à évaluer. Il semble que la victime soit tombée violemment sur les genoux.

La bouche était ouverte, figeant le dernier cri d'Oulov. Raphaël goûtait le contraste entre la sinistre vision et le charme du docteur Caradec. Il remarqua le vert de ses yeux tandis qu'elle continuait, et eut le sentiment qu'elle avait surpris la nature de son regard.

— Le cœur de 300 grammes, un poids important, présente une artère coronaire droite dominante. Les cavités pleurales et péricardiques sont libres de liquides et d'adhérences. Pas de lésions du système nerveux, cuir chevelu et dure-mère sont exempts de coups. Pas de fractures osseuses.

Les policiers n'avaient pas de questions. L'exposé avait duré trente minutes. Le rapport de quatre pages était très complet. Elle referma le sac et enleva ses gants. Raphaël nota l'absence d'alliance.

Drôle d'endroit pour flasher sur une fille... se disait-il.

Le dossier fut remis en plusieurs exemplaires. Un autre serait envoyé directement au Procureur de la République. Raphaël regarda son carnet, il n'avait presque rien noté. Ce n'était pas dans son habitude.

En le quittant, Lucchi souriait en coin.

— Elle est belle, hein ?

Raphaël hocha la tête, surpris. Le problème avec les flics, c'est qu'ils voient tout.

Raphaël mit pied à terre devant la concession Kawasaki. Des dizaines de motos se tenaient là. L'engin auquel il songeait était un modèle de 1400 cm³ et 200 chevaux, bridé à 106 chevaux en France. Un détail dans la description faite par le gardien du parking avait éveillé son attention : il avait parlé de quatre phares dessinant un sourire. Il s'approcha de la moto, déplia les rétroviseurs et examina l'avant. Le vendeur s'approcha, la quarantaine, bronzé.

— Vous voulez déjà changer ?

D'un geste du menton, il montra la Suzuki. Raphaël dissipa tout malentendu en montrant sa carte de police.

— Bonjour, lieutenant Larcher, Police Judiciaire.

Il lut l'inquiétude sur le visage de l'homme.

— Auriez-vous la liste des concessionnaires Kawa de la région ?

L'autre se détendit.

— Bien sûr ! Suivez-moi, s'il vous plaît.

Il s'assit à son ordinateur. Raphaël demanda également les références et la taille des pneus.

Puis il appela l'IJ. Les traces relevées dans le parking correspondaient. Ces informations l'aideraient-elles dans l'enquête ? L'assassin avait-il utilisé sa propre moto ? Raphaël ne pouvait l'affirmer ; cependant, on ne pouvait guère conduire ce genre d'engin au pied levé et le déroulement du meurtre indiquait que le pilote maniait sa machine avec dextérité. L'air de la Traviata de Verdi retentit. Il prit l'appel : c'était Lucchi.

— Vous avez avancé ?

— J'ai quelques infos sur la moto.

— Lieutenant, vous faites quoi ce soir ? On pourrait aller dîner chez ma sœur, elle a un petit restaurant de spécialités corses en ville. Faut qu'on fasse connaissance.

— Ah ? ... Bien sûr. Oui, pourquoi pas ? Avec plaisir, capitaine !

— OK, je la prévient. Je passe vous chercher. J'ai votre adresse, je suis de la police. À ce soir.

— À ce soir, répondit Raphaël, amusé.

Lucchi était direct. Il n'était pas bavard en général. C'était un bon flic qui avait toute la confiance de Ronzier et du procureur depuis l'affaire Sanvini. On avait retrouvé le corps d'un notaire sur la plage de Cagnes-sur-Mer, abattu sur ordre de Sanvini, un promoteur. L'office notarial avait brûlé, son domicile avait été retourné, fouillé. Il avait fallu onze mois d'enquête pour confondre le promoteur, protégé par un homme politique influent localement.

Lucchi reçut des menaces, ce qui le motiva plutôt dans ses recherches. Tout ce petit monde tomba, y compris un groupe de plusieurs élus locaux, et ce fut un scandale retentissant.

Le notaire, sentant venir le vent du boulet, avait envoyé toutes les données sur un serveur à l'abri. Il avait laissé un message, suggérant l'existence de ces dossiers, qui échappa aux tueurs, pas à Lucchi. À la suite de cette affaire, le lieutenant Lucchi devint capitaine, sur proposition de Ronzier.

Il était divorcé depuis deux ans. Plus d'atomes crochus, plus de projets communs, son couple n'en était plus un. Ce n'était plus qu'un foyer fiscal, comme il disait. Ils n'eurent aucun mal à se quitter. Pas d'enfant, le divorce fut une formalité, qu'ils fêtèrent par un dîner d'un ennui mortel. Depuis, il voyait quelques amies, mais plus question de s'engager.

À huit heures, il passa prendre Raphaël. Le restaurant s'appelait le Maria-Carla's, l'ambiance était celle d'une ancienne taverne. La sœur du capitaine, Maria-Carla Pieri, née Lucchi, les accueillit avec chaleur. Lucchi fit les présentations. Antoine, son époux, plaisanta :

— Vingt-deux ! Cachez le saucisson d'âne ! Voilà les carabiniers !

Ce faisant, il déposa des trésors sur la table. Des tranches de Figatellu, de coppa, de jambon cru et de saucisson de sanglier.

— Attention ! dit Lucchi à voix basse, ce ne sont que les amuse-gueules...

Antoine ouvrit une bouteille de vin Patrimonio. Les époux vinrent s'asseoir à leur table, Raphaël les trouvait sympathiques. Le menu, typique de l'île de beauté, était un rêve digne de Pantagruel : Tianu de haricots rouges, quenelles au brocciu, émincé de veau à la châtaigne.

De temps en temps, l'un ou l'autre se levait pour servir des clients, nullement pressé ni incommodé par la situation. Dans cette atmosphère, Raphaël remarqua que Lucchi se montrait bavard et expansif. Un grand buste de Napoléon Bonaparte trônait dans l'entrée et posait un regard sévère sur leur péché de gourmandise.

On but un café très serré. D'un air sérieux, Antoine demanda à s'entretenir avec Lucchi, ils sortirent en terrasse. Maria-Carla proposa à Raphaël de prendre un autre café avec elle en cuisine, pendant qu'elle préparait les desserts des clients. En entrant dans la cuisine, il vit un grand pêle-mêle de photographies.

Deux d'entre elles montraient Lucchi. Sur la première, il devait avoir dix-sept ou dix-huit ans et chevauchait une antique Vespa. La deuxième intriguait Raphaël. On y voyait le capitaine, alors âgé d'environ vingt-cinq ans, en treillis militaire en compagnie de quatre autres soldats. Il portait des galons

de sergent.

— Votre frère était militaire ?

— Oui, jusqu'en 1991. Il avait rejoint le 2e Régiment Étranger de Parachutiste, à Calvi.

— Hein ? Il était légionnaire ?

Sous la photo était écrit « 2e REP, 4e compagnie, “les gris” ».

— Oui, il a été au Tchad, en Centrafrique, au Gabon... Il était tireur d'élite. Il ne vous en parlera pas. Celui-là, avant qu'il vous raconte sa vie, vous aurez le temps de tuer un âne à coup de figes molles...

Raphaël n'en revenait pas. Lucchi Luke...

— Cette photo a été prise en Yougoslavie en décembre 1992. C'est après ça qu'il a quitté l'armée : il avait fait ses cinq ans...

Son visage s'assombrit.

— ... Il n'a jamais voulu me dire pourquoi.

Lucchi était secret. En homme d'action, il s'était engagé tout jeune. Il voulait voir du pays.

Dès la première séance de tir, ses supérieurs avaient été soufflés par sa précision : son père l'avait très tôt emmené à la chasse dans les collines de Corte où il avait appris l'affût. Il avait alors rapidement intégré la 4e compagnie, spécialisée dans le combat d'usure et le tir de précision. Il s'agissait de saper le moral de l'ennemi, de le gêner et de le freiner par des actions de harcèlement.

Son rôle était celui de tireur d'élite, capable de toucher des cibles à plus de 1600 m. Sa mission principale étant la lutte anti matériel : le gros calibre permet de détruire un transformateur non protégé, de stopper un véhicule enfrenant un passage aux check points par un tir dans le moteur. On peut aussi s'attaquer aux réserves de carburant et aux pneus des véhicules. Il avait également appris les techniques de camouflage et d'infiltration.

Après de fructueuses missions effectuées en Afrique, il perdit la foi à Sarajevo. Il fallait tenir l'aéroport et ne pas répondre aux provocations, assurer les missions d'escorte de l'action humanitaire, dans le cadre de la FORPRONU, résolution 743.

Les snipers des milices s'en donnaient à cœur joie et le cadre strict de la mission de l'ONU ne permettait pas une action qui aurait permis de les déloger pour de bon. Servant de cible aux balles et aux tirs de mortier, engoncés dans des gilets pare-balles, ces hommes d'action firent preuve d'un sang-froid sans égal. Le 2e REP de la légion, une arme de pointe qui avait

héroïquement sauvé de nombreux civils à Kolwezi en 1978, jouait le rôle d'un fusil chargé à blanc. Les heures glorieuses du Katanga étaient loin, cependant la 4e compagnie s'illustra face aux snipers. Armés de PGM Hécate de 12,7 mm, capables de traverser les murs, Lucchi et ses camarades tireurs d'élite, surnommés « Les gris », jouèrent un rôle déterminant.

Pourtant, il ne signa pas pour une deuxième période de 5 ans, écoeuré par le rôle qu'on lui avait fait jouer. Contrairement à certains de ses camarades, il n'était pas dans la légion pour se cacher et pouvait partir.

Il fut visiblement plus simple, pour la communauté internationale, de bombarder et envahir l'Irak que d'intervenir en Yougoslavie. Les protagonistes étaient nombreux et souvent difficiles à identifier. Et les Balkans n'abritaient pas les extraordinaires réserves d'or noir du Golfe Persique.

Il était béret vert, et jamais plus on ne lui ferait porter un Casque bleu, symbole de la mauvaise conscience du monde face à cette guerre naissante. Un monde qui gesticulait au lieu d'agir, pendant que les milices violaient et massacraient. Voici comment Ugo Lucchi voyait les choses : un corps de soldats professionnel comme la légion n'aurait fait qu'une bouchée de ces milices composées de soudards. Mais on avait décidé d'envoyer des Casques bleus au lieu d'une force internationale, ce qui laissa se développer, au cœur de l'Europe, une guerre qui provoqua la mort de 220 000 personnes. Le syndrome de Munich... Lucchi mit donc ses actes en accord avec ses convictions et quitta la légion.

Quand Ugo Lucchi et Antoine Pieri revinrent à l'intérieur, le capitaine semblait changé, comme agité. Les deux policiers prirent un autre café et remercièrent leurs hôtes, puis rejoignirent la voiture.

— On va faire un tour, je t'offre un verre, dit Lucchi à Raphaël, étonné.

— On va où ?

— Voir les méchants. Et méfi ! Ils sont vicieux.

Il s'arrêta devant un club privé. Le videur s'interposa.

— C'est privé, on t'a dit ! Ta carte de police, tu sais où tu peux te la...
Outch !!

Lucchi frappa au plexus solaire. Le type tomba net, souffle coupé. La musique techno s'échappa dans la rue par la porte laissée ouverte. Une gogo danseuse se trémoussait sur une plate-forme, sous le nez et l'œil hagard d'un gros homme aux joues flasques. Les lumières à effet stroboscopique flashaient nerveusement contre le long bar.

Une vingtaine d'ombres dansait par saccades sur la piste. Les odeurs de parfum et d'alcool couvraient plus ou moins celle de la sueur. Lucchi s'approcha du barman et lui parla. Raphaël, noyé dans les décibels, n'entendit pas la conversation. Lucchi lui fit signe de le suivre et ils filèrent à l'étagé. Ils

entrèrent et refermèrent la porte insonorisée. Un homme était assis à son bureau, travaillant sur un ordinateur portable. Un autre se tenait face à lui, dos à la porte, et se leva vivement. Celui qui était resté assis parla :

— Vous êtes qui ? Vous voulez quoi ?

Il vit le holster de Lucchi dans le blouson entrouvert.

— Vous êtes des flics, c'est ça ?

Lucchi s'approcha.

— C'est toi Zéèv le loup ?

— Tu veux quoi, putain ?

— Je suis venu « t'offrir une protection, une assurance tranquillité ». C'est bien comme ça que tu dis d'habitude ?

— C'est quoi ce bordel ? Je peux voir votre commission rogatoire ? ... Non ? ... Alors, la sortie c'est par là ! Nadir raccompagne ces messieurs !

Nadir était un grand type athlétique, avec de longs cheveux frisés. Il s'approcha de Raphaël, qu'il dépassait d'une tête, et l'attrapa par le col d'un geste viril qui tourna vite au ridicule. Raphaël posa ses mains sur les siennes comme s'il attrapait ses bretelles et pivota à 180 degrés. L'autre se retrouva bras collés et tomba en déséquilibre sur ses genoux. Une clé au poignet l'immobilisa. Lucchi écarquilla les yeux une seconde, puis reprit :

— Je t'offre ma protection : c'est tout simple. Tu arrêtes de racketter le Maria Carla'S et en contrepartie, je défonce pas ta sale gueule.

L'autre oscillait entre stupéfaction et envie de rire.

— Brrrrrrrr ! Tu me fais peur, tu sais ! Un flic avec des cojones ! Tu es fou ? Tu viens me menacer ici ! Chez moi ?!

Le son de la discothèque entra dans le bureau.

À la porte, le videur avait récupéré. Il portait un poing américain. À ses côtés un homme tenait une bouteille de gin par le goulot. Raphaël lâcha sa prise pour faire face.

— Allez ! dit Zéèv.

Le poing américain frappa dans le vide. Pas le talon de Lucchi, qui toucha l'arrière du mollet, faisant tomber le videur, genoux à terre. La tête et le bureau se trouvaient à 30 cm : Lucchi les aida à se rapprocher.

La bouteille arriva d'en haut sur Raphaël. Il pivota si vite que l'autre le dépassa. Sa main droite saisit le bras tenant la bouteille, la gauche passant derrière sa tête. Le gars avait pris tellement d'élan que le soto-tenkan l'emmena comme une valse viennoise. D'une pression sur la nuque, Raphaël mit la tête de l'homme au niveau du bureau. Le bruit mat du crâne contre le

meuble sonna la fin du bal.

Nadir se tordait encore de douleur en tenant son bras. Zéèv, pétrifié, voyait sa meute en déroute. Il pensa à sortir son revolver du tiroir, mais renonça en songeant à l'extrême rapidité des deux hommes. Lucchi se posta à sa droite, une main sur le dossier du fauteuil, l'autre sur le bureau. Il parla si près de son oreille que Zéèv pouvait sentir son souffle.

— Écoute bien. C'est pas le flic qui te parle, c'est le Corse. Et tu sais comment sont les Corses quand on touche à leur sœur... Le Maria Carla'S, tu l'oublies ! Si jamais j'entends encore parler de toi, ou de ta bande de cloportes, je te tue. Crois-moi. Je te tue.

Raphaël comprit qu'il ne plaisantait pas. Il pensa à la légion, au passé mystérieux de son collègue. Il n'en était pas spécialement inquiet. Son expérience lui avait appris qu'on ne combat pas le mal sans y avoir mis au moins un pied.

En voyant les hommes KO, il lança à l'adresse de Zéèv :

— Bien, ton bureau. C'est du costaud !

Ils les quittèrent, sans leur tourner le dos. Puis marchèrent jusqu'à la voiture.

— Je pense qu'ils vont la laisser tranquille, capitaine.

— Je t'ai vu te battre. Tu peux m'appeler Ugo.

Raphaël sourit, flatté par cette promotion.

— OK, Ugo.

Chapitre 7

Après la soirée agitée, Raphaël s'était écroulé directement sur le lit. Quand il émergea, il se rendit compte qu'il était encore habillé et fila prendre une douche. Ensuite il se fit un café et sortit. Il laissa la moto à Jacques, le mécanicien de chez Honda, afin qu'il la débriade. Il décida alors de marcher et grimpa jusqu'au parc de la Colline du Château. Il aimait cet endroit. Le point de vue sur Nice et la baie des anges était superbe. Le ciel jouait à être parfait. Une cascade chantait, déversant l'eau qu'un canal déroba à la Vésubie.

Il fit un parallèle entre les ruines de l'ancienne cathédrale et celles de sa vie. Les vieilles pierres se paraient d'un écrin de vert : ormes, frênes, micocouliers, pins parasols, chênes, lauriers et oliviers. Depuis hier, il lui semblait que son propre chagrin se noyait aussi dans le vert. Celui des yeux qui, cette nuit, avaient habité ses songes, tout comme la caresse, l'effleurement de boucles brunes, qui lui en rappelaient d'autres.

Un jogger passa, baladeur sur les oreilles. Raphaël sortit son portable. Il avait pris le numéro de mobile du docteur Caradec sous le prétexte fallacieux des besoins de l'enquête. Elle le lui avait donné avec un petit sourire encourageant.

— Allo ?

C'était bien elle.

— Heu, bonjour je vous...

— Bonjour lieutenant. Je me demandais si vous appelleriez !

— !!!?

— Je ne sais pas si c'est au sujet de l'autopsie, mais je suis heureuse de vous entendre.

— Heu, moi aussi, je...

— Passez me prendre pour déjeuner. Ce sera mieux pour parler, là j'ai du monde, je n'ai pas trop le temps. Vous connaissez l'adresse ?

L'adresse ? Il n'avait pas encore atterri.

— Bien sûr ! Je... Je passe vous prendre ?

— Oui, lieutenant. À midi. À tout à l'heure.

Il se rendit compte que même sa voix lui plaisait.

— À... à tout à l'heure.

La baie des anges s'étirait paresseusement sous le soleil du printemps. Pensif, il se colla à la rambarde, jetant un long regard vers l'ouest.

T'emballes pas, Raphaël.

Il rentra chez lui, un sachet de croissants à la main. Il les dévora en buvant un café devant son ordinateur. Il mit un CD dans le lecteur de la chaîne hi-fi. Le requiem de Fauré. « Libera me ».

Il tapa « Haïku » et imprima tout ce qui lui semblait pouvoir l'aider. Il fit de même pour « Bâsho, bushidô et samouraï ». Il effectua aussi quelques recherches sur la Kawasaki 1400 ZZR puis sur la mafia russe. Ensuite, il tapa « 2e REP » et tomba sur le site de la légion puis sur divers blogs de légionnaires. Du premier combat en 1956 en Algérie à l'opération Licorne en Côte d'Ivoire en 2002 et 2004, le parcours de ce régiment était légendaire.

Il s'allongea sur le lit et fixa le plafond, songeur. En quelques jours, il avait à gérer son installation, une affaire de meurtre rocambolesque, un partenaire sorti tout droit d'un roman, et un coup de foudre. Le requiem de Fauré résonnait, évoquant la mort terrible d'Oulov. Le loft ajoutait son acoustique de chapelle à la beauté de la musique :

*« Libera me domine de morte aeterna In die illa tremenda Quando coeli movendi
Sunt et terra Dum veneris judicare Saeculum per ignem »¹*

La purification par le feu de la Bible. Soit l'assassin était sadique, soit il connaissait les crimes d'Oulov au point de choisir sciemment cette méthode d'exécution. Il s'endormit.

Au bout d'une demi-heure, il se réveilla et regarda sa montre. Onze heures et demie ! Il sortit en vitesse et fila au cabinet médical. Il attendit dehors. Une jeune femme en sortit, puis le docteur sortit à son tour. Un jean noir soulignait ses formes parfaites. Elle portait un T-shirt noir et blanc et une courte veste de cuir. Elle lui tendit la main, qu'il serra délicatement.

— Bonjour Lieutenant. Elle est où votre moto ? Je pensais que vous m'emmèneriez faire une virée...

Elle ne cessait de l'étonner.

— Vous n'avez pas peur ?

— Peur ?

— En fait, elle est au garage. On peut marcher...

— Oui. Je connais un endroit, pas loin d'ici.

Ils traversèrent le cours Saleya, animé de son marché quotidien. C'était celui où, enfant, il accompagnait sa mère. Il se rappela ses paroles. « Le

marché, c'est l'âme d'une ville, c'est là que coule son sang. »

Les trésors de la Provence s'épandent fièrement : bouquets d'ails tressés ; herbes odorantes ; fruits en pâte d'amande ; chatouillements de fleurs ; étaux polychromes de légumes, d'olives et d'épices. Tout ce qu'il se rappelait de son enfance était bien là : les odeurs, inimitables, et les couleurs. Celles des façades des maisons du vieux Nice ; l'azur du ciel ; les tissus chamarrés des robes des filles ; les jaunes, verts, rouges des fruits ; le violet luisant des aubergines ; le noir, le bleu intense des yeux des marchandes. Ça parlait français, arabe, nissart, anglais, néerlandais, allemand, italien, suédois. Les terrasses laissaient traîner des effluves de tentation, des odeurs de socca, de petits farcis, ou encore de beignets de fleurs de courgettes. Le rosé éclairait les verres des clients attablés.

Quelques têtes se tournèrent au passage du docteur Caradec. À chaque fois qu'ils passaient devant un restaurant, Raphaël pensait être arrivé. Elle l'emmena jusqu'au vieux port et s'engagea sur un ponton.

— Nous y sommes.

Elle s'était arrêtée devant un voilier de 16 mètres, amarré entre deux yachts. Elle tira sur l'écoute pour le rapprocher, sauta sur le pont surbaissé de la poupe, et fit descendre la passerelle. Il y avait une double barre à roue avec compas. On pouvait passer de l'une à l'autre suivant la gîte du bateau.

— C'est à vous ça ? dit Raphaël. J'aurais dû faire médecine...!

Elle rit.

— C'est à mon père. Il ne s'en sert plus, alors j'en profite.

— Gentil papa... et riche ! Il fait quoi ?

— Il est dans le nichon.

— Hé ?

Laissant le mystère en suspens, elle demanda :

— Pissaladière salade, ça vous va ?

— Oh, très bien, merci.

Elle descendit dans le carré, et remonta avec un plateau.

— Servez nous un verre, je prépare la salade.

Il prit le rosé et en remplit les verres.

Un peu nerveux, il ne trouva rien d'autre à dire qu'un truc du genre :

— Alors, vous vivez là !

Il se sentit nul de sortir une phrase d'une telle banalité, mais le

docteur sourit en guise de réponse. Elle versa la vinaigrette dans la salade et tourna pour mélanger le tout.

— Vous n'êtes pas marié lieutenant ?

— Je ne le suis plus.

— Divorcé ?

— Veuf.

Elle stoppa son geste quelques secondes, sans lever le nez. Puis reprit le mouvement.

— Désolée.

— Ça va, vous ne saviez pas. Et vous ?

— Moi ?

— Mariée ? Fiancée ? Divorcée ?

Il lui tendit son verre.

— Je vis seule, avec mes macchabées, je suis le docteur Frankenstein ! dit-elle en riant et en prenant une voix caverneuse.

Il sourit. Elle posa son verre, prit celui de Raphaël et le posa aussi.

— En ce moment... ni mariée, ni fiancée.

Elle pencha la tête et se rapprocha, très près de lui.

— Je suis libre, lieutenant.

Elle colla ses lèvres contre les siennes avec délicatesse. C'était la première fois qu'il tenait une femme aussi belle dans ses bras,

mais tout se bousculait dans son esprit. Elle recula et lui posa un index souple sur la bouche.

— Servez-vous donc un autre verre, je vais me rafraîchir.

Elle redescendit dans le bateau. Au bout de quelques instants, la pompe électrique se fit entendre. Raphaël tourna en rond pendant cinq minutes. Tout ça allait trop vite, bien trop vite. Il n'attendit pas qu'elle revienne pour quitter les lieux.

1 : « Libère moi Seigneur, de la mort éternelle, en ce jour redoutable où la terre et le ciel seront ébranlés, quand tu viendras juger le monde par le feu. »

Chapitre 8

Jacques avait terminé de débrider la moto. Raphaël lui donna 2000 euros en liquide comprenant le prix de l'intervention et de la discrétion. Il décida de tester la machine sur la DN202, en direction de Digne. Son casque high-tech permettait d'écouter de la musique sans fil via un mp3.

Raphaël se sentait amoureux, mais aussi malheureux. Il pensait à Laure, belle, drôle, intelligente. Pourtant, il lui semblait entendre Alicia sangloter. Elle était partie il y a moins de deux ans.

Il ne trouva qu'un morceau qui aurait la force d'exprimer ses sentiments : un extrait du Turandot de Puccini. La musique d'opéra envahit le casque. Introduction : orchestre et chœurs.

Seul un immense interprète pourrait rivaliser de puissance avec la Suzuki Hayabusa. Luciano Pavarotti était à la hauteur. Il entama en retenue, dans les graves :

« Neeessun dormaaaaa ! Neeessun dormaaa ! »

L'Hayabusa gronda doucement le temps de passer les feux. Raphaël connaissait la route, le freinage serait testé au niveau des radars fixes. Sur la gauche, le Var finissait, sans se presser, sa course vers la mer. Des gosses jouaient au bord de l'eau.

« ... Tu pure, o Principeeeeeessa, nella tua fredda staaaaanza... »²

Raphaël portait une combinaison de cuir noir. Il échangea un signe de main avec un motard qui descendait le long de la rivière. Celui-ci ne lui faisant pas d'autre geste, Raphaël comprit que la voie était libre.

« ... guardi le steeeeeelle che tremano d'amooooore e di speraaanza... »³

Dépassant Saint-Laurent-du-Var, il tourna la poignée des gaz. L'équivalent d'un escadron de hussards entre les jambes, il lança le galop de charge.

« vvvvvvvwwwwiiiiiiiiaaaaaaouuuuuuuuuuurrrrrrrrgggggghhhh ! »

Il crut sentir son cerveau se plaquer contre l'arrière de son crâne. Le paysage disparut pour se changer en une étrange rivière à courant contraire.

La voix de Pavarotti s'envola.

« ... Ma il mio mistero è chiuso in me, il nome mio nessun saprà... »⁴

Les virages se jetaient sur lui et il les effaçait d'un simple mouvement du corps. Il dépassa deux voitures en un éclair.

« ... No,no, sulla tua boooooooooocaaaa looo dirooooo, quando la luuuuce spleeeeeenderaaaaa ! »⁵

Il prit son virage, puis remit les gaz, la fusée hurlait.

« ...ed il mio bacio scioglieraà il silenzioooo che ti fa miiia... »

La sensation de puissance était incroyable, la stabilité diabolique, mais Raphaël n'avait rien vu. Entamant une longue ligne droite, il passa les 4000 tours. Le fauve parut se réveiller.

La machine s'élança vers une autre dimension, au-delà de toute limite.

Les chœurs chantaient :

« ... Il nome suo nessun saprà... E noi dovrem, ahimè, morir, morir ! »⁷

Soudain, il vit les yeux d'Alicia qui lui souriaient.

Grisé d'adrénaline, le pilote eut l'impression de décoller une troisième fois. Plus rien n'avait d'importance que cette extase.

Pavarotti reprenait :

« ... Dilegua, o noooooote ! Tramontaaaate, steeelle ! Tramontaaaaaaate stelle... »⁸

Les étoiles !

Vitesse, rapidité, vélocité, célérité, bolide, fusée, projectile, bombe, missile, jet, roquette ? Comète ? Aucun mot ne pourra jamais décrire cet orgasme, ce shoot qui conduit tant de pilotes à l'overdose. Lucchi n'aurait pas aimé, c'est sûr.

*« ... All'alba viiiiiinceroooo ! Vinceroooooooooo !
Vinceeeeeeeeeeeeeeeeeerooooooooooooooooooooooo ! »⁹*

Vitesse lumière.

Le chanteur dépassa la perfection, emmenant Raphaël, ivre de chagrin, direction les étoiles.

Il aurait sûrement quitté la galaxie, s'il n'avait jeté un ultime coup d'œil au compteur. Effaré, il relâcha la poignée, et la main d'Alicia. Il freina et tout le poids se porta sur la roue avant : les pistons montrèrent leur frustration par un grognement sourd.

L'orchestre joua les dernières mesures. Il entra dans Saint-Martin-du-Var.

En quelques instants, il avait avalé vingt-deux kilomètres. Il décida de rentrer doucement chez lui, faisant seulement ronronner la bête. Un dragon sommeillait au cœur de l'Hayabusa, un démon en Raphaël. Il faudrait les avoir à l'œil.

D'un coup de télécommande, le volet d'acier s'ouvrit. Raphaël rentra Pégase au box, dans le salon. Une odeur de métal en fusion se répandit à travers le loft. Il ôta le casque intégral, découvrant ses yeux bleus. Ses cheveux courts étaient trempés de sueur. Près des bottes, la combinaison s'étala sur le sol, elle était lourde, mais le cuir offrait une bonne protection : des renforts en carbone protégeaient les articulations, une épaisse dorsale en matériau composite prévenait les risques de lésions de la colonne vertébrale. L'armure d'Achille.

Son portable vibra. Il avait un message d'Ugo Lucchi :

— Raphaël, c'est Ugo. On a reçu un nouveau haïku au courrier de la PJ ! Et ces conneries japonaises, pour moi c'est du chinois. Regarde tes SMS.

Raphaël ouvrit sa messagerie, le poème s'afficha.

KURAMA YAMA TOKIWA, USHIKAWA, TREMBLE, MUNEKIYO !

- 1 : « *Que personne ne dorme ! Que personne ne dorme !* »
- 2 : « *... Toi aussi, Ô Princesse Dans ta froide chambre...* »
- 3 : « *... Tu regardes les étoiles Qui tremblent d'amour et d'espérance...* »
- 4 : « *... Mais mon mystère est scellé en moi, Personne ne saura mon nom !* »
- 5 : « *... Non, non, sur ta bouche, je le dirai, Quand la lumière resplendira !*
- 6 : « *... et mon baiser brisera le silence qui te fait mienne...* »
- 7 : « *... Personne ne saura son nom... Et nous devons hélas, mourir, mourir !* »
- 8 : « *... Dissipe toi, Ô nuit ! Dispersez-Vous étoiles ! Dispersez-vous étoiles...* »
- 9 : « *... À l'aube, je vaincrai !* »

Chapitre 9

Raphaël chercha une bonne partie de la nuit la signification du message. Il tapa les noms sur les moteurs de recherche, mais la plupart des réponses qu'il obtenait étaient en japonais.

Il trouva finalement quelque chose sur Kurama Yama.

La légende du Mont Kurama, situé au nord de Kyoto, raconte que Mao-Son, un des dieux du panthéon shintoïste, grand roi conquérant des démons et des esprits de la terre, descendit de Vénus pour apporter la sagesse à l'homme.

Le site abrite plusieurs temples abritant divers cultes et pratiques nippons : Bouddhisme, Shintoïsme, Reiki... Raphaël parcourut les paragraphes, décrivant les temples et leurs cultes.

Qui était cet assassin qui envoyait des haïkus ? Était-il japonais ? Si c'était le cas, pourquoi écrire en français ? Si le premier haïku était explicite, le second était particulièrement obscur. L'équipe de la Police judiciaire s'en était sûrement déjà chargé : il fallait chercher si un certain Munekiyo existait. Il était en grand danger. À moins qu'il ne fût déjà mort...

Le mont Kurama était, entre autres, le lieu où le docteur Mikao Usui avait développé le reiki. Après une longue initiation, inquiet de ne pas atteindre son but zen, il demanda à son maître ce qu'il devait faire. La réponse fusa : « Éveille-toi ou meurs ».

Le docteur Usui se rendit alors sur la montagne sacrée de Kurama et pratiqua le jeûne absolu et la méditation pendant 21 jours, déplaçant un caillou blanc à la fin de chaque jour écoulé. Le docteur était un descendant d'un samouraï du XVI^e siècle. En cas d'échec, il était prêt au seppuku, la mort conforme au code de l'honneur. La légende raconte que le dernier jour, au bout de ses forces, il vit apparaître une grande lumière blanche tourbillonnante, manifestant la présence divine. Elle était la force vitale universelle. Il venait de trouver ce qu'il cherchait depuis toujours, la force qui nourrit et guérit le corps et l'esprit. Il venait de vivre le Satori, l'illumination. Il testa ce pouvoir sur ses proches et mit au point le « Usui Reiki Hikkei », modernisant les rites de la médecine chinoise ancestrale.

Une information attira l'attention de Raphaël : le docteur Usui s'était rapproché de Morihei Ueshiba, le fondateur de l'aïkido. Celui-ci emmenait souvent ses disciples sur le Mont Kurama.

« Rei » (l'esprit), « ki » (l'énergie force de l'être humain) donnaient « reiki » : l'esprit universel et l'énergie personnelle. Raphaël était particulièrement à même de comprendre ça. L'un des buts du reiki est de soulager les souffrances, d'apporter bien-être, calme et paix intérieure. Raphaël nota cinq principes énoncés par Usui :

Ne te mets pas en colère. Ne te fais pas de soucis. Sois rempli de gratitude. Accomplis ton devoir avec diligence. Sois bienveillant avec les autres, et envers toi-même.

Une chose était évidente, ce n'était pas un Maître reiki qui s'était occupé d'Oulov... Il lui semblait pourtant avoir déjà vu ou entendu ces mots : « Kurama Yama ».

Il mit un CD de Giacomo Puccini, Madame Butterfly. Le vibrato de Maria Callas emplit le loft de son émotion contenue.

L'opéra raconte l'histoire de Cio-Cio-San, une geisha de quinze ans qu'un jeune officier américain épousa à Nagasaki, en 1904. Il lui fit un enfant et repartit en Amérique ; la jeune femme refusa de se remarier. Espérant le retour de son époux, elle éleva seule son enfant. Trois ans plus tard, il revint. Mais il était accompagné de sa nouvelle épouse, une Américaine. La jeune geisha n'avait été pour lui qu'un divertissement exotique... Cio-Cio-San, désespérée, leur abandonna son enfant et se donna la mort avec une dague.

Raphaël aimait autant l'histoire, tragique et romantique, que la musique. C'était aussi le seul opéra qui, à sa connaissance, parlait du Japon.

Opéra...

Japon...

!!!!!!!

Il avala son café de travers. Il se serait giflé. Le nô ! Le théâtre lyrique traditionnel japonais ! Il fouilla avec fébrilité dans ses cartons. Il en ouvrit un, puis deux, arrachant nerveusement l'adhésif. Il trouva ce qu'il cherchait. Un DVD d'un concert de musique traditionnelle japonaise : Ensemble Kinoya. Il le mit dans le lecteur. Les musiciens apparurent sur l'écran plat.

L'Edo nagauta est un long récit dramatique, le premier récit s'intitulait Kurama Yama !

C'était dimanche, Jane et Guy avaient invité Raphaël à déjeuner : Lila leur avait préparé un spectacle de marionnettes, Jane était sa complice. Les personnages étaient nombreux et avaient un délicieux accent britannique. On rit beaucoup. Raphaël était heureux ; grâce à Jane, sa fille restait une enfant, gardait son innocence.

En famille, ils passèrent l'après-midi au bord de la mer, puis la journée se termina chez Raphaël qui en profita pour montrer sa moto à Guy, ravi. N'importe quel père aurait été inquiet, pas lui. Il lâchait la bride au destin, ayant appris que c'était souvent la meilleure chose à faire. Il avait assez perdu d'énergie avec la maladie de son épouse. Raphaël était pratiquement né sur une moto, et l'idée qu'il puisse chuter ne l'effleurait même pas.

Alors ils parlèrent mécanique pendant que Jane aidait Lila à retrouver un jeu dans les cartons.

Chapitre 10

Le lundi matin, Ronzier réunit tout le monde. Traînant son regard désabusé sur ses collaborateurs, il annonça le programme et distribua les tâches. Raphaël Larcher et Ugo Lucchi seraient sur le terrain, Patrick Morand et Léa Guérini consulteraient les fichiers Interpol et Europol, Oman Arkarian, contacterait les services anti-mafia, Sofiane Meharzi enquêterait dans tous les établissements ouverts la nuit. Le crime avait eu lieu vers trois heures et l'assassin avait peut-être traîné en ville auparavant. Le haïku était recopié sur le tableau au feutre Velleda. Raphaël prit la parole :

— Ce n'est peut-être rien, mais nous avons quelque chose sur le haïku.

Il alluma le téléviseur de la salle de réunion. Une voix masculine haut perchée, étrange et aérienne emplît la pièce portée par des sons de shamisen, de flûtes et de tambours.

— Ceci est du théâtre chanté japonais, le nagauta. Le chanteur raconte l'histoire du jeune Ushikawa. Il avait deux ans quand son père fut tué au cours d'une bataille contre le clan ennemi de Munekiyo. Sa mère, Tokiwa, et lui furent graciés. Ushikawa se retira au temple de Tôkô, au Mont Kurama (Kurama Yama).

Il laissa ses collègues écouter quelques instants la musique.

— Dix ans ont passé, mais Ushikawa s'entraîne secrètement à manier l'épée, car il rêve de venger son père. Ce soir-là, il se bat contre les monstres. Ils ne veulent pas le tuer, ils l'entraînent, ce sont les anciens vassaux de son père. Ils ont pris la forme de monstres afin de veiller sur lui. Ils l'attaquent de toutes parts, mais Ushikawa est déjà si fort qu'il les terrasse. Ils s'effacent alors et disparaissent dans la nuit, souhaitant que vienne pour le jeune homme le jour glorieux de la revanche.

Les policiers regardaient le film en silence. Ronzier savourait l'effet produit par l'exposé, il n'était pas mécontent de sa recrue. Le tempo s'accéléra, les flûtes remplacèrent la voix un instant.

— Tout est dans le message. Notre homme est en quête de vengeance, on lui a fait du mal, à lui et à sa famille. Il s'est retiré dans un lieu où il a appris à manier l'épée, il nous l'a montré, et il menace ses ennemis : « tremble, Munekiyo ! » À moins qu'il ne veuille nous envoyer sur une fausse piste.

Lucchi se demanda d'où sortait cet extra-terrestre de Larcher, capable de se débarrasser en deux secondes d'une armoire comme Nadir, et de résoudre une telle énigme.

Guérini demanda :

— Pourquoi est-ce qu'il nous l'envoie à nous ?

— Je pense qu'il veut jouer, dit Raphaël.

Le commissaire prit la parole :

— Trouvez-moi quelque chose, cherchez partout où on peut trouver des Japonais : restaurants, clubs de sport, électronique, banques, enseignement, commerce avec le Japon. Contactez la Police Maritime, ainsi que la police de l'Air et des frontières. Trouvez-moi aussi une liste des Français de la région qui ont vécu au Japon ; ces haïkus sont en Français. Ne négligez rien, il va encore frapper, ce n'est qu'une question de temps. Guérini, contactez le juge, il nous faut un mandat de recherche Interpol pour Nicolaï Sbarov, il a disparu.

Raphaël prévoyait de se rendre au centre « langues » à Sophia-Antipolis. Les haïkus, les références à la culture du Japon... Il en était sûr maintenant, le motard au sabre avait des lettres.

Mais Ronzier avait bien senti les choses. À neuf heures quinze, un agent en tenue vint parler à son oreille.

— L'IJ est prévenue ?

— Oui, commissaire.

— Envoyez une équipe pour encadrer le périmètre, qu'ils puissent travailler sereinement...

Il enleva son nœud papillon.

— Mesdames et messieurs, notre homme a récidivé. Rachovsky a été retrouvé mort, ainsi que trois de ses hommes. Une véritable attaque de commando.

Chapitre 11

« *Un Picasso étudie un objet comme un chirurgien dissèque un cadavre.* »

Guillaume Apollinaire

Raphaël gara la Peugeot dans la cour de la villa ; plusieurs véhicules étaient déjà présents. Une ambulance accueillait la femme de ménage, en état de choc, qui avait découvert le carnage au petit matin. De sa voiture, elle avait actionné le portail automatique. Étonnée de ne pas voir les chiens accourir, elle avait trouvé les corps dans le jardin en arrivant. Quand elle avait vu celui de Rachovsky, ses nerfs avaient lâché.

Dominant Villefranche-sur-Mer, la villa affichait un blanc éclatant. Lucchi mit ses Ray-Ban. À droite en entrant dans le parc, de grands palmiers entouraient un court de tennis. Dans la piscine, le corps d'un des gardes de Rachovsky flottait dans un halo écarlate. La tête tranchée avait déjà coulé. Le regard vide, elle semblait dire non, dodelinant de droite à gauche et de gauche à droite, bercée par les mouvements de l'eau.

La terrasse en surplomb offrait une vue lointaine sur le Cap d'Antibes, la vue à courte portée était moins réjouissante : un homme gisait face contre terre, une flèche plantée dans le dos, une Kalachnikov 47 S encore à la main.

Sur le gazon entretenu à la perfection, un homme de grande taille était assis contre un palmier, le dos de sa main droite reposant sur l'herbe encore fraîche. Elle tenait un pistolet Beretta 9 mm. Les yeux ouverts étaient emplis d'effroi ; la bouche semblait chercher l'air ; une flèche traversait le cou de part en part. Le sang avait coulé le long de la tige de bois, et séchait sur les plumes de guidage. Raphaël se rappela Bashô, l'inventeur des haïkus, fils d'un guerrier archer. Il pensa tout haut :

— Le Kyûdo, la voie de l'arc...

L'intérieur de la villa de structure géométrique opposait en lignes tendues le blanc aux reflets de l'acier. Toute la partie donnant sur la mer offrait une vue magique sur un paysage de bleu et de soleil. Mais Rachovsky ne voyait plus rien, ses yeux n'étaient plus là. Les bras étaient liés à une corde, attachée à la barrière de métal de l'étage, il pendait nu, suspendu à la mezzanine, les pointes de ses pieds trempaient dans une mare de sang, sa cage thoracique était ouverte au niveau du sternum, de façon verticale.

Raphaël nota deux grandes lacérations dans le dos, juste au-dessus du bassin.

— Il a dû passer une mauvaise nuit, dit Lucchi, laconique.

— Tosca, dit Raphaël.

— Hein ?

— Tosca, l'opéra. L'assassin s'en est inspiré. Il a déposé des chandelles en cercle autour de Rachovsky, puis il les a allumées...

Les bougies avaient presque entièrement fondu.

— Et puis cette croix...

Une grande croix ouvragée, d'inspiration orthodoxe, avait été attachée au cou du russe par du fil électrique.

— Le tueur s'est inspiré du livret : la cantatrice Tosca poignarde l'infâme Scarpia, un salaud de la pire espèce. Pour la mise en scène, Puccini avait clairement exprimé ce qu'il souhaitait : après l'avoir tué, elle devait allumer des cierges et poser un crucifix sur la dépouille pour se faire pardonner son crime.

Des haïkus, et maintenant un opéra. On va pas s'ennuyer...

Les deux policiers restaient derrière le rubalise. Les hommes en combinaison s'affairaient, le photographe prenait des clichés du corps flottant dans la piscine. Il semblait clair que Rachovsky était la cible principale, les autres n'étant que des obstacles à franchir pour l'atteindre. Le système de surveillance vidéo et l'alarme avaient été neutralisés malgré leur sophistication. On retrouva, du côté du mur d'enceinte côté mer, deux chiens tués à l'arme blanche.

Quel homme peut prendre de vitesse un doberman ? se demandait Raphaël.

Au sous-sol, une énorme porte blindée enfermait une galerie privée de sept mètres sur seize. Seuls Rachovsky et Sbarov y avaient accès. Le système de sécurité exigeait que l'un des deux hommes place son menton sur une tablette en face d'un module à reconnaissance d'iris, pourtant, la porte était ouverte. Au programme de la visite : une quarantaine de sculptures, tableaux et croquis. Art moderne, art contemporain. Parmi ces œuvres, une série d'assiettes peintes de la main même de Pablo Picasso, des toiles de Braque, Kandinsky et Bernard Buffet... Le mur du fond recueillait des toiles de Fernand Léger et Fujita. Deux sculptures de Botéro offraient leur masse imposante au regard. Le pan de mur adjacent était consacré à des peintres contemporains en vue : Anselm Kiefer, Keith Haring, Joseph Beuys.

Raphaël le mélomane s'arrêta un instant devant les jeux de lumière d'une œuvre de Lou Giesen. La fin des moissons, thème et variations. La sécheresse

du sol, palpable, puis l'ombre des nuages se découpant sur le relief, en rythme, les meules de paille s'étalant decrescendo. Un « poème symphonique » à l'envers, la musique dans la peinture, Raphaël n'en revenait pas. Les deux criminels vivaient en riches esthètes... Comme au musée, le nom des toiles était écrit en lettres d'or au-dessous du nom de l'artiste. Les experts affirmèrent que toutes les œuvres avaient été acquises légalement, lors de ventes aux enchères auprès de commissaires-priseurs de renom. Bizarrement, il ne manquait qu'une toile, laquelle se révéla être complètement inconnue. Elle avait été découpée avec soin. Sous le cadre vide, on pouvait lire sur la plaque : « *Ligularia Sibirica*. VK »

— Le mobile n'a pas l'air d'être l'argent, mais il manque une toile. Une seule... dit Lucchi.

— Si ce n'est pas Sbarov qui a ouvert, on a dû forcer Rachovsky à se positionner devant le module avant de le tuer, ajouta Raphaël.

— Ou après... en tenant l'œil à la main.

Raphaël expira lentement. L'hypothèse glaçante de son collègue était valable. Les deux hommes sonnèrent chez le voisin. Lucchi montra sa carte de police à une caméra au-dessus du portail. Un homme d'une soixantaine d'années à la démarche pesante s'avança. Il avait enfermé le chien, qui aboyait dans la maison, avant d'ouvrir aux policiers. L'homme gardait la villa d'un Lord anglais qui ne venait que six mois par an. Il était dans le Kent en cette saison, dans sa propriété de Hastings. Raphaël nota ces informations et les coordonnées précises du Lord. Le gardien n'avait rien remarqué cette nuit-là. En revanche, il avait entendu une moto tourner dans le quartier ces derniers jours. Il connaissait mal ses voisins, les croisant seulement en voiture.

Lucchi prit le volant.

— Sbarov a disparu, il a fui ou a été enlevé. À moins qu'il ne soit le commanditaire.

Chapitre 12

Lucchi emmena son collègue à la rencontre de la communauté russe. Il commença par une visite aux responsables du Patriarcat de Moscou, en charge de la cathédrale orthodoxe Saint-Nicolas. À la grande surprise des deux policiers, on leur affirma que Rachovsky assistait régulièrement aux offices, entouré de gardes du corps. Il aidait souvent les Russes qui en avaient besoin et qui venaient le voir comme un bienfaiteur, jouant son personnage de Don Vito Corleone avec gourmandise.

En fin d'après-midi, Raphaël se procura le livret de Tosca, qu'il lut entièrement. Les mots de la cantatrice lui serrèrent la gorge :

« J'ai vécu d'art et d'amour. Je n'ai jamais fait de mal à personne. J'ai aidé en silence qui en avait besoin. J'ai mis des fleurs sur les autels, toujours avec foi. Seigneur, pourquoi me remercies-tu ainsi ? »

Il passa au dojo dans la soirée et enfila un hakama. Vers 21 heures, il quittait les lieux quand La Traviata retentit : c'était Laure. Il ne l'avait pas rappelée depuis leur dernière rencontre et se sentait un peu honteux, elle fit comme si de rien était.

— Bonsoir lieutenant.

— Bonsoir docteur...

— J'ai reçu un appel du bureau du juge, je vais avoir beaucoup de travail demain.

— En effet, j'ai vu les corps. Laure, je voulais vous dire, pour la dernière fois...

— J'ai été un peu surprise... mais je me suis consolée. Pissaladière et rosé frais !

— Je... je ne vous ai pas rappelée, j'avais besoin de faire un peu le point... j'ai juste...

— Lieutenant ?

— Oui ?

— Cessez de vous excuser. On m'a raconté votre histoire. Je ne vous en veux pas.

Il posa son sac, et s'assit sur un muret.

— Vous me plaisez, Laure, mais j'ai besoin de temps. Je n'avais pas prévu une rencontre maintenant.

— Parce que vous croyez que c'est le genre de choses qui se prévoient ?!

— Eh bien...

— Je vous attends ce soir au bateau, pour dîner... et promis, je ne vous sautera pas dessus.

Raphaël gara la moto sur le quai. Les fenêtres du Vieux-Port scintillaient, la belle avait tracé un chemin de lumière sur le ponton avec des bougies. Elles éclairaient également la passerelle et le pont du bateau. L'intérieur, lui, s'illuminait du sourire de Laure Caradec. Elle portait une robe noire assez chic et très sexy.

— Champagne ?

Ils firent tinter les verres en se regardant dans les yeux et portèrent la coupe à leurs lèvres. Ils dînèrent, choisissant soigneusement quelle part d'eux-mêmes ils voulaient dévoiler. Les rires et le champagne firent tomber les barrières, le vouvoiement devint tutoiement. Raphaël vit des reflets d'or éblouir les yeux émeraude quand elle parla de son voilier filant sur la mer ; Laure devina une fissure dans la voix de Raphaël quand il raconta la venue au monde de sa fille. Il sentit comme elle était libre, forte, fragile et seule. Elle mesura combien la vie avait surpris son invité. Il posa sa main sur sa joue et l'embrassa.

Elle se leva et fit glisser sa robe, découvrant son corps nu. Ses cheveux noirs libérés recouvraient les épaules et le haut de ses seins. Les hanches reposaient sur des jambes parfaites. Il s'assit et déposa un baiser sur son ventre. Elle posa ses mains de chaque côté du visage de Raphaël, se pencha et l'embrassa doucement. Puis elle s'assit à califourchon sur ses genoux. L'ombre de leurs corps se projeta doucement contre la coque du carré, sous la lumière vacillante des bougies.

Quand Raphaël se réveilla, il était seul. Il quitta la cabine et entra dans le carré. Laure avait laissé un mot.

« On m'attend très tôt à l'hôpital, le procureur a l'air très nerveux. Je te laisse le bateau. Majorque, c'est sud/sud-ouest, Bastia plein sud, Portofino sud-est. Borde bien le génois par vent de travers... je plaisante, mais j'aimerais t'emmener un jour sur mon bateau. J'ai passé la nuit la plus merveilleuse de toute ma vie. Ce n'est pas une déclaration, pas encore. Mais je te regarde dormir, mon beau Raphaël, et je m'aperçois qu'il y a longtemps que je n'ai été aussi heureuse. »

Raphaël bascula la tête en arrière. Il y avait longtemps qu'il n'avait, lui

aussi, fait une telle rencontre. La tempête sous son crâne s'éloignait, il sentait que la vie reprenait le dessus.

Il vit alors son holster accroché à la porte de la cabine. Une autre réalité le rattrapa. Il mit la cafetière en route, puis marcha jusqu'à la moto. Il en revint avec un coffret d'où il extirpa une burette d'huile, un chiffon et une petite brosse de forme allongée. Ensuite, il se versa un café, sortit son arme, et la posa sur la table. En pensant à la cave secrète de Rachovsky, il sélectionna un morceau sur son mp3 : Le Sacre du Printemps, de Stravinsky. Dissonances, malaise, émotions contradictoires. Le sacrifice d'une adolescente au dieu slave de la nature. Il retira le chargeur de son pistolet et le chargea de quinze balles. Puis il démontra entièrement le pistolet Sig Sauer 9 mm, l'arme de service de la Police Nationale. Raphaël la nettoya et la graissa avec soin. L'homme qu'il traquait était redoutable, capable d'une cruauté apparemment sans limites : il fallait être prêt.

Face au tableau, dans son bureau de la PJ, Raphaël faisait tourner son feutre entre ses doigts. À petites gorgées, il buvait doucement son troisième café de la matinée. Il avait listé tout ce qui lui venait à l'esprit :

Katana - Haïku - Yakusas - Vengeance - Samouraï - Budo - Compte offshore - Art contemporain - Toile mystère - Kawasaki ZZR - Mafia russe - Arc japonais - Kurama Yama - Bushido - Ligularia Siberica - Vk-Munekiyo - Edo nagauta - Aïkido - Ulan Ude - Pavillon panaméen

Il cherchait le mobile de ces meurtres. L'argent ? Possible, malgré les apparences. Une vengeance ? Tout le laissait présager, mais son expérience de flic lui avait enseigné qu'il devait se méfier des évidences. Des assassinats commandités ? Cela aussi lui semblait probable. Il gardait à l'esprit que les victimes étaient toutes des criminels. Mais cela pouvait changer. Que se serait-il passé si le gardien du parking de l'hôtel n'avait pas ouvert la barrière ? Et si la femme de ménage était arrivée en avance chez Rachovsky ?

Le téléphone du bureau sonna, il décrocha.

— Bonjour, vous êtes bien le lieutenant Larcher ?

La voix avait un accent chantant, mais ce n'était pas celui du Sud.

— Lui-même.

— Lieutenant, je suis l'inspecteur François Mottet, de la Police Judiciaire Fédérale de Genève, brigade criminelle. Je viens d'avoir le commissaire Ronzier, il m'a proposé de prendre contact avec vous.

Genève !

— Je vous écoute, inspecteur.

— Voilà, nous suivons depuis plusieurs mois les activités d'une organisation russe implantée en Europe, spécialisée dans le blanchiment de l'argent des mafias. La police financière est tombée dessus, en enquêtant à la demande des Américains.

— Et qu'est-ce qui me vaut...

— Nous avons un complice de Sergueï Rachovsky et Nicolaï Sbarov.

— Et comment...

— Votre mandat Interpol Lieutenant. Depuis, nous savons ce qui est arrivé chez vous. Nous n'avons pas envie de voir cette histoire se répéter sur les bords du lac Léman, mais nous avons, comme vous, reçu un haïku.

Chapitre 13

Ugo et Raphaël prirent un vol à Nice le lendemain matin. Ils atterrirent à l'aéroport de Genève Cointrin 55 minutes plus tard. L'inspecteur Mottet les accueillit. Il devait avoir environ quarante ans, avec un visage très pâle portant une courte barbe. Il avait mis un pull à col roulé sous sa veste de cuir. Il faisait beau, mais la bise les glaça.

Au volant de sa Subaru automatique, Mottet descendit vers le centre-ville. Raphaël trouva la ville assez belle, mélange de modernité et de classicisme. Ils découvrirent le lac en traversant le Rhône sur le pont du Mont Blanc. Sur la gauche, l'immense jet d'eau s'élevait vers le ciel. Des navettes de la compagnie de Mouettes Genevoises se croisaient au milieu de la rade. Les façades des immeubles étaient surmontées de grandes lettres formant les noms de marques d'horlogerie. Au loin, le Môle était encore enneigé. Raphaël posa son regard sur deux rochers émergeant de l'eau, Mottet décida de satisfaire sa curiosité.

— Ce sont les pierres du Niton. Elles servent de référence pour le calcul de l'altitude du pays.

— Le Rhône traverse le lac, c'est bien ça ?

— Oui, il marque la frontière. La masse du Léman adoucit le climat des montagnes en emmagasinant de la chaleur à la belle saison. Croyez-moi, c'est appréciable.

La circulation était difficile, les voitures de luxe étaient nombreuses, un véritable salon de l'auto. Les terrasses fleurissaient, deux cygnes glissaient sur l'eau. À l'autre bout du pont, Mottet prit à droite. Le tramway bleu et blanc passait.

L'hôtel de Police était situé à la jonction de deux cours d'eau importants : le Rhône et l'Arve. L'inspecteur Mottet présenta les policiers français à la commissaire. Martine Kessler était une grande femme blonde, la cinquantaine, d'allure sportive. Son visage de beauté nordique, joli, bien que taillé à la serpe, montrait un caractère en acier trempé, tout comme ses yeux d'un bleu intense. Raphaël pensa à une Walkyrie, de la Tétralogie de Wagner. Elle abrégea les politesses, visiblement préoccupée.

— Bienvenue chez nous messieurs, je suis ravie que nous puissions collaborer. Inspecteur, voulez-vous exposer la situation à nos homologues ?

— Nous recherchons Nicolai Sbarov, pour des malversations financières. Nous n'avions jusqu'à présent aucune preuve exploitable. Or, nous avons trouvé des liens entre lui et un homme emprisonné en Suisse romande, russe également, le docteur Matveiev. C'est un chirurgien esthétique qui a créé sa propre clinique près de Montreux. En tant que chirurgien, il est très compétent, c'est au niveau de l'éthique que ça ne joue pas¹. Il demandait des rallonges en liquide aux patients et a procédé à des opérations abusives. Il écourtait la plupart du temps le délai de réflexion, prétextant qu'un proche créneau dans son planning éviterait une longue attente. Il a opéré des enfants par simple caprice des parents ; des adolescentes qui voulaient ressembler à leur idole ; des hôtes d'accueil pas vraiment motivées, à la seule demande de leur employeur.

Un agent entra et déposa un plateau portant quatre cafés agrémentés de minuscules pots de crème en plastique et de rectangles de chocolat, posés avec le sucre sur la sous-tasse. Il offrit une tasse à chacun.

— Merci Essellier, dit Kessler.

L'agent quitta le bureau. Mottet poursuivit :

— Il n'hésitait pas à faire contracter des prêts à des gens en difficulté financière. Il est plusieurs fois passé outre des avis médicaux psychologiques se prononçant clairement contre une intervention plastique ; l'un de ses patients s'est suicidé peu après l'opération. Ce fut la première tache sur le CV de Matveiev. Ce monsieur opérait également des prostituées albanaises, moldaves et macédoniennes pour le compte d'un réseau de proxénètes albanais. Le paiement se faisait sur un compte offshore, c'est ce qui lui a valu son arrestation. C'est aussi là qu'apparaît Sbarov, qui servait d'intermédiaire, mais cela, nous venons de le découvrir.

— Quelle plaie ces paradis fiscaux ! lança Lucchi.

Kessler lui fit les gros yeux en souriant.

— Et le haïku ? demanda Raphaël, en touillant le sucre dans son café.

— On l'a reçu ici même, un autre était adressé à Matveiev à la prison. Les gardiens l'ont intercepté.

— C'est peut-être notre homme, dit Lucchi. On peut voir le poème ?

Mottet lui tendit une feuille de papier. Lucchi lut à haute voix :

**UN OEIL TE REGARDE, C'EST LE MAÎTRE DE L'ORIENT. SI NOIRE EST TON
ÂME.**

— Alors là ! c'est encore plus obscur que le précédent :

— On voudrait nous envoyer sur la piste des francs-maçons qu'on ne s'y prendrait pas autrement, dit Raphaël.

Kessler posa sa tasse de café.

— Et je suis d'accord avec vous, lieutenant. D'autant que les lettres ont été postées de Ferney-Voltaire, en France voisine.

— C'est la ville de Voltaire, il en fut le bienfaiteur. Finançant la construction d'une église, d'une école, d'un hôpital, d'un réservoir d'eau et de plus de cent maisons, dit Mottet.

— Et Voltaire...

— Était franc-maçon, dit Raphaël.

— Il semble clair qu'il est fait allusion à l'Oeil de la Providence, centre du delta lumineux, symbole des francs-maçons. Quant au maître de l'Orient... on peut penser qu'il s'agit du Grand Orient, dit Mottet.

— C'est aussi l'Oeil Qui Voit Tout de Dieu, ou plutôt du Grand Architecte de l'Univers. On le trouve au verso du billet d'un dollar, dit Raphaël.

— Il menace le chirurgien, pourquoi voudrait-il le tuer ? dit Lucchi.

— Nous cherchons dans les relations du patient qui s'est suicidé, sans succès jusqu'à présent, dit Mottet.

— L'inspecteur Mottet doit rencontrer Matveiev en prison demain, il est en détention préventive. Voulez-vous en être ? demanda la commissaire.

Les policiers français échangèrent un regard.

— Affirmatif ! dit Lucchi.

Chapitre 14

Une longue rangée de gros tubes métalliques entre deux larges lèvres d'acier apparut dans la brume. La porte de la prison de Champ-Dollon était comme la gueule bombée et arrondie d'une baleine. On accueillit les policiers à l'entrée, vérifiant minutieusement leurs accréditations. Mottet laissa son arme, celles des Français étaient restées à Nice. Un gardien les mena à travers un dédale de couloirs et de grilles commandées électriquement. La lumière blafarde, timide et pâle détenue, semblait chercher une issue introuvable. Les trois visiteurs percevaient un grondement humain, sourd, indéfinissable, impalpable. Raphaël pensa au final grandiose de Guillaume Tell, l'opéra de Rossini en français, qu'il avait vu à Paris. Il revoyait le héros suisse et ses compagnons chantant :

« Liberté, redescend des cieux, et que ton règne recommence... »

Une puanteur le tira de sa rêverie. Une nausée irrépressible l'envahissait : encore cette maudite odeur de cantine et d'hospice. La traversée, interminable, les mena vers une salle aux murs clairs. La lumière artificielle dominait celle du jour, étouffée dans les brouillards. Les policiers français s'assirent dans la pièce attenante, porte ouverte pour écouter sans être vus. Mottet s'assit à la table. On entendit à nouveau le bruit des grilles. Un gardien entra avec Matveiev et le fit asseoir face à l'inspecteur. Cet homme de soixante ans avait un regard étrange, effrayant et fascinant à la fois ; il était très grand, d'une rare maigreur. Le cuir jaunâtre de sa peau luisait douloureusement sous les néons. Mottet ne pouvait imaginer que le Russe était chirurgien esthétique.

— Vous êtes avocat ? demanda-t-il.

— Non. Je suis l'inspecteur François Mottet, de la Police Judiciaire de Genève.

Matveiev se ferma.

— Alors je veux retourner dans ma cellule. Je suis en préventive.

— Attendez, le juge appréciera si vous nous aidez. Et puis il ne s'agit pas de votre affaire.

Le docteur scruta Mottet avec attention, un long moment.

— Je vous écoute.

— Êtes-vous franc-maçon ?

— Non.

— Avez-vous des liens avec certains d'entre eux ?

— Pas à ma connaissance. C'est tout ?

Mottet se tut un instant, perplexe.

— Avez-vous entendu parler des haïkus ?

— Écoutez, je ne comprends rien à vos questions et...

— Vous avez reçu du courrier, Matveiev. Sous forme de haïku, un poème japonais, plutôt menaçant.

— Un poème ? Je peux le voir ?

Mottet tendit le haïku au docteur. En le découvrant, celui-ci blêmit.

— Vous ne connaissez aucun franc-maçon, vraiment ?

Matveiev partit d'un rire mauvais.

— Vous vous trompez, monsieur le policier, cela n'a rien à voir avec les francs-maçons ! Le Maître de L'Orient c'est...

Il s'arrêta, fronçant les sourcils, sa bouche resta ouverte un instant, son regard s'échappa à des années-lumière.

— ... Je veux retourner en cellule.

Il cria :

— Gardien !

— Docteur, ce type vous menace ! Aidez-nous !

— Niet ! Allez vous faire foutre ! Je suis à l'abri, ici, grâce à vous.

— Parlez-moi au moins de Sbarov.

— Vous avez dit qu'on n'évoquerait pas mon affaire, ou alors appelez mon avocat.

Il se leva et le gardien l'emmena. Le policier suisse fit entrer Lucchi et Raphaël, il parla en refermant son manteau :

— Il a eu peur du message.

— Il nous faut trouver ce qu'est le Maître de l'Orient, et vite ! dit Raphaël.

De retour dans sa chambre, Raphaël se connecta sur le web.

— Je sors un moment, dit Lucchi.

Le Corse savait se servir des ordinateurs, mais ça le gonflait. Raphaël consulta ses mails. Un message retint son attention :

Raphaël, Je viens de terminer les autopsies. Je suis épuisée, mais accroche toi, voilà ce que j'ai découvert. On n'a pas seulement arraché les yeux de Rachovsky, on lui a prélevé le cœur, le foie et les reins ! Du travail grossier, pas l'œuvre d'un chirurgien, mais les organes ont bel et bien disparu. Il n'y a rien de particulier sur les autres cadavres, en dehors de leur mort violente. J'espère que ton enquête avance. Fais attention à toi, cette histoire me fait peur. Changeons de sujet. Profite quand même un peu de ce beau pays, tu peux goûter à tous les produits locaux : vins, chocolats, fromages... mais pas touche aux Suissesses ! Je suis très jalouse... Tu me manques. Laure

Un frisson glacé parcourut Raphaël : on avait pris les organes de Rachovsky, de ceux qui sont fréquemment transplantés. Au même moment un mystérieux docteur russe apparaissait dans cette histoire, et de surcroît, l'homme était chirurgien... un goût de bile monta à la gorge du policier. Après quelle vengeance courait le tueur ?

À son tour, il changea de sujet ; il en avait besoin, il envoya sa réponse :

Laure, merci pour ces précieuses informations, conjuguées à ce que j'apprends ici, elles me sont très utiles. Je fais très attention, ne t'inquiète pas. Tu as raison pour les produits locaux, je n'ai pas eu le temps de goûter au chocolat et à la fondue. Mais, près du jet d'eau, j'ai repéré une très jolie blonde qui vit dans la rade de Genève sur un voilier. Ça m'étonnerait qu'elle ait de la pissaladière, je vais voir si elle a du chocolat ;-) Tu me manques aussi, prends soin de toi. Raphaël.

Il lança plusieurs logiciels de traduction en ligne, fit traduire « Le Maître de l'Orient » en russe, puis demanda l'écriture latine. Il obtint plusieurs mots finissant par « vostoka ». Il mit son MP3 et sélectionna une musique russe : « Dans les Steppes de l'Asie Centrale », un poème symphonique de Borodine, une œuvre musicale descriptive.

Raphaël tapait frénétiquement.

Un son aigu et continu dessinait l'horizon du désert. Les pizzicati joués en contretemps marquaient le pas des chevaux et des chameaux.

Raphaël enchaînait les copier/coller, demandant les traductions alternativement en français et en russe, il tapait aussi vite qu'il le pouvait.

La mélancolie d'un air oriental apparut crescendo : une caravane traversait la steppe immense. Puis un thème russe apparut. Il représentait un détachement de soldats russes. Les deux thèmes se superposèrent alors en une merveille de polyphonie. Le convoi s'éloigna dans l'immensité de la plaine, maintenant en sécurité grâce à son escorte. L'orchestre joua diminuendo.

Raphaël alignait les versions sur son traitement de texte, et sentait qu'il allait trouver ; il en était sûr à présent. Un fragment du thème russe fut joué une dernière fois par la flûte, qui tint la dernière note, maintenant jusqu'au bout l'infini de l'horizon et mettant une dernière touche au tableau. Pour lui, rien n'égalait la mélancolie de la musique russe, et ce tableau lui apparaissait

clairement, lui rappelant une œuvre du peintre Paul Klee, « With two Dromedaries and a Donkey ». Ce détail lui donna la clé, il se remémora soudain le tableau manquant chez Rachovsky : « *Ligularia Sibirica* Vk ».

Il tapa « *Ligularia Sibirica* » sur Google, des fleurs jaunes apparurent. Wikipédia indiquait : « La Ligulaire de Sibérie est une grande plante à fleurs de la famille des Asteraceae ». Raphaël rassembla ses indices : Vk... Vostoka... *Ligularia Sibirica*... Sibérie....Il tapa Vladivostok, un site s'afficha : « Vladivostok, Le Maître de l'orient ».

« Le nom de la ville signifie Maître de l'Orient ou Seigneur de l'orient, ou encore Seigneur de l'Est... »

Une nouvelle fois, la musique l'aidait à résoudre une énigme. Bien qu'inhabituelle, cette « méthode », contrairement aux apparences, avait sa logique. Les livrets des grands opéras racontent la vie, parlent d'amour et de mort, d'amitié et de trahison, de lâcheté et de courage, d'esclavage et de liberté, des dieux qui se jouent des hommes, des tyrans qui abusent de leur pouvoir, d'amants que le destin sépare, de crimes, passionnels ou prémédités, de ces gestes conduits par le désespoir, de la duplicité humaine et de sa grandeur parfois. Raphaël avait dû enquêter sur pas mal de meurtres assez moches, et devant chaque cadavre, devant chaque fait-divers sordide, il savait que la passion en était la cause.

Il regrettait alors de ne pas vivre dans un opéra, où les morts se relèvent à la fin pour venir saluer. Pour les avoir tant fréquentés, il les connaissait bien, ces morts de l'opéra... Monteverdi avait ouvert la voie avec « Orfeo ». Orphée bravant l'interdit en regardant sa bien-aimée, l'envoyant ainsi définitivement en enfer, là même où, chez Mozart, la Statue du Commandeur entraîne Don Giovanni.

Sieglinde, la mère de Siegfried mourant en le mettant au monde. Le héros de Wagner périssant à son tour.

Chez Verdi, Radames et Aïda emmurés vivants dans une crypte ; Macbeth, le serial-killer ; la fille de Rigoletto assassinée. Dans « La Traviata », la maladie emportant Violetta.

Giacomo Puccini racontait l'histoire terrifiante de « Tosca », et celle, désespérante, de « Madame Butterfly ».

Le « Boris Godounov » de Moussorgsky, devenant fou.

Avec « Salomé », Richard Strauss parlait de folie, d'inceste, de vengeance perverse et de décapitation...

La « Carmen » de Bizet se jetant, tel un taureau, sur le poignard de José. La comédie, la tragédie humaine si exacerbée par l'opéra, n'est-elle pas le domaine de prédilection d'un limier de la police ?

Chapitre 15

Les grandioses villas de la côte lémanique possédées par les Russes affichent rarement le nom de leur propriétaire. Ce sont des Sociétés Civiles Immobilières. Cela permettait à Sbarov de séjourner tranquillement sur le côté français de la côte, près d'Evian. Il parla, calmement :

— Monsieur, ces flics ont découvert beaucoup trop de choses en peu de temps, et ils sont déjà là. Puisque vous ne trouvez pas celui qui a tué Sergueï, débarrassez-moi d'eux.

— Ce n'est pas facile, ce sont des policiers.

— Rien n'est difficile pour les gens comme vous. Si je tombe, vous tomberez aussi, et votre immunité ne vous servira à rien.

— Vous me menacez ?! Pour qui vous prenez-vous ?

L'homme avait l'assurance que donne le pouvoir.

— J'ai besoin de vous, et vous allez m'aider. Dois-je vous rappeler ce que vous me devez ?

Il posa un CD-ROM sur la table.

— Je vous dis que je ne peux pas, surtout en ce moment.

La voix de Sbarov avait le froid, le tranchant du métal.

— J'ai fait pas mal de copies de ce CD-ROM. Si on m'arrête, je divulgue tout. Vous allez rentrer chez vous, et le mettre dans votre ordinateur. Quand vous l'aurez parcouru, je sais que vous vous occuperez des deux Français. Je ne vous raccompagne pas, vous connaissez le chemin.

L'homme prit le CD-ROM et se leva.

— Prenez garde, Sbarov. Prenez garde !

La Mercedes partit en trombe. Sbarov alluma un cigare et fit pivoter son fauteuil vers le lac. Le soleil du soir embrasait les flots.

Lucchi rentra et Raphaël lui fit part de sa découverte. Le capitaine tapa son rapport sur l'ordinateur portable et l'envoya par mail à la PJ de Nice et, selon les instructions, une copie au SRPJ de Marseille.

Les deux hommes entrèrent dans une brasserie du vieux Genève. Des odeurs appétissantes planaient au-dessus des tables. Il y avait du monde,

l'ambiance était cosmopolite. Les serveurs s'activaient avec efficacité.

— Qu'as-tu pensé de ce docteur ? dit Raphaël.

— Qu'il a pris Mottet pour un idiot, et qu'il a tort. Tu verras que demain, il aura trouvé ce qu'est le Maître de l'Orient.

— C'est aussi pour ça que j'ai cherché tout de suite.

— Ce chirurgien, il faudrait savoir d'où il vient. Il se trimballe un sacré curriculum vitae.

La raclette était accompagnée de viande des Grisons et de fines tranches de coppa. Le serveur proposa un Dézalay blanc du canton de Vaud, un nectar à base de chasselas, planté en terrasse sur les rives abruptes du lac Léman. Les deux policiers apprécièrent, mais ils ne pouvaient détacher leurs pensées de l'enquête.

— Les haïkus précèdent les meurtres, il va tuer encore. Mais il ne peut pas atteindre Matveiev dans sa prison, je ne pense pas qu'il y dispose de relais.

— Peut-être l'a-t-il envoyé à quelqu'un d'autre...

— Sbarov !

— Exactement.

— Tu penses qu'il est dans le secteur ?

— J'ai cru comprendre qu'il avait pas mal d'affaires en cours en Suisse.

Lucchi soupira.

— Nous n'avons pas la moindre piste.

— Une seule. Vladivostok.

Vers vingt-trois heures, ils quittèrent le restaurant et marchèrent en direction de leur hôtel. Les rues étaient calmes. La ville de Calvin, protestante, n'est pas une fêtarde. Un bruit alerta immédiatement les deux hommes, une énorme Mercedes fonçait sur eux tous feux éteints. Lucchi comprit le premier et plaqua Raphaël sur le trottoir, les coups de feu déchirèrent les vitres des véhicules en stationnement. Le Corse se redressa comme un diable et se mit à sprinter derrière la voiture. Raphaël se releva, un peu sonné, et se lança dans la course, les mains écorchées, les genoux en feu. La grosse berline bifurqua à gauche dans un hurlement de pneus, Lucchi courait comme un dératé. Dans la ruelle étroite, une petite Toyota garée en double file faisait clignoter ses warnings, son chauffeur l'avait quittée. La Mercedes stoppa, puis poussa la Toyota, les pneus arrière de l'allemande fumaient d'impatience. Lucchi, haletant, s'approchait. La Toyota ne faisait pas le poids face à la classe S : elle partit en tête à queue sur le trottoir. La Mercedes vrombit et s'élança en direction du lac. Lucchi, sans ralentir, sortit un revolver magnum 44 de son

blouson. Il stoppa, en position de tir. La Mercedes était à 100 mètres, elle devrait ralentir pour prendre l'avenue le long du lac. Il attendit cet instant et tira deux fois, le pneu arrière droit explosa, le conducteur perdit le contrôle. La berline plongea dans les eaux noires. Lucchi, qui avait repris sa course, s'arrêta sur le quai, ses yeux jetaient des étincelles vers l'auto, qui flottait encore.

Quand Raphaël déboula, la Mercedes piquait du nez et s'enfonçait dans le lac, ils eurent le temps de lire les initiales du Corps Diplomatique sur la plaque de la voiture. Des bulles remontèrent à la surface, Raphaël regardait l'arme, incrédule.

— D'où ça sort, ça ?

Était-ce la course ou l'émotion ? Lucchi ne masquait plus son accent corse.

— J'ai fait du shopping cet après-midi, je me sens toujours tout nu sans ma brocante...

— On est mal, Ugo.

— JE suis mal, fous le camp, personne ne t'a vu.

— Merci, pour tout à l'heure...

— Tire-toi Raphaël ! Et n'oublie pas, on s'est séparés après le restaurant.

Le bruit des sirènes se rapprochait, Raphaël disparut dans la nuit. Quelques secondes plus tard, les voitures de police se garaient sur le quai. Lucchi posa le magnum au sol et leva les mains avec calme. On le menotta sans ménagement. Les bulles avaient cessé de remonter. On ne voyait nulle trace des occupants de la Mercedes.

Sur la rive du côté français, c'était le feu qui allait parler.

Sbarov rentrait à la villa d'Evian, mais il n'eut pas le temps d'actionner la télécommande du portail. L'homme monta en une seconde à l'arrière du véhicule. Le garde du corps sortit son arme, mais sentit une lame sur sa gorge. L'agresseur parlait russe :

— Ton arme ! Vite !

Il dut obéir.

— Descend maintenant.

Le garde sortit de l'auto. Sbarov ne bougeait pas, sentant le canon d'une arme sur la nuque.

— Prenez le volant.

Sbarov s'exécuta, de sa main droite, l'homme lui prit son arme...

— Qui êtes-vous ?

— Vous le saurez bientôt, démarrez !

La Lexus hybride décolla dans un parfait silence, sous le regard désarmé du gorille.

— Dites-moi qui vous envoie, demanda Sbarov.

— Fermez-la ! Et roulez, direction Bernex.

La voiture enchaîna les virages sur une quinzaine de kilomètres, en direction de la montagne de La Dent d'Oche. En sortant du village, le 4x4 bifurqua sur un chemin. La pente était raide, mais le moteur électrique emmenait lentement le véhicule, avec pour seul bruit celui des cailloux sous les pneus. La lueur des phares ouvrait un passage dans la nuit. La Lexus stoppa devant un vieux chalet d'alpage au bois noirci par le temps, posé sur un soubassement de pierre. L'homme y fit entrer Sbarov, sous la menace de son arme, puis l'assomma d'un coup de crosse sur la nuque.

On fit entrer Lucchi dans le bureau de Kessler qui ordonna qu'on lui enlève les menottes ; elle était furieuse.

— C'est pas l'Ouest sauvage ici, cow-boy ! Vous comprenez, ou bien ? Qu'est-ce que vous nous cachez Lucchi ?

— Rien commissaire, on a essayé de m'assassiner avec une arme automatique.

— Hein ??? Qui ça ?

Les agents n'étaient pas encore remontés jusqu'au lieu où la rafale avait été tirée.

— Ceux qui sont au fond du lac.

— D'où sort votre arme ? Vous ne deviez pas être armé.

— Je l'ai acheté à un type, dans un bar des Pâquis.

— Je vois : en fait, vous faites comme chez vous... vous êtes gonflé !

En réalité, elle s'en moquait, mais elle devrait rendre des comptes.

— Vous avez des nouvelles de Larcher ? Il est rentré à l'hôtel quand nous avons quitté restaurant.

— Pas encore, on cherche.

Elle se leva et se tourna vers la fenêtre, regardant au-dehors. La bise faisait claquer les stores de l'immeuble voisin.

— Je crois qu'on gêne quelqu'un, et quelqu'un d'important, dit Lucchi.

— Que voulez-vous dire ?

— Leur voiture portait des plaques diplomatiques.

La Walkyrie s'était retournée, et de ses yeux partaient les éclairs du Walhalla. Sa voix résonna comme le marteau de Thor :

— Que dites-vous ? Quel sigle ?

— CD, en blanc sur fond bleu : Membre du Corps Diplomatique. Après GE, j'ai pas vu la suite.

Kessler était encore plus pâle qu'à l'accoutumée ; elle s'assit.

— Merde.

La liste des ambassades et consulats à Genève était longue. De plus, les hauts fonctionnaires internationaux étaient nombreux à travailler pour l'ONU, l'OIT, l'OMS... L'immunité diplomatique n'allait pas lui faciliter la tâche.

— On va remonter la voiture, capitaine. D'ici là, vous comprendrez que je vous garde.

La musique réveilla Nicolaï Sbarov en sursaut. Sa nuque lui faisait un mal de chien. Il était assis sur une chaise en bois. Il tenta de la quitter, mais ses pieds étaient pris dans une grande bassine de béton. Le chalet était éclairé par une simple bougie.

Une forte odeur d'essence flottait. Son regard embrumé se fit plus précis, il perçut un rectangle en face de lui. Il le fixa alors avec intensité sous la faible lueur. Son sang se glaça quand il découvrit la toile, fixée sur le mur en madriers de bois : *Ligularia Siberica* Vk.

— Vous reconnaissez le tableau ? dit une voix qui venait d'un coin sombre de la pièce. Les fleurs jaunes de Sibérie, poussant entre les rails du Transsibérien. C'était mon préféré, Sbarov.

Le tableau dégageait une énergie hors du commun, une vibration particulière l'animait ; les teintes et les proportions étaient parfaites, tout comme le rendu de la lumière. Le ciel moutonneux de l'extrême Orient russe se confondait avec la taïga. Était-ce dû au jaillissement des traits ? À l'harmonie chromatique ? Ce n'était pas un hasard si le Russe, en connaisseur, avait conservé la toile.

— Un homme tel que vous, si raffiné et cultivé, amateur d'art contemporain, doit aussi aimer la musique.

Une voix de baryton, venue d'outre-tombe, s'éleva. C'était un extrait du Don Giovanni de Mozart.

« *Don giovaaaaaaaanniiii ! À ceeena teecooooo, m'invitaaaassi !* »

L'homme sortit de l'ombre, tel un fantôme du passé.

— Écoutez ! C'est l'heure où Dom Juan va payer ses crimes ! La Statue du Commandeur vient le chercher. Bientôt, le sol s'ouvrira sur l'enfer !

Sbarov ferma les yeux un instant pour vérifier qu'il ne dormait pas, mais quand il les rouvrit, le cauchemar était toujours là.

— Pourquoi Sbarov ? dit l'homme en agitant un poignard.

— L'argent : votre père avait emprunté pour une voiture japonaise, on les importait du Japon pour remplacer les Ladas, c'était le nouveau business de l'époque à Vladivostok.

— Et alors ?

— Il n'a pas remboursé.

L'homme lui attrapa les cheveux et lui releva la tête, plaçant la lame sous la gorge. Sbarov grimaçait.

— Vous avez fait tout ça pour une voiture d'occasion ? C'est bien ce que vous êtes en train de raconter ? Je veux la vérité. Dites-moi la vraie raison de vos crimes.

Il tira plus fort.

— Il... Il y avait autre chose. C'est Rachovsky qui a financé les études de votre frère, à l'Académie des Beaux-Arts de Saint Petersburg. Volodia avait été sélectionné, ce qui était un exploit à son âge. Mais... mais vos parents n'avaient pas l'argent pour le voyage et l'hébergement. Votre père était en charge des visites médicales des élèves, et...

Il se tut, ses mains tremblaient.

— Continuez, salopard !

— En tant que médecin scolaire, il avait accès à tous les dossiers. Il devait faire des prélèvements sanguins sur les élèves, et nous les fournir.

— Dans quel but ?

— Établir un fichier de typage HLA.

— Expliquez, Sbarov.

— Human Leucocyte Antigen. Cela permet de voir si vous êtes un donneur compatible avec une personne en attente de greffe, c'est la première étape.

— Bande de fumiers... Je vais vous tuer, tous !

Il le frappa. La bouche se mit à saigner.

— Mon père a refusé, c'est ça ?

— Il... Il a d'abord accepté, puis il a détruit la liste. Rachovsky était furieux.

L'homme déversa un nouveau bidon d'essence dans le chalet.

— Pitié.

— Ne parlez pas de choses que vous ne connaissez pas. Vous avez mal fini le boulot Sbarov. Il en restait un, faible, désespéré, mais vous l'avez manqué.

Don Giovanni chantait, en italien : « L'abîme s'ouvre sous mes pieds. Un gouffre rempli de feu. »

— Je peux tout arranger ! J'ai beaucoup d'argent, vous savez ?

— Vous êtes riche ? Bravo ! Vous allez me rendre mes parents ?

Le chœur des diables retentit : « Viens, tout l'enfer t'appelle ! Viens, tout l'enfer t'attend ! »

— Écoutez-moi ! Ce n'est pas moi ! C'est Rachovsky qui...

— Je vous ai vu ordonner à Oulov de clouer les issues, votre geste quand il a mis le feu à la maison. Et je vous regardais Sbarov, pour bien me rappeler de vous tandis qu'ils nous emmenaient. Je vous regardais encore au moment où la maison entière s'est embrasée ; j'ai vu votre air satisfait quand les deux détonations ont retenti, quand mon père a abattu ma mère, puis s'est donné la mort pour ne pas brûler vif.

À ces mots, le ravisseur décrocha la toile et la roula, puis il sortit. Quand il ouvrit la porte, la voix du baryton s'échappa dans la nuit. L'homme gara le 4x4 dans la grange et redescendit dans l'habitation.

— Je peux me racheter ! hurlait Sbarov. Je vous couvrirai d'or !

— Votre or est plein de sang, Sbarov.

— Attendez ! Je peux vous dire comment retrouver votre sœur !

L'homme sursauta, la colère et l'émotion se mêlaient dans sa voix. Son regard plongea vers le cauchemar de sa mémoire.

— Ma sœur ? Elle est donc vivante ? Où est-elle ?

Sbarov jouait sa dernière carte.

— En Italie, à Milan. Je ne connais pas son adresse, je le jure. Vous devez trouver un albanais.

— Son nom ?

— Bamic, Fatos Bamic. Mais on l'appelle Fat par dérision, car il est très maigre.

— Un albanais... c'est un proxénète ?

— Ou... oui.

— La vie des autres n'est qu'une marchandise, n'est-ce pas ?

Il s'approcha.

— Tenez.

Il lui posa un revolver sur les genoux, Sbarov le prit rapidement, le braqua vers son ravisseur et pressa la détente.

« *Clic !* »

— Ne soyez pas stupide.

Se plaçant derrière lui, l'homme prit la main gauche de son prisonnier et y déposa une balle, Sbarov chargea le revolver et le chercha du regard, mais il n'était plus là. Soudain, le chalet s'embrasa. Bientôt, il ne fut plus qu'une torche géante ; le bois craquait et gémissait sous les flammes ; la fumée montait en spirale dans le ciel étoilé. La voix tonitruante de la statue du Commandeur résonnait encore.

La détonation acheva de profaner le silence de la montagne.

La Kawasaki démarra et les quatre phares ronds dessinèrent l'étrange sourire. Découpant l'ombre, ils plongèrent vers la vallée.

Chapitre 16

Raphaël était rentré à l'hôtel sans se montrer à la réception, contournant les caméras. Ensuite, il s'était changé et était descendu par l'ascenseur jusqu'au parking ; il avait alors jeté ses vêtements déchirés dans différentes poubelles du quartier. Enfin, il était remonté, toujours par l'ascenseur, puis il s'était déshabillé. Il réfléchissait, allongé sur le lit. Qu'allait-il advenir de son partenaire ? Il faudrait la jouer serré et il préférerait ne pas trop y penser.

Il alluma la télévision : beaucoup de chaînes étaient en allemand, il regarda un instant CNN. Il vit deux reportages sur les actualités d'Irak et d'Afghanistan. Les valeurs de la bourse défilaient sur un bandeau en bas de l'écran. Les corps des GI qu'on rapatriait dans des sarcophages de métal en haut, les cours du Dow Jones en bas : « Halliburton, en hausse de 4,7 pour cent... » Écœure, il se mit à zapper sur quelques chaînes européennes. Pub... télé-réalité... pub... jeu idiot sur plateaux hideux... pub... télé-réalité...

Le néant devenait culte. La police frappa à la porte à cet instant.

Le lendemain, la Tribune de Genève titrait : « Fusillade à Genève : deux hommes du consulat de Chine tués. Un policier français impliqué. »

Un titre qui mena Ronzier au bord de l'apoplexie.

Raphaël ne fut pas inquiet, mais pour Lucchi c'était autre chose. Kessler n'avait plus la main, immunité diplomatique oblige. La suite se jouerait entre les diplomates français et chinois. Le Consul de France à Genève demanda une entrevue avec le policier, cela lui fut accordé. Lucchi s'en tint à une vieille tradition de chez lui : l'omerta.

L'ambassadeur de France rencontra son homologue chinois qui promit de mener une enquête interne. Les Français ne brillaient pas non plus. D'un côté comme de l'autre : profil bas.

Le mystère restait intact, le scandale serait étouffé, d'ici peu, le Consul serait muté.

Au bout d'une semaine, Lucchi fut libéré et rentra à Nice où l'IGPN l'attendait de pied ferme. Il passa au tourniquet, les bœufs n'avaient pas son histoire, mais il s'en tira avec un blâme. Ronzier l'engueula pour la forme. En « on », il lui fit poser un ticket, en « off » il l'autorisa à poursuivre discrètement l'enquête. Ça urgeait.

Raphaël avait obtenu ce qu'il voulait : une Commission Rogatoire pour enquêter à Vladivostok. Le parquet n'avait pas hésité, l'affaire était trop importante pour négocier, d'autant que Nice Matin avait révélé l'existence du « tueur de mafieux russes ».

Il prit un vol Swissair vers Moscou où il réserva une place sur un vol intérieur pour Vladivostok, le Maître de l'Orient, le bout du bout de l'empire russe, terminus des 9289 kilomètres du Transsibérien. La police locale l'attendait.

Parti pour Genève, Raphaël se retrouvait seul, en route vers le bout du monde sur la piste du tueur. Un malaise l'envahissait. Autrefois, il aurait désapprouvé Lucchi, là, il le remerciait et l'admirait. Il enviait la rage de son collègue et commençait à en sentir les picotements, lui, le sage, le zen, le professeur d'aïkido.

Une sourde remise en question s'opérait : après tout, sa droiture chevaleresque ne lui avait pas épargné le malheur, son démon intérieur le lui rappelait sans ménagement. Dans son esprit, et jusqu'aux tréfonds de lui, l'équilibre entre le bien et le mal avait bougé.

Dans l'oreillette de son mp3, la voix d'Othello chantait son amour fou pour Desdémone ; pourtant, il était trop tard, il venait de la tuer. Il avait franchi la ligne vers le mal, sans retour en arrière possible ; la jalousie et la passion l'avaient emporté sur la raison. Raphaël alla jusqu'aux toilettes s'asperger la figure pour se calmer, il leva les yeux vers le miroir et son visage lui parut étranger.

La Kawasaki avalait les kilomètres sans broncher, elle arrivait de Thonon-les-Bains et venait de dépasser Annemasse. Quelques instants plus tard, Bonneville défilait, puis Cluses déjà.

L'autoroute blanche déroulait la vallée de l'Arve, et ses usines de décolletage. Les montagnes écrasaient le paysage de leur masse, des cascades dévalaient la falaise. À 230 km/h, Sallanches apparut bientôt. Un dernier péage, et la moto s'élança vers le Fayet. L'autoroute s'était changée en une rampe vertigineuse et s'envolait vers les sommets, sur d'immenses piliers de béton. Le pilote dépassa les Houches et le glacier des Bossons. Juste avant Chamonix, il prit la montée qui menait au tunnel du Mont-Blanc. La pente était plutôt raide. L'homme échangea un signe avec un groupe de motards qui descendait, puis doubla une longue série de camions. Enfin, le tunnel apparut derrière les cabines du péage ; la moto s'engagea dans le ventre du monstre pour une traversée de onze kilomètres. En quelques minutes, le bolide entra à Courmayeur. Le pilote y fit une halte pour refaire le plein. Le Mont-Blanc éclaboussait le ciel de sa clarté, un nuage le quittait. Le téléphérique du Val Veny emmenait lentement les touristes vers les sommets. Le motard envia leur oisiveté, ce luxe que sa souffrance intérieure lui interdisait depuis toujours.

Il reprit sa route, serrant à droite pour éviter une voiture qui doublait en sens inverse. Des châteaux s'accrochaient aux montagnes, entre deux cascades dominant des chalets de bois et de pierre, aux toits de lauzes épaisses. Des charpentes faites de troncs à peine écorcés soutenaient les auvents. S'engageant sur l'autoroute, le pilote enchaîna une longue succession de viaducs et de tunnels jusqu'à Aoste, puis le paysage se dégagea. La moto s'élança vers Milan dans un décor de carte postale, pleins gaz.

Mottet et Raphaël gardaient le contact. Matveiev restait une énigme. La police française retrouva le 4x4 brûlé dans les cendres du chalet, et les restes d'un corps calciné. L'identification était en cours.

À l'aéroport de Moscou-Domodédovo, le WiFi était opérationnel. Raphaël avait quatre heures d'attente avant de prendre la liaison Moscou-Vladivostok. Ayant passé la douane, il sortit son ordinateur portable et envoya quelques mails :

Bonjour Laure, Mon enquête m'emmène à Vladivostok. Il semble que ce soit le point de départ de toute cette histoire ; j'aimerais ton avis de médecin : penses-tu qu'un chirurgien plastique serait capable de réaliser des transplantations, ou tout au moins des prélèvements d'organes ? Comme tu t'en doutes, j'en aurai pour quelque temps. Cela dépendra de ce que je découvrirai. Tu vas me manquer. Très fort. Raphaël.

Il envoya aussi un message à sa famille.

Le vol durerait plus de neuf heures. Il ne trouva pas de journal en français. Il déjeuna d'un sandwich accompagné d'une bière russe qui n'avait aucun goût. Il s'assit un long moment et passa le temps à observer les passagers de l'aérogare. Des Russes de type européen, des Caucasiens, des Asiatiques, des Anglo-Saxons, des Indiens défilaient poussant le chariot de leurs valises. Deux pilotes de ligne traversèrent le grand hall, attaché-case en main. Puis Raphaël ôta ses souliers et s'allongea sur un banc, la tête sur son sac, il resta en état de demi-sommeil.

Au bout de ces heures qui lui semblèrent interminables, le vol fut annoncé, Raphaël embarqua sur un Tupolev de Vladivostok-Air. Collé au hublot, il regarda Moscou disparaître tandis que l'avion entra dans la couche nuageuse. Passé le décollage, il s'endormit sur son siège, le voyage ne serait qu'une alternance de sommeil agité et d'ennui profond, le voisin de Raphaël ne parlant pas l'anglais.

Il était 21 heures, la Kawasaki approchait de Milan. Une gigantesque zone industrielle étalait sa laideur de part et d'autre de l'autoroute. Dans la nuit tombante, les échangeurs se succédaient. Des usines s'éclairaient de rouge, d'orange, de feu. « Il Miracolo », le miracle économique, jouait sa partition, un nocturne laborieux et effrayant. La ville apparaissait, étouffante et fascinante. Milan la créative, l'innovatrice, l'entrepreneuse, la fervente travailleuse. Le motard connaissait son chemin, il prit une dernière bretelle et entra sur les boulevards, en direction du centre-ville. Les terrasses étaient

bondées. Cette soirée de mai était douce et la passeggiata se prolongeait. Tous, quelle que soit leur classe sociale, marchaient avec élégance et nonchalance. À l'heure de la promenade, tous les Milanais étaient princes de sang. La moto stoppa devant un hôtel. Le pilote en descendit et enleva son casque, puis lança la clé au voiturier. Celui-ci le salua, et enfourcha l'engin avec un air gourmand, direction le sous-sol. L'homme entra dans le hall imposant et s'approcha de la réception. On l'accueillit d'un sourire.

— Buona sera signore Evrard, nous vous avons réservé la suite Victor Emmanuel II, votre préférée.

— Grazie Alberto. Faites-moi porter un dîner dans ma chambre, vers 22 heures.

— Certainement, signore. Nous avons un risotto aux asperges, de la coppa et un tiramisù.

— Ce sera parfait. Merci, Alberto. Bonsoir.

— Bonsoir, monsieur.

L'homme entra dans la chambre et retira la combinaison de cuir, son torse d'athlète luisait de sueur. Sur l'épaule gauche, un tatouage descendait jusqu'à l'omoplate :

« Bushidô », la voie du guerrier.

La voie du samouraï.

Chapitre 17

Accompagné d'un agent, l'inspecteur Amorov vint accueillir Raphaël à l'aéroport, situé à 40 km de la ville. Le niçois fut soulagé de voir que l'anglais d'Amorov était excellent. Le voyage et le décalage horaire avaient laissé des traces, il était épuisé ; le Russe l'avait perçu et le ménageait. La voiture traversait une alternance de taïga, de forêts et de marécages. Un cerf tacheté détala ; le chauffeur, visiblement habitué, n'avait même pas ralenti ; Raphaël suivit l'animal du regard. Amorov prit la parole :

— Nous avons une faune très riche dans la région : le loup rouge, le tigre d'Oussouri, l'ours, le cerf... Chassez-vous ?

— Non. J'ai pêché quelquefois, avec mon père.

— Vous savez, ici la chasse et la pêche sont un mode de vie. Mes compatriotes adorent la forêt. Ils aiment s'y ressourcer, et dès qu'ils le peuvent s'y font construire une datcha.

Si le chauffeur demeurait silencieux, Amorov essayait de se montrer agréable envers son homologue. Il avait un visage doux, ses yeux scrutaient chaque détail avec intelligence, c'était un homme affable. Raphaël avait apporté un petit bout de France, une bouteille de Montagne Saint-Emilion, achetée à Genève. Amorov apprécia en connaisseur :

— Saint-Emilion ? Bordeaux ?! Spassiba, lieutenant Larcher !

Il le déposa à son hôtel, dans le centre de Vladivostok et lui dit qu'il passerait le chercher le lendemain matin. Éreinté par le vol de nuit, Raphaël eut juste la force de se traîner jusqu'au lit où il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla vers midi. S'approchant de la fenêtre, il découvrit la baie de la Corne d'Or et lança un regard sur le panorama. Il était face à la mer du Japon ! La baie était fermée par les îles ; les eaux semblaient tenter de pénétrer le continent montagneux. Excité, il sortit faire un tour, et arpenta les rues, c'était jour de marché. Les femmes jaugeaient les produits avec circonspection, un sac plastique à la main. Des parfums étranges et inconnus l'assaillaient, il acheta un pian-sé, gros ravioli à la viande et au chou, accompagné d'un Milkis, une boisson gazeuse au goût de lait, deux spécialités coréennes prisées à Vladivostok. Des hommes portaient de vieux anoraks de couleur, il faisait encore frais, une femme aux joues couperosées vendait des tigres de l'Amour en peluche. Amusé, Raphaël en prit un pour Lila, il le retourna et lut « Made in China ».

Il passa devant le casino Primorié, une affiche en russe et en chinois

proposait de gagner une voiture japonaise, une autre vantait un show de strip-tease. Un gros 4x4 flambant neuf frimait sur le trottoir, devant des boutiques clinquantes. L'argent et la pauvreté se côtoyaient en un contraste obscène. Les marchands pliaient déjà les étals, chargeant de petits fourgons japonais à conduite à droite. Des babouchkas hélaient Raphaël en lui montrant des champignons et des pots de confiture. Sur la place Borstov Revolutsii, près du monument dédié aux combattants de l'Extrême-Orient russe, un homme jouait du violon. Il avait du talent, et les familles s'arrêtaient pour l'écouter. Les enfants déposaient des pièces dans l'étui posé sur le sol. Raphaël reconnut une danse hongroise de Brahms. Un groupe de matelots hilares déambulait. Soudain, le vent froid s'engouffra dans la rue Svetlanskaïa. Raphaël crut sentir un regard, une présence dans son sillage, pressant le pas, il entra dans un café. Une musique de rock russe se cognait contre les murs, qui renvoyaient les hurlements du chanteur. Il ignore quelques regards mauvais, ceux que le voyageur rencontre inmanquablement à travers le monde, au seul tort d'être étranger. Il s'assit et commanda un tchaï, un thé fumé.

Quand le vent se fut calmé, il sortit et continua sa visite vers le front de mer ; une grande roue emmenait des modules ressemblant à des yoyo. Un alignement de kiosques proposait barbes à papa, glaces ou cigarettes ; une statue de sirène dépassait de l'eau.

Enfin, il découvrit le port, les grues géantes tournant autour des cargos, les containers s'empilant dans un flot aléatoire de couleurs. Un navire, poupe béante, recrachait des dizaines de voitures japonaises qui allaient en file indienne se garer sur un gigantesque parking. Plus loin, une flotte de chalutiers s'amarrait ; on construisait un pont pharaonique en direction de l'île Russky. Les camions-bennes se croisaient inlassablement. On construisait sur l'île une université et un centre des congrès. D'ici peu, la Grande Russie s'étendrait un peu plus à l'est. En longeant la rue Pushkinskaya, Raphaël se retourna, l'air détaché. Il veilla à ne manifester aucune émotion, mais il eut la confirmation de ce qu'il avait pressenti : on le suivait. Les autorités russes n'avaient qu'une confiance limitée en leur visiteur.

Impassible, il prit le funiculaire qui menait sur les hauteurs de la ville. Il s'assit et colla sa joue contre la vitre, comme un touriste rêveur. Deux passagers entrèrent et prirent place à l'avant du wagon, il ne leur accorda même pas un regard. Au moment où l'engin démarrait, il se leva d'un bond et en descendit, les deux hommes réagirent une seconde trop tard. Les portes s'étaient refermées et le train commençait son ascension, Raphaël s'éloigna tranquillement. Pour le moment, le problème était réglé.

Au fond d'une anse, une sombre armada buvait les rayons du soleil : la défunte flotte russe du Pacifique. Les sous-marins nucléaires, qui avaient tenu les États-Unis à portée de missiles durant la guerre froide, étaient abandonnés à la rouille et aux oiseaux.

Remontant vers son hôtel, Raphaël ne put résister à la tentation et marcha vers la gare. Son regard se posa sur les rails, longs de près de 10 000 km. Son esprit s'envola vers la plaine, la steppe immense qu'il ne connaissait que par les livres. Il avait tant aimé « Michel Strogoff » et « Docteur Jivago ».

Dans la chambre d'hôtel, à Milan, un éclair d'acier dansait sous la lumière électrique. Evrard effectuait son kata avec calme et application, révélant une maîtrise que les années et la haine avaient forgée. Le samouraï avait posé son casque sur la commode, un casque en fibre de verre et en mousse, à visière réfléchissante. Pour le moment, il ne disposait que d'un nom : Bamic, Fatos Bamic. Mais il ne doutait pas de le retrouver.

À minuit, il sortit et s'éloigna de l'hôtel, puis il appela un taxi. Il tendit cent euros au chauffeur et lui demanda de le déposer dans un quartier où il pourrait louer les services de jolies femmes. L'homme prit les billets et répondit avec un sourire entendu :

— Nessun problema, signore.

Ils roulèrent vers la périphérie, les belles façades laissèrent place à des immeubles sans âme, de brique et de béton, les rues étaient vides, les scooters encombraient des trottoirs déserts. Ils stoppèrent dans une rue sinistre et le chauffeur eut des scrupules à le laisser là à cette heure, mais Evrard paya la course en lui assurant que tout irait bien. Des femmes se tenaient là, et s'approchaient des voitures qui roulaient au pas. Evrard serra les poings. Certaines s'appuyaient sur les portières des voitures, quand elles stoppaient vitres baissées. Il ne put s'empêcher d'essayer de reconnaître un visage. Des clients passèrent dans une Lancia, le regardant d'un air narquois.

Il remarqua soudain l'Audi garée dans la contre-allée. Ces messieurs surveillaient leurs gagneuses... Pour en être sûr, il aborda une fille aux cheveux longs et parlant fort, il contesta le tarif annoncé. La fille tourna les talons, il l'attrapa alors par les cheveux et fit mine de l'emmener de force. Les portières de l'Audi s'ouvrirent et deux hommes en sortirent, courant dans sa direction. Il lâcha la fille qui l'insultait. Sans ménagement, les hommes l'entraînèrent dans une impasse, il se laissa faire. Le plus grand le saisit à la gorge pendant que l'autre entreprenait de lui faire les poches. Le visage du proxénète était plein de trous, des yeux méchants roulaient dans de profondes orbites. Avec la rapidité d'un cobra, Evrard frappa celui qui l'étranglait d'un coup de poing à la gorge, le type s'écroula sans bruit. L'autre recula et sortit un couteau, ils s'observèrent une seconde, puis le proxénète frappa. En mouvement, Evrard saisit son bras, passa dessous et pivota, abaissant un sabre imaginaire. Siho nage, imparable. Les articulations ne tournent que dans un sens, et l'homme fut projeté au sol, immobilisé. Il sentit la pointe du couteau sur sa carotide, les yeux méchants laissèrent place à ceux d'un oiseau perdu. La question fut posée dans un italien parfait :

— Je cherche un homme, alors écoute bien : Bamic, Fatos Bamic. Tu

connais ?

Les yeux se remplirent de terreur.

— Nnn... Non !

— Alors, meurs !!

Le couteau entailla la joue.

— Ahaaa ! Arrêtez... Stresa ! Au lac Majeur !

— Je t'écoute.

— Il... Il a arrêté les affaires. Tout ce que je sais, c'est que Bamic vit là-bas.

— Sous quel nom ? Parle et tu vivras.

Son visage saignait.

— Giuseppe Mateotti. Pitié ! J'ai tout dit !

À ces mots, sa tête heurta le sol : quand il reprit conscience, il était seul. Son acolyte gisait, mort.

À huit heures, Amorov passa prendre Raphaël qui lui offrit un café au bar de l'hôtel, puis il l'emmena au centre de police. Il y avait beaucoup d'agents en uniforme. Raphaël ne vit aucune femme. Il fut présenté au commandant qui accueillit froidement, mais poliment, le Français. Il proposa à Amorov d'emmener son homologue consulter les archives.

— J'ai lu votre rapport. Le docteur Matveiev nous est inconnu. Sans doute est-ce un faux nom. Mais aucun docteur travaillant dans les hôpitaux n'a disparu.

— Oulov ? Sbarov ? Rachovsky ?

— Oulov était connu comme un membre des « *sportifs* », un gang formé par d'anciens lutteurs, judokas, athlètes, chéris par l'état puis abandonnés par celui-ci quand l'URSS a disparu. Ils ont d'abord vendu leurs muscles, puis se sont mis à leur compte. Ils pratiquaient le racket et la récupération de dettes d'une façon plutôt musclée.

Il sortit une cigarette, et la colla entre ses lèvres, puis tendit le paquet à Raphaël, qui déclina l'offre.

— Peu ont été arrêtés, ils travaillaient aussi pour les banques... Ces gangs ont dû faire face à l'arrivée des « *givrés* ». Ceux-là venaient des colonies pénitentiaires du Grand Nord, et leurs méthodes étaient beaucoup plus violentes. On a toujours pensé qu'Oulov avait fini au fond de la baie.

Il sortit son briquet, les étincelles claquèrent, nulle flamme ne s'alluma.

— Sbarov et Rachovsky étaient des « *givrés* », arrivés en 1991 de

Sibérie. Ils allaient chercher des voitures au Japon, un bon filon. Une voiture en très bon état, les pourvoyeurs la payent le huitième de ce qu'ils la revendent. Ils fournissent toute la région. Des fortunes se sont construites.

— Vous-même avez une voiture japonaise.

— Bien entendu, les nôtres coûtent plus cher et sont toujours en panne.

— Savez-vous quand les deux hommes ont quitté la région ?

— Vers 2000 ou 2001, je pense. Nous pouvons chercher quels bateaux ils utilisaient, on va aller questionner les responsables du port.

Ils entrèrent dans le bureau d'Amorov qui se précipita vers le tiroir et en sortit un briquet.

— Je pense qu'ils ont trempé dans d'autres affaires moins avouables, mais nous n'avons pas de preuves. Je pense personnellement que ceux qui avaient des preuves les ont détruites. Il pensait à ce chirurgien esthétique, qui avait blêmi à l'évocation du Maître de l'Orient.

— Je parle des cochons, car voilà un autre lien avec votre histoire : le tueur a laissé une inscription en japonais. Voici la traduction à peu près exacte en anglais.

Il tendit un bout de papier à Raphaël qui lut à voix haute :

— Buta Ni Shinju : Donner des perles aux cochons.

— C'est un proverbe japonais.

— De quand date le meurtre ?

— 2009.

— C'est lui, il n'en était pas encore au haïku, mais c'est lui.

— Attendez, il y a une différence. Celui-là est mort d'une façon... particulière. On a retrouvé une tronçonneuse sur place, souillée de chair et de sang.

Raphaël s'en rendait compte, à présent : cette enquête l'emmènerait jusqu'au tréfonds de l'enfer.

— Comment ça ?

— Il lui a tronçonné les jambes, et l'a regardé se vider de son sang ; ce n'est qu'après qu'il a prélevé les organes. Et ce n'est pas tout, ajouta Amorov en voyant l'air incrédule de Raphaël, il a placé des seaux sous les moignons pour y recueillir le sang. Il a ensuite vidé les seaux dans...

— L'auge des cochons.

— C'est ça.

Amorov regardait pensivement vers la porcherie, tirant une bouffée de sa

cigarette. Raphaël s'assit pour parler, il en avait besoin.

— Ces meurtres racontent une histoire. Oulov et Sbarov ont brûlé, cet homme et Rachovsky ont vu leurs organes prélevés. À nous de découvrir cette histoire. Y a-t-il eu un trafic d'organes, dans la région ?

— Pas que je sache. Mais la Chine n'est pas loin...

Chapitre 18

A Milan, Evrard entra dans les locaux d'un immeuble majestueux, abritant de grands noms du luxe et de la mode, il y fut accueilli avec déférence.

— Bonjour monsieur, dit en français la jeune femme de l'accueil, avec un accent italien à peine perceptible.

— Tout est prêt, ils vous attendent.

Ils prirent l'ascenseur, qui déboucha directement sur un laboratoire. Une équipe l'attendait, il en salua chaque membre. Une longue série de flacons s'étalait par groupe sur le comptoir : fleurs, épices, sucs, classés par dominante, florale, musquée ou poivrée. Evrard alluma son ordinateur portable, qui contenait le fruit de son travail.

La création de nouvelles fragrances est un art délicat, les dosages et manipulations chimiques sont très complexes. Kimiyo Miyako était une vieille connaissance d'Evrard. La Japonaise, ingénieure de haut vol, tentait de mettre au point une nouvelle machine, la version numérique de l'orgue des formulateurs. En cas de réussite, la révolution du parfum aurait lieu. On pourrait alors réaliser les centaines d'essais nécessaires en un temps économiquement raisonnable. Ce matin-là, il s'agissait de tester la machine.

Evrard tendit une clé USB à Miyako qui l'inséra dans son ordinateur et afficha le programme. Tout en lisant les données, elle plaça trois séries de flacons décapsulés dans la machine, les mélanges subtils donneraient les trois notes du parfum :

La note de tête, ou la première impression à l'ouverture du flacon.

La note de cœur, le thème.

La note de fond, la signature du parfum, composée de 40 à 50 pour cent d'essence pure.

Elle entra les données de l'ordinateur d'Evrard et ajouta les siennes en tapant sur un clavier ; l'opération dura dix minutes, l'équipe retenait son souffle. Kimiyo Miyako lança enfin le programme numérique. Un bourdonnement s'éleva. Des pistons actionnèrent une série de seringues. Evrard pensa que l'engin ressemblait étrangement à celui utilisé pour les injections létales des condamnés à mort. Miyako lui lança un regard interrogateur, il hocha la tête. L'ingénieure actionna une soufflerie, et le parfum se répandit dans le laboratoire. Les techniciens parfumeurs se

regardaient avec étonnement et enthousiasme, une nouvelle fragrance était née, équilibrée, magnifique. Miyako, impassible, attendait le verdict. Concentré, Evrard gardait la tête baissée.

— C'est encourageant, lâcha-t-il enfin.

Habitué à cet apparent manque d'enthousiasme, tous comprenaient que le maître se montrait plutôt satisfait. Ils ouvrirent la bouteille qu'ils avaient préparée pour l'occasion. On trinqua, les yeux de la Japonaise brillaient.

L'équipe travaillait pour des grands parfumeurs français et des firmes japonaises en devenir, visant le marché chinois et l'Asie du Sud-Est. Parmi leurs clients, on trouvait également des groupes de l'agroalimentaire et même des grands constructeurs d'automobiles. Evrard échangea quelques propos en japonais avec Miyako et lui donna une clé USB contenant les données pour les autres senteurs, il salua l'équipe et sortit. Le parfum, le luxe à la française qui fait rêver le monde. Il en était l'un des virtuoses. Et ce n'était pas un imposteur.

Il passa à son hôtel, y déposa l'ordinateur, puis il enfila la combinaison de moto. Elle était noire, comme la Faucheuse. Quelques instants plus tard, il enfourchait la Kawasaki, direction les rives du lac Majeur. Au fond du sac de sport, dans son dos, le sabre était du voyage.

Chapitre 19

— Ghhhrrrrrrrrrrrr !

Raphaël se leva d'un bond, puis ne bougea plus. Amorov, très lentement, sortit son arme : un molosse barrait la sortie, les fixant de ses yeux rouges. Il grognait, menaçant, ses babines retroussées découvrant une impressionnante mâchoire de fauve, un fil de bave pendait de sa gueule. Le Russe braqua son Makarov vers le chien, le grognement s'emplit de colère.

— Hé, là ! Tout doux ! dit une voix, en russe.

Un vieil homme se tenait à la porte. Des rides profondes striaient son visage surmonté d'une casquette d'un autre âge. Les yeux perçants brillaient d'une rage plus ou moins apprivoisée, sa main serrait fermement la longue laisse de cuir. Amorov montra sa carte.

— Police de Vladivostok. Qui êtes-vous ?

— Le voisin.

Amorov se souvint qu'ils étaient passés devant une pauvre baraque, un kilomètre avant d'arriver. Raphaël remarqua que l'homme n'avait plus de dents.

— Vous enquêtez encore sur la mort de cette saloperie de Vatin ? Celui qu'a fait ça, y devrait être décoré. On devrait débarrasser le monde de toute sa vermine.

Il cracha pour appuyer ses propos.

— Vous ne le portiez pas dans votre cœur, on dirait.

— Ça, non. Je l'ai vu tuer un cochon une fois et j'ai pas aimé, je crois qu'il prenait son pied. En plus, ce salaud battait sa femme, pourtant c'était elle qui tenait la ferme, elle travaillait tout le temps. Du matin au soir, elle bossait. Tous les jours, les champs, les porcs, le potager. Pendant ce temps-là, monsieur faisait son trafic. Quelquefois, je voyais passer ses « amis ». Ça m'avait l'air d'une belle bande de connards...

— De quel trafic parlez-vous ?

— Les voitures japonaises, il a dû se faire pas mal de fric avec ça. La petite n'a pas dû en voir la couleur, il buvait tout. Un jour, elle est venue se réfugier chez moi. Quand il est arrivé, ben je l'attendais avec mon fusil et il a dû lui foutre la paix. Quelque temps après, ce fumier a tué mon chien. Mon chien !

— Et son épouse, qu'est-elle devenue ?

— Un jour, elle est partie. Que les Saints la bénissent ! J'espère bien qu'elle a trouvé un homme, un vrai !

— Vous avez des informations sur ce que vous appelez le trafic de voitures. Un lieu ? Un nom de bateau ?

— Non. Sa femme, elle me l'avait raconté, mais il ne lui disait pas tout. Maintenant, je suis tout seul ici, mais il n'y a plus personne pour faire du mal à mes chiens !

Les deux policiers quittèrent l'homme, passant à bonne distance du chien qui ne les lâchait pas du regard. Amorov lui laissa son numéro sur la vieille table de bois, au cas où.

En chemin, Amorov fit la traduction de la conversation avec le voisin. Il lui demanda ensuite comment les flics s'entraînaient au combat. Raphaël parla des stages de self-défense, des cours de jujitsu proposés une fois par semaine aux officiers de police judiciaire.

— Nous avons un entraînement cet après-midi. Voulez-vous y assister ? Ici, on est plutôt karaté.

— Ah, oui ? Hé bien... avec plaisir, merci.

Il était curieux de voir ça, convaincu que la formation dans ce domaine était insuffisante dans la police française. L'occasion d'avoir un point de comparaison s'offrait à lui.

On apporta une chaise au français, une quarantaine d'hommes se préparaient. Le chef de la police entra dans le gymnase, accompagné de policiers en uniformes.

— Bonjour messieurs, dans le cadre de votre formation aux situations de combat, nous vous présentons un nouveau formateur, voici le professeur Soukhov.

— Où est Svalitch ? demanda Amorov.

— Oui ! Où est notre professeur ? ajouta un policier.

— Svalitch et moi avons eu un... désaccord. Je l'ai remplacé, voilà tout.

Les policiers semblaient assez circonspects. Soukhov était un type athlétique mesurant un bon mètre quatre-vingt. Il avait un visage carré, qu'accentuait une coupe en brosse. Il en imposait dans son kimono, autour duquel était nouée une ceinture noire ; il jeta un regard de mépris sur l'assistance.

Le chef de la police reprit :

— Comme vous le savez, la criminalité se porte bien à Vladivostok. Nous allons donc avoir de nouveaux moyens dans le Primorié Kraï¹.

Nouvelles armes, nouveaux véhicules, nouvelles recrues... et nouveaux instructeurs pour le combat. Mais écoutez bien : le Président de Russie nous fera l'honneur d'une visite dans trois mois. Aussi, je compte sur vous pour être prêts et lui montrer de quoi nous sommes capables. Vous n'ignorez pas qu'il est lui-même un redoutable judoka.

Son regard parcourut l'assistance, chacun eut le sentiment qu'il lui était destiné personnellement.

— L'entraînement que vous allez suivre avec monsieur Soukhov correspondra mieux avec la réalité du terrain. Dans la rue, il n'y a pas de règles, il faut vous attendre à tout.

Il afficha un drôle de sourire.

— Inutile de préciser que votre présence est obligatoire.

Ensuite, il tourna les talons et sortit.

Soukhov était accompagné d'un assistant, également ceinture noire de karaté. Un grand type, la trentaine, au visage étroit portant un bouc très fin. Soukhov annonça :

— À présent, je veux voir ce que vous valez ! Et vous allez nous le montrer, chacun à votre tour.

Une onde d'indignation se propagea dans le gymnase. L'autre professeur attendait sur le tatami, il se tourna vers un policier légèrement obèse et le salua. L'homme s'avança d'un pas peu assuré et se mit en garde, un air d'inquiétude sur le visage. L'attaque au pied *Mae geri* le projeta au sol et il tomba lourdement, sous le regard froid de Soukhov.

Le second adversaire se présenta spontanément face au karatéka, il connaissait mieux son sujet, mais finit par prendre un coup de poing *Choku zuki* qui le laissa pratiquement KO, le souffle coupé. Raphaël était révolté, le type portait ses coups !

Le troisième reçut une claque sur le tympan qui le fit hurler de douleur, le quatrième partit en boitant. Sur le côté, Soukhov affichait un air supérieur. Raphaël passa nerveusement sa main sur l'arrière de son crâne. Où était l'esprit du karaté ?

Plein de colère, Amorov bondit sur le tatami. Pour la première fois, l'assistant de Soukhov encaissa un coup, puis deux. Vexé, il assena un coup de pied au visage d'Amorov, *Ura mawashi geri*. Ce dernier tomba en arrière, sa bouche saignait.

C'en était trop.

Raphaël se contenait depuis un moment. En un instant, il enleva son pull, ses baskets et ses chaussettes. À la grande stupéfaction de l'assemblée, il monta sur le tatami. En jean et T-shirt, il salua le karatéka, puis recula un

pied, mettant les hanches de trois quarts, prêt au combat.

L'homme regarda vers Soukhov, qui acquiesça d'un mouvement de la tête. Il salua rapidement, puis s'élança et le *mawashi* s'abattit vers Raphaël. Un coup en diagonale, frappé avec la main en sabre. Raphaël pivota en un éclair, *Soto-Tenkan*, main droite saisissant le bras, main gauche sur la nuque de son attaquant. Il absorba toute l'énergie de l'attaque en amenant la tête vers lui, puis il leva son bras droit et repartit vers l'avant. L'homme, déséquilibré, heurta le bras et bascula en arrière, tombant lourdement sur le dos, *Shomen-uchi irimi-nage*.

Vexé, le karatéka se dressa comme un diable, à nouveau prêt au combat. Sur le tatami, il s'était relevé sans dommage ; sur un sol ferme, il serait resté à terre, terrassé par sa chute. Raphaël le regardait bien en face, se tenant droit. Un murmure se propagea dans l'assistance admirative.

Soukhov s'approcha, et fit reculer son assistant ; celui-ci protesta, mais son maître l'interrompit d'une voix furieuse. L'homme s'effaça, la tête basse, ceux qu'il avait blessés souriaient. Raphaël et Soukhov se saluèrent sans se quitter des yeux, Karaté VS Aïkido... un silence chargé d'électricité planait dans la salle. Le Russe s'élança et frappa, frappa sans relâche, toute la panoplie du karatéka, mais il frappait dans le vide. Les pieds de Raphaël glissaient sur le tatami, tandis qu'il pivotait inlassablement, dans un sens puis dans l'autre, s'extrayant à chaque fois de l'attaque. Les coups se perdaient devant cet adversaire insaisissable, tournoyant sans cesse. L'assemblée était aux anges, Amorov se disait que décidément, ce Français lui plaisait bien.

Les deux hommes s'arrêtèrent un moment. Soukhov se concentrait, toujours aussi combatif. Le Français lui fit non de la tête, lui signifiant de laisser tomber, mais Soukhov porta son attaque, avec force, au plexus. *Hiraken tsuki*, phalanges en avant.

Le *Sabaki* consiste à déterminer une direction par rapport à l'agression, puis à faire un pas pour sortir de la ligne d'attaque.

Raphaël évita le coup en décalant sa position vers la gauche, posant la main gauche sur le bras droit de l'assaillant ; ensuite il saisit et souleva son avant-bras de la main droite puis, avançant en diagonale, effectua un mouvement de sabre de haut en bas. Privé d'appuis, le karatéka fit un impressionnant soleil, que son orgueil n'oublierait jamais. Raphaël l'immobilisa d'une clé, Soukhov essaya en vain de s'en extraire. Il finit par taper du plat de la main sur le tatami. Il se rendait, l'humiliation était totale.

Les flics explosèrent de joie, certains reproduisaient les gestes de Raphaël, dans le flot de paroles russes, il perçut clairement un nom : Steven Seagal...

Furieux, il salua son adversaire, ramassa ses affaires et sortit. Que lui arrivait-il ? Il pensa à son regard étrange dans le miroir des toilettes de

l'avion. En un instant, il avait bafoué tout ce qu'on lui avait enseigné, tout ce qu'il enseignait. Il avait cédé à la colère, était entré dans un combat sans y être forcé, avait humilié deux hommes.

1 : Province maritime de la région de l'Extrême-Orient russe, donnant sur la mer du Japon. Le Kraï couvre 164 673 km² et confine avec la Chine et la Corée du Nord.

Chapitre 20

« Le vrai génie sans coeur est un non-sens. Car ni intelligence élevée, ni imagination, ni toutes deux ensemble, ne font le génie. Amour ! Amour ! Amour ! Voilà l'âme du génie. »

Wolfgang Amadeus Mozart

Evrard entra dans Stresa. La moto longeait le lac Majeur. Des reflets étoilés dansaient à la surface de l'eau. Il stoppa devant l'embarcadère des navettes pour les îles Borromées. Retirant son casque, il fut happé par l'envoûtante beauté du site. Il n'était pas là en touriste, pourtant le charme opérait. Le style inimitable des villas, les eaux calmes et transparentes, les îles, la neige au loin, et la ville médiévale. Il revoyait la demeure de Rachovsky sur la Côte d'Azur, celle de Sbarov à Evian. Posant son regard sur l'Isola Madre, il se dit en songeant à celui qu'il cherchait que, décidément, les diables étaient friands de paradis.

Il gara la Kawasaki entre deux scooters et entra dans un café de la vieille ville de Stresa. Il demanda au garçon s'il avait entendu parler d'un certain Giuseppe Mateotti. Coup de chance, le patron connaissait un homme de ce nom :

— C'est un vieux fou qui habite sur l'Isola dei Pescatori. Ça fait bientôt dix ans qu'il y a acheté une baraque. On ne le voit pas beaucoup.

Il lui donna même une adresse.

Evrard prit un taxi pour se rendre sur l'île des Pêcheurs. Le Riva au bois verni l'y déposa en quelques instants. Le village, tout en ruelles pavées, était bercé par le clapotis de l'eau. Du linge, séchant sur les fils, ornait les maisons colorées. Des fleurs escaladaient les murs. Les portes anciennes affichaient discrètement, mais fermement leur beauté singulière. De petites échoppes offraient au regard charcuteries, fromages, et spécialités de pâtes en couleurs. L'hyper-odorat d'Evrard décodait malgré lui les senteurs qui émanaient des habitations aux fenêtres ouvertes. Là minestrone, ici pistou. De ce côté sauce bolognaise, ou encore risotto au gorgonzola. Là encore, patchouli et savon. Un restaurant dégageait un parfum de fritto misto à base de poisson frit. Une glycine insistait pour qu'on la remarque. Mais le tout ne parvenait pas à effacer la note dominante de cette symphonie olfactive. Un parfum d'algue, de vase et de poisson d'eau douce : l'odeur du lac.

Il arriva devant chez Mateotti. L'arrière de la maison donnait sur le lac.

À la différence de toutes les autres, elle gardait ses volets fermés. Evrard faillit sonner, puis se rappela la raison de sa présence. Tandis qu'il jetait un coup d'œil sur les lieux, une voix retentit :

— Le vieux Mateotti, il est plus là !

Une femme se tenait au balcon, une corbeille de linge à la main.

— Bonjour, vous savez où je peux le trouver ?

— Il va mourir. Il est très malade, voyez-vous.

Elle regardait la combinaison de moto.

— Vous êtes de la famille ?

— Non, c'est... une vieille connaissance.

— Ah. Il a des connaissances, celui-là ? À l'hôpital. Vous le trouverez à l'hôpital. À Lecco.

— Grazie, signora.

Elle continua à étendre son linge. Jetant des regards curieux vers Evrard qui s'éloignait.

— Santa madona ! Santa madona !

Raphaël attendait dans la voiture. Amorov l'y rejoignit et s'installa au volant. Le Français regardait droit devant lui.

— Je sais ce que vous ressentez lieutenant Larcher.

— Ça m'étonnerait...

— Ne vous tracassez pas. Vous avez bien fait. Et vous venez de vous faire plein d'amis, croyez-moi.

— Et deux ennemis.

— Ha, ha ! On n'est pas prêt de revoir ces deux-là ! Ils ont bien trop honte. D'ailleurs ils sont déjà loin...

— Et pour votre entraînement ?

— On en a discuté avec les collègues. Il va falloir que le commandant nous entende. Nous voulons une formation d'aïkido à présent ! Vous nous avez chamboulés, lieutenant. Écoutez. Je connais la philosophie de votre pratique, mais voilà ce que je pense : parler de paix sans montrer sa force peut être pris pour de la lâcheté, ou de la faiblesse. Mais quand l'homme fort parle de paix, on l'entend. Vous avez donné une leçon à ces deux types. Ils ont eu ce qu'ils méritaient. Et ne me dites pas qu'ils respectent leur art.

— Ouais. Bon. On y va ? Je voudrais retourner à mon hôtel, s'il vous plaît.

Il avait commis une erreur, et rien ne pouvait l'en dissuader. Il se trouvait changé. En mal.

— À votre guise. Vous avez une famille, lieutenant Larcher ?

Raphaël regarda Amorov.

— J'ai une fille. Elle a neuf ans.

Il prit son portefeuille, en sortit un portrait de Lila. Collée juste derrière, celui d'Alicia tomba. Amorov le ramassa.

— Votre épouse ?

— Oui. Elle est... elle est morte.

— Oh. Je suis désolé. Votre fille est très jolie.

— Merci.

Amorov était attentif aux autres. Vraiment. Raphaël était touché.

Le russe sortit aussi une photo.

— Voici ma femme, Natalia. Et ici mon fils Yevgueni, et Tania, ma fille.

— Félicitations. Voilà une belle famille.

— Je vais vous ramener à votre hôtel. Mais ce soir, vous dînez à la maison. Je vous les présenterai.

— Avec joie, dit Raphaël. Ce sera un grand honneur.

De retour à l'hôtel, il fonda sous la douche. Il fallait qu'il dorme, il n'avait pas récupéré du voyage. Mais ses nerfs l'en empêchèrent. Il connecta son ordinateur pour relever ses mails.

Premier message.

Raphaël, J'ai repris le boulot à Nice. Je cherche pourquoi on a tenté de nous tuer à Genève. Pas facile : immunité diplomatique... Et c'est pas demain que les planqués de l'IGPN vont me lâcher la grappe. Il y en a qui trouvent ça normal... J'essaie d'en savoir plus sur ce diplomate. Il est originaire de Guangzhou. C'est une ville de chine où se pratique en masse la transplantation d'organes. Et les donneurs ne seraient pas tous des volontaires... Je suis certain que le Consul et Matveiev sont liés d'une façon ou d'une autre. De plus, ce diplomate a longtemps travaillé en Russie. On n'a pas reçu de nouveau haïku. La piste de la Kawasaki ne donne rien. J'espère que tu avances de ton côté. Bonne chance. Ugo

Second message.

La photo du visage de Laure apparut, longs cheveux bruns, bouche parfaite. Puis les yeux, d'un vert intense, pétillants d'intelligence, et d'une infinie profondeur. Elle lui manquait. Déjà. Et si fort.

Il reconnut immédiatement l'œuvre de Mozart : l'air de Zaïde, esclave chrétienne, prisonnière d'un sultan fou amoureux d'elle.

Zaïde déposant son portrait à Gomatz, son amant endormi, et chantant.

« *Ruhe sanft, mein holdes Leben, schlafe, bis dein Glück erwacht;* » ¹

Comment avait-elle su pour l'opéra ? Il ne lui avait pas parlé de sa passion... Ah. Il avait laissé le mp3 dans le carré du voilier, et elle s'était levée bien avant lui.

« *da, mein Bild lachtwill ich dir geben, schau, wie freundlich es dir* » ²

Une voix pure de soprano, une mélodie limpide. Mozart au sommet de son art. L'épure, l'apparente simplicité, l'essence même de la musique. Raphaël vénérât Mozart pour ce mystère, plus que pour sa virtuosité. Il se demandait quel but avait vraiment recherché le musicien. Il était persuadé qu'il faut réellement aimer son prochain pour atteindre l'âme aussi sûrement, avec quelques gouttes d'encre, savamment déposées sur une portée.

Laure touchait en plein cœur.

«... Vous, doux rêves, bercez-le dans son sommeil et faites que la fantaisie de ses rêves d'amour devienne réalité...» *Ich liebe dich, Raphaël ; -) Laure*

Troisième message.

Police fédérale de Genève. Lieutenant. La police judiciaire de Thonon-les-Bains a découvert un homme assassiné dans les montagnes du Chablais. Il s'agit de Nicolai Sbarov. Ils ont eu beaucoup du mal à l'identifier, car le chalet a été incendié. Ils avaient reçu un haïku par mail via une succession de proxy. Impossible d'identifier l'expéditeur. Voici le haïku. Vous le connaissez : LA FIN DE L'HIVER. TAILLER LE BUISSON MALADE, BRÛLER LES ÉPINES. Je suis retourné voir Matveïev avec ces éléments. Quand on lui a appris qu'il sortirait bientôt, il a eu peur, sachant que le tueur court toujours. Et il a parlé... Il dit avoir été forcé à prélever des organes sur des cadavres, à Vladivostok. Je ne sais s'il dit vrai. Il donne une date : 18 janvier 1992. L'affaire aurait donc une vingtaine d'années... J'ai aussi le nom d'un médecin mort cette nuit-là à Vladivostok : le docteur Kharkov. D'après Matveïev, il ne s'est pas suicidé comme l'a cru la police russe. Matveïev dit avoir été contraint à monter sur un cargo japonais où se trouvaient les cadavres. Encore une chose. Le nom du navire, lieutenant : autrement dit « Haïku » ! Tenez Moi au courant... François Mottet

Roulant en direction du lac de Côme, Evrard arriva à Lecco en fin d'après-midi. Il obtint le numéro de la chambre à l'accueil du grand hôpital lombard, mais ne s'y rendit pas tout de suite.

Il se cacha dans une réserve de matériel jusqu'à 21 heures environ. La plus grande partie du personnel soignant avait quitté l'établissement à cette

heure. Une seule infirmière, assistée d'une aide-soignante, assurait la veille nocturne d'un étage entier. Leur tournée était achevée. Les deux femmes, exténuées, buvaient un thé dans le bureau, et ne virent pas l'ombre passer en silence derrière les vitres granitées.

Quand il approcha de la chambre, le plus développé de ses sens réagit fortement. L'odeur était atroce. Il entra dans la puanteur de la pièce, surmontant son dégoût. Sous la faible lueur d'une veilleuse, Bamic dormait. La maladie avait accentué sa maigreur. Sa peau de vieil homme s'étendait comme un linceul sur ses os. Les dents jaunâtres qui lui restaient ne suivaient pas toutes la même direction. La chimiothérapie avait eu raison de ses sourcils et de ses cheveux. Ses maigres coudes étaient blessés par l'usure de la peau sur les draps. Les soignantes y avaient appliqué des pansements anti-escarres. Il n'en avait plus pour très longtemps.

Un instant, Evrard faillit s'apitoyer. Puis il se souvint d'Irina. Une jeune fille lumineuse, dont la grâce et la gentillesse irradiaient ceux qui l'approchaient. Il se rappelait leur complicité malgré les six ans d'écart. La grande sœur, protectrice et maternelle, effaçant ses chagrins d'enfant d'un sourire ensoleillé. Il se souvenait aussi qu'elle l'avait sauvé le soir du cauchemar.

Irina, une fleur cueillie à l'aube de ses seize ans par les monstres.

Et vendue à cet homme.

Il s'approcha. Au pied du lit, un dossier était accroché au nom de Giuseppe Mateotti. L'Albanais était sous perfusion. Un tube entraînait dans le larynx, reliant directement la trachée à un appareil respiratoire : cancer de la gorge. Il prit la sonnette, et la mit hors de portée de Bamic.

Le vieux ouvrit les yeux d'un coup. Des yeux terribles enfoncés dans les orbites d'une tête décharnée. La haine y scintillait de toute sa puissance. La voix, venue d'outre-tombe, n'était plus qu'un souffle, une pestilence.

— Qu'est-ce que tu veux, mec ?

Il reprit sa respiration avec peine.

— Qu'est-ce... Qu'est-ce que tu fous là ?

Evrard le fixait d'un regard vide.

— Tu... Theu ! Theu ! Tu veux quoi putain ?

— Irina. Irina Kharkov.

Le sifflement de la respiration s'accroût. Les yeux brillaient maintenant d'un éclat de métal en fusion. Ils portaient vers la gauche : Bamic cherchait dans sa mémoire. Puis, il se figea, ouvrant plus grand ses paupières.

— Tu parles d'une Russe ? De Vladivostok ?

Dans un premier temps, la peur se mêla à la colère dans son regard. Puis il rit. C'était une série de souffles rauques et saccadés.

— Je croyais que sa famille avait disparu.

— Pas entièrement...

— Je l'ai achetée à Novi Sad, jeune et belle. Il a fallu la dresser un peu, mais c'était un bon investissement.

Evrard sentit monter la haine en lui, comme un acide glissant dans ses veines. Bamic en parlait comme on parle de bétail.

— Et toi ? Tu viens pour me tuer ? Ha ! Ha ! Alors vas-y, putain ! Rends-moi service !

— Je suis pas là pour te rendre service. Tu vas mourir lentement. Tu vas souffrir, et c'est très bien. Dis-moi où trouver ma sœur.

— Oh que si, tu vas me tuer, connard ! Ta sœur ! On s'est bien amusé avec elle ! Un vrai canon, cette salope ! Elle a rapporté un max, tu sais... c'était la championne des... d... hhhrrrrhhhhh !!!

Evrard pinçait le tuyau du respirateur, le privant d'oxygène. Les yeux cherchaient la sonnette, mais les mains n'avaient plus la force de bouger. L'homme ouvrait la bouche par réflexe. En vain.

Evrard relâcha le tube.

— Tu vois, vieille merde. C'est pas si facile de mourir. Ne me provoque pas. Je peux jouer à ça toute la nuit si ça me chante. Et sans te tuer. Dis-moi où elle est. Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Tu vas crever.

La haine suintait du vieillard.

— Va te faire foutrrrrhhhhhhhhhh !!

Evrard recommençait. Le supplice dura plus longtemps cette fois. Bamic se tordit, découvrant des gencives d'une couleur incertaine, ses yeux révoltés roulaient et s'échappaient, cherchant la délivrance de la mort.

Mais son bourreau relâcha le tube, le ramenant à la vie. Le corps commandait encore, et réclama sa part d'oxygène en une longue inspiration.

Evrard montra le tuyau à Bamic.

— Tu disais ?

— Rhhhhhhh.....hhhhhhhhhh... teuhhh. C'est bon. Je... Je vais causer. Arrête !

Il ferma les yeux. Et parla. Lentement.

— Elle... a... disparu...

— Fais gaffe Bamic !

— Attends. Elle a disparu, mais je sais qui l’a emmenée... C’est un prêtre. Une saloperie de prêtre, qui joue... qui joue les redresseurs de torts.

Sa bouche se tordait de haine.

Il... Il a pris plusieurs filles. Ta sœur, c’était il y a quatre ans. Après il les cache. Il fait... de la « réinsertion »... Mon cul, oui ! Hhhhhhhh... Il est protégé par la police. Le... métier devient... devient difficile en... Italie.

— Arrête ton cinéma, vieux salaud ! Où est ma sœur ?

— Il... Il faut que... tu trouves...

Sa respiration se fit plus lente, plus faible.

... que tu trouves... ce prêtre ... Padre Beppini... il... il sait... il... sait...

Les yeux se figèrent. Plus un souffle ne s’entendait sur la machine. Au bout de quelques secondes, un bip continu retentit. Evrard disparut avant l’arrivée de l’infirmière. Bamic était en route pour l’enfer.

1 : « Repose doucement, mon cher amour Dors jusqu’à ce que ton bonheur se réveille. » 2 : « Ici je te donnerai mon portrait, regarde comme il te sourit. »

Chapitre 21

« Prie les Dieux, mais ne compte pas sur eux. » Musashi, le plus célèbre des samourais, 60 victoires en combat singulier.

Quand Amorov vint prendre Raphaël, ce dernier lui fit part des révélations du policier suisse. Amorov écouta attentivement, notant dates et noms. Puis Raphaël passa la soirée en compagnie du Russe et de sa famille. L'épouse d'Amorov était une personne délicieuse et réservée. Avec ses longs cheveux raides, d'une blondeur presque blanche, elle ressemblait aux fées des romans d'Héroïc Fantasy. Ses hôtes tenaient à lui faire honneur. En entrée, on servit un bortsch, une soupe à base de betterave et de viande, accompagnée de pirojkis, petits raviolis fourrés aux oignons, à l'œuf et aux pommes de terre. Puis, le festin se poursuivit avec des chachlyks, une spécialité de brochettes de mouton, marinées avec de la coriandre et des oignons. Jamais Raphaël n'avait goûté à la cuisine russe, et ce fut un enchantement. La chaleur humaine de ces gens le touchait autant que leur simplicité.

Les enfants du policier assaillirent le Français, l'encerclant d'une foule de questions sur la France et les Français. Raphaël nota que les parents connaissaient Victor Hugo, Alexandre Dumas et De Gaulle ; les enfants avaient entendu parler de Zidane, Gérard Depardieu et Marion Cotillard. La célébrité emprunte tous les chemins... Avec fierté, Amorov constata que Raphaël avait lu Tchekov, Gogol et Pouchkine, qu'il aimait la musique classique russe. À la fin de la soirée, bien arrosée de vodka, Raphaël fut invité à passer la nuit sur place. Cela impliquait que ses hôtes dormissent tous dans la même pièce, afin de lui laisser la chambre. Il refusa de leur causer cette gêne. En vain.

À la première heure, ils entrèrent dans les bureaux de l'administration du port. Ils donnèrent les informations qu'ils possédaient à l'agent, qui partit en recherche. En bas, les dockers s'affairaient. Les grues géantes avaient repris leur ballet. Un monstre d'acier appareillait, le pilote monta à bord pour la manœuvre. Sur la mer aux flots tranquilles, la brume tardait à se dissiper. Les deux hommes prirent un gobelet de thé à un distributeur de boissons.

L'agent administratif revint avec un dossier, qu'il donna à consulter aux policiers. Raphaël, la gorge sèche, regardait Amorov tourner les pages qu'il ne pouvait déchiffrer lui-même.

— Here it is ! dit le russe.

— Dans la nuit du 18 au 19 janvier 1992, un cargo japonais, le « Haïku », appareillait.

Cargaison : transport d'animaux. Porcs. Destination : Kobe, Japon.

Raphaël but son thé d'une traite. Enfin, l'enquête progressait. Mottet avait fait du bon travail. Mais la piste menait plus à l'est.

Amorov chercha, et découvrit que le docteur Kharkov avait officiellement massacré les siens avant d'incendier sa maison et de se donner la mort.

Les deux policiers se rendirent sur place. La datcha se trouvait à une dizaine de kilomètres au nord de Vladivostok. Cette maison de chasse était devenue résidence principale quand la famille s'était agrandie. Il n'en restait plus que le soubassement. Kharkov avait trois enfants. Une fille et deux garçons. L'aîné, alors âgé de dix-sept ans, avait connu les honneurs de la ville, qui avait exposé ses toiles. Le talent du jeune homme lui avait valu d'être remarqué par un galeriste moscovite de passage à Vladivostok. Il avait convaincu le docteur que son fils devait tenter de se présenter à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg. Volodia avait été admis et venait de rentrer pour les vacances, après sa première année, quand le drame est arrivé.

Le policier français prit son carnet. Il retourna à la page sur laquelle il avait noté : « *Ligularia Sibirica VK* ». Il ajouta « *VK: Volodia Kharkov* ».

La toile disparue chez Rachovsky était sans aucun doute une œuvre du jeune peintre.

Nulle trace des corps des enfants n'avait été retrouvée dans la datcha de Kharkov. On avait supposé que le feu les avait effacées. Amorov s'étonnait de cette conclusion, car on avait retrouvé les restes du docteur et de sa femme. Les révélations du docteur Matveïev menaient à la piste du « Haïku », le cargo japonais.

En recevant le rapport de Raphaël, le juge niçois n'hésita pas à signer la commission rogatoire pour enquêter au Japon. On rechercherait un dénommé Ivan Kharkov. Mais, comme le précisait Raphaël, le tueur avait certainement changé d'identité.

Amorov emmena Raphaël à l'aéroport. Les deux hommes se quittèrent avec émotion. Raphaël ignorait s'il reviendrait un jour à Vladivostok. Il tendit un petit cadeau au Russe, un peu de ce qu'il aimait de la culture française : Carmen, de Bizet. Amorov lui offrit des matriochkas, les poupées russes symboles de fécondité. Elles seraient pour toujours un souvenir de son passage dans l'Extrême-Orient russe. Les deux hommes restèrent silencieux une minute, dans une communion pudique de leurs pensées.

Puis, Raphaël embarqua. Destination : Tokyo.

Le Padre Carlo Beppini était une légende. Evrard n'eut aucun mal à trouver des renseignements sur le personnage. Les articles sur l'homme d'Église étaient nombreux sur la toile. Il disposait d'un véritable réseau qui contactait les prostituées. Les jeunes femmes venaient le plus souvent d'Albanie, après avoir été enlevées à l'est puis vendues plusieurs fois. On les faisait traverser l'Adriatique sur des « scafi », embarcations à fond plat échappant au radar.

Au fur et à mesure de la lecture des témoignages, il découvrait ce que Bamic avait voulu dire par « il a fallu la dresser un peu » : le viol, ou plutôt les viols étaient un préalable à toute mise sur le trottoir. Les filles étaient ensuite déshabillées et exhibées dans de véritables marchés d'êtres humains. Novi Sad en Serbie en était une des plaques tournantes. Les récalcitrantes étaient éliminées avec cruauté, pour maintenir les autres dans la peur.

En premier lieu, Beppini et son équipe s'enquéraient de la situation familiale des jeunes filles. Avaient-elles encore de la famille au pays ? C'était le chantage classique : « Fais ce qu'on te dit ou on tue ta mère, ou ton petit frère ». Si une femme n'était pas tenue de cette manière, elle pouvait être recueillie dans un lieu secret. La fin du calvaire.

Carlo Beppini portait un gilet pare-balles, ne sortait jamais à heures fixes, changeait ses itinéraires chaque jour. Une escorte de carabiniers l'accompagnait en permanence.

Evrard contacta l'association du Padre, qui vivait à Ancône. Un rendez-vous fut fixé le lendemain à Bologne au sujet d'une dénommée Irina Kharkov, un nom et un prénom qui avaient disparu depuis longtemps.

Ensuite, il retourna à Milan où il dormit quelques heures. Au petit matin, les phares de la Kawasaki précédèrent le soleil, fendant les brumes matinales de l'autoroute. En deux heures et un café expresso, le bolide l'emmena à destination.

Le motard s'attendait à se retrouver dans un endroit secret. Il n'en fut rien. Le rendez-vous avait été fixé en plein centre-ville, dans l'un des hauts lieux touristiques de la cité. Le Padre Beppini attendait Evrard dans la Basilique San Petronio, en plein sur la Piazza Maggiore, entourée de trois palais. À cette heure matinale, elle était fermée au public.

Quelle force le poussait à entrer dans la basilique à la façade inachevée ? La haine ? L'amour ? Il rassemblait tous les souvenirs qu'il avait de sa sœur, tandis que les carabiniers vérifiaient son identité et procédaient à une fouille en règle.

À l'intérieur, immense, l'édifice imposait ses trois nefs gothiques. Le maître-autel était flanqué d'un baldaquin. Des anges ailés y avaient pris place.

Une lumière intense filtrait des vitraux.

Le Padre se tenait sur le premier banc, à gauche. Il était tourné vers l'autel en surplomb. Il avait l'air minuscule dans ce décor. Face à lui, un carabinier armé d'une mitraillette, debout, veillait. On fit asseoir Evrard deux rangs derrière.

Beppini sentit sa présence et parla sans se retourner. En français.

— Croyez-vous en Dieu, mon fils ?

— Peu de gens sont dignes de ne croire à rien.

Le prêtre leva la tête, sans toutefois le regarder.

— Jean Rostand... Vous êtes donc sans Dieu ?

— Exact. Il m'a abandonné. Un soir de mes dix ans.

— Je vois. Mais vous êtes là pourtant. Vous avez certainement croisé des hommes de bien. Sans cela, vous seriez redevenu poussière, n'est-ce pas ?

Le bien, le mal... Enfant, l'orthodoxe avait rencontré une culture différente. Son destin l'avait mené vers d'autres voies. Dont celle du Rinzaï, l'école du bouddhisme zen des samouraïs. Il répondit avec un koan, une devinette qui cultive le paradoxe pour élever l'esprit au-delà de la logique cartésienne.

Padre. Tout n'est pas si simple.

Quel est le son d'un applaudissement fait d'une seule main ?

Le prêtre haussa les sourcils. Mais il poursuivit. Il n'avait pas choisi l'endroit à la légère. Il désigna une œuvre, la Piété d'Amico Aspertini.

— Voyez ce ciel d'orage et la vierge Marie, tenant son fils mort sur ses genoux, notre Seigneur Jésus. Elle est au désespoir. Tout l'accable. Son malheur est un des pires que l'on puisse connaître, pourtant voyez comme les saints l'entourent. Elle n'est pas seule. Personne n'est seul.

— Je ne vois qu'une femme sans visage. Et les saints ont l'air désemparés... Padre. Je sais qui vous êtes, mais combien sont comme vous ? Mieux vaut vivre seul que parmi les hommes.

— Votre cœur saigne, mon fils. Les hommes seuls sont des enfants perdus.

— Vous ne croyez pas si bien dire... Mais ma douleur s'estompe. J'y travaille.

Le père Beppini resta silencieux un instant. Il paraissait avoir compris le sous-entendu.

— Laissez-moi vous citer Saint Matthieu : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et

priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent... »

— Soit. Je prierai pour eux. Quand mon cœur ne saignera plus.

Il attendit quelques secondes, et parla :

— Padre, où est Irina ?

Le prêtre se retourna, et le scruta avant de répondre :

— Il me faut savoir qui vous êtes. La menace planera toujours sur elle. Vous comprendrez que je sois prudent. Vous dîtes qu'elle est votre sœur. Pourquoi ne portez-vous pas le même nom qu'elle ?

— J'ai été adopté. Parlez-lui d'Ivan, d'un navire dans le port de Vladivostok. Et donnez-lui ceci.

Il tendit à un carabinier une médaille à l'effigie d'un saint orthodoxe, et la toile, roulée dans un tube de carton. *Ligularia Sibirica*. Le militaire les donna au prêtre. Beppini mit la médaille dans sa poche et prit le tube, sans l'ouvrir. Puis il dévisagea longuement son interlocuteur.

— Irina a trouvé la paix. Je ne laisserai personne la faire souffrir à nouveau, fût-il son frère.

— Je ne veux que la voir, et lui parler.

— Rappelez-moi demain. Si vous êtes celui que vous dîtes, vous verrez votre sœur.

Ivan Evrard se leva. Le Padre le prit en photo.

— Je vous appellerai demain. Et, pour Irina, merci.

Il sortit, sans se retourner.

Chapitre 22

A bord du Boeing de la compagnie All Nippon Airways, Raphaël déjeuna d'un plateau de sushi et de sashimi. Toute sa vie, il avait rêvé du Japon. Il admirait son incroyable culture et participait aux stages que les maîtres d'aïkido japonais proposaient en Europe. Le mp3 joua intégralement l'opéra « Madame Butterfly » tandis qu'il feuilletait le rapport de la police de Kobe, traduit en anglais et transmis par fax à Amorov. Il réservait une surprise de taille : en février 1992, un enfant russe d'une dizaine d'années, errant dans l'immensité du port de Kobe, épuisé et affamé, avait été adopté par des moines de Kyoto. L'un d'eux avait été professeur de russe, et c'était ce qui avait favorisé l'adoption. L'Université de la ville est réputée, comme l'illustre ce dicton local : « Si tu jettes une pierre au hasard, tu blesses un professeur. »

Pour être plus exact, les moines vivaient dans un monastère à douze kilomètres au nord de la ville : au Mont Kurama !

En lisant cela, il en renversa sa tasse de thé. « Kurama Yama », le mont sacré de Kurama, celui de la légende du moine Ushikawa, s'entraînant en secret à l'épée pour venger les siens...

Exténué par le voyage, il s'endormit. Un maelström de sentiments contradictoires et de sourde inquiétude troublèrent son sommeil. Il se réveilla bien avant l'atterrissage.

L'aéroport de Tokyo Narita était presque désert, mais Raphaël passa la douane sans problème. Ensuite il prit le Narita express jusqu'à Tokyo Central, puis le Tokaido Shinkansen pour Kyoto. Le train démarra et s'élança, transformant le paysage en un travelling énervant. La vitesse... Raphaël eut une pensée pour sa moto, qu'il n'avait chevauchée qu'une seule fois.

Il n'avait fait qu'effleurer Tokyo. Collé au siège, il se consolait aisément en pensant qu'il manquait ce qui constituait le cerveau du Japon pour en découvrir l'âme : Kyoto. Une ville classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Le berceau d'une civilisation éblouissante, où régnèrent les empereurs et les grands shoguns.

Un long paysage urbanisé défila, puis il reconnut des plantations de thé, parfaitement alignées. Soudain, devant ses yeux incrédules, les nuages laissèrent apparaître les neiges du Mont Fuji. Son immensité majestueuse le rendait presque immobile malgré les 300 km/h. Le symbole du Japon, siège des divinités et de kamis, esprits de toutes choses, culminant à 3770 mètres.

Raphaël se remémora ce qu'il savait des manières ayant cours, et des

impairs à ne pas commettre dans la vie en société au Japon. Tout d'abord, ne pas se faire remarquer par son individualisme : « Le clou qui dépasse appelle le marteau ». Il faudrait éviter de refaire le coup de Vladivostok...

Ne pas planter ses baguettes dans le riz. Elles signifient que quelqu'un est mort.

Toujours offrir un petit cadeau à ses hôtes. Et ôter ses chaussures.

Ignorer le chiffre quatre, qui n'existe pas dans les ascenseurs. Il se prononce « shi », comme la mort.

Ne pas dévisager les gens, c'est une provocation. Ne jamais embrasser quelqu'un en public.

Dissimuler, voire réprimer ses sentiments, quels qu'ils soient.

Prendre soin d'une carte de visite, elle est la « face » de votre interlocuteur. Ne jamais faire perdre la face à un Japonais.

Être ponctuel. Arriver plutôt en avance à un rendez-vous.

Le train entra en gare de Kyoto à seize heures. Raphaël prit un Escalator qui grimpait sous l'immense voûte d'acier tressé. Une lumière hachée inondait le forum. Le Shinkansen s'élança à nouveau, faisant jaillir un éclair blanc des caténaires.

Deux hommes l'attendaient sur le quai. Ils saluèrent le français en s'inclinant. Il fit de même. On lui parla en français :

— Bonjour lieutenant Larcher. Je me présente : Toshiro Yamagata, de la Police de Kyoto. C'est un grand honneur pour moi. Et voici le Keibu-Ho Hayashi, mon collègue.

Le Keibu¹ Yamagata portait costume et cravate avec élégance. Son subordonné portait un costume identique, mais avec beaucoup moins de bonheur. Il évoqua à Raphaël les jeunes commerciaux empruntés qui fondent sur le client dans les foires et salons, armés de culot, de cheveux gominés, et d'une tenue mal assortie à leur teint. En revanche, la classe évidente de Yamagata l'impressionnait.

— Bonjour messieurs. Je suis très honoré de vous connaître.

— J'espère que vous avez fait un bon voyage. Je serais votre guide pour votre enquête. Veuillez nous suivre, je vous prie. Si vous le permettez, nous vous emmenons à votre hôtel.

Hayashi prit un des sacs de Raphaël. Les trois hommes prirent place à bord d'un 4x4 Mitsubishi, qui roula en direction du centre-ville. Le véhicule stoppa devant le Nishima Ryokan. Hayashi salua le Français et resta à l'extérieur. Yamagata et Raphaël se déchaussèrent dans le hall d'entrée et pénétrèrent dans le ryokan.

— Nous devons nous rendre à Kurama demain soir. Je passerai vous prendre à 19 heures. D'ici là je vous conseille de visiter Kyoto. J'ai cru comprendre, lors de ma conversation avec l'inspecteur Amorov, que vous n'êtes pas étranger à notre culture.

Raphaël espéra qu'Amorov n'en avait pas trop fait.

— Je suis sûr qu'il a exagéré.

Les deux hommes se saluèrent et la gérante montra à Raphaël le chemin de sa chambre. On ne devait pas tout à fait le prendre pour un gaijin, puisqu'on lui avait loué une véritable chambre japonaise : les cloisons étaient de bois, de bambou et de papier, avec des portes coulissantes ; une table basse reposait sur un tatami en paille de riz tressée ; le lit était un futon. La douceur des matériaux naturels et la lumière savamment tamisée avaient un effet apaisant. Un yukata, kimono de coton à motifs bleus et blancs, était à sa disposition. Il prit une douche et se rendit aux bains de l'auberge. Déposant le yukata, il entra nu dans l'eau chaude, et se posta sous la cascade. Un intense bien-être l'envahit. Pour un instant, il oublia toute cette histoire.

En soirée, il se rendit au point d'accès à Internet et releva son courrier. Laure confirmait qu'un chirurgien esthétique avait la dextérité suffisante pour le prélèvement d'organes. Un tendre message suivait cette information. Puis, un pincement lui serra le cœur. Il y avait un mail de Lila. Les mots d'une enfant :

« Papa, J'espère que tu vas bien et que tu réussis ton enquête. Ici tout le monde va très bien. J'ai eu des bonnes notes à l'école. La maîtresse était contente. Tu me manques beaucoup. Quand est-ce que tu reviens ?

Hier j'ai eu du chagrin parce que mon papa et ma maman me manquaient. Je t'aime, mon papa. Lila.

Raphaël, ému, regarda sa montre : vingt heures. Il était environ midi en France. Il passa un coup de fil à sa fille. Entendre le son de sa voix à l'autre bout du monde lui réchauffa le cœur. Il lui promit de rentrer très vite, puis raccrocha, gorge serrée.

De son hôtel de Bologne, Evrard appela le numéro que lui avait laissé le Padre. Il avait accédé à sa requête, mais il restait prudent. Il lui enjoignait de rejoindre Savona, sur la côte ligure, puis de contacter le père Benacchio. Le prêtre emmènerait ensuite Ivan Evrard auprès de sa sœur.

— Comment trouverai-je le prêtre à Savona ?

— Vous trouverez, mon fils. Je crois savoir que vous avez du nez. N'oubliez pas, votre sœur est loin du tumulte. Ne l'apportez pas jusqu'à elle.

Du nez. Beppini avait mené son enquête... Evrard remercia le Padre, et enfourcha aussitôt sa moto. Il allait retrouver sa sœur. Sa chère sœur. Elle était

vivante, il n'était plus seul. Son cœur brisé semblait s'être remis à battre. Le GPS donnait 3 h 20 mn de voyage. Il mettrait beaucoup moins de temps.

Au matin, Raphaël entreprit la visite de Kyoto. Abrisée par trois collines, la ville avait été édifée selon les règles du Feng-Shui ², dans un lieu à l'abri des tremblements de terre. L'harmonie ainsi recherchée était demeurée. Les collines, sièges des divinités, avaient été réservées à la seule construction des temples. La ville gardait son charme. En 1945, Kyoto était promise au feu nucléaire, mais des voix s'étaient élevées pour la sauver au nom de son fabuleux patrimoine, dont près de mille six cents temples traditionnels.

Il visita le Toji, dédié à la paix, avec ses cinq pagodes, haut de 55 mètres, et le Ryoanji avec son jardin zen. Le gravier, finement ratissé, prenait une forme d'ondes. Ensuite, il se rendit à l'ancien Palais impérial. Yamagata, qui lui avait laissé un plan de la ville, avait eu la délicatesse de lui prendre un billet. Le palais était le lieu où l'empereur recevait les shoguns et daimyos jusqu'en 1868. Un instant, Raphaël resta comme hypnotisé par le sabre impérial.

Il acheva sa visite culturelle par le château Nijo, demeure des shoguns, qui dirigèrent le pays pendant quinze générations, puis il pénétra dans le quartier historique de Gion pour un voyage dans le passé. Les maisons traditionnelles, aux décors finement ciselés, bordaient la rue. Des lampions ornaient les façades. Il croisa des geishas en costume traditionnel et se rendit au marché Nishiki. Il ne pouvait visiter une ville sans passer par le marché. Sans doute en mémoire de sa mère. Sous la voûte colorée s'étalait un monde que ne pouvait imaginer un Occidental : des couteaux inquiétants ; des mobiles, faits de carcasses de fugu, des poissons séchés ; des yakitoris aux couleurs du soleil ; des lampions volants ; des vendeurs zens ; des œufs de poisson d'or et de feu ; des coquillages étranges ; une Japonaise promenant avec grâce sa beauté blafarde.

Il découvrit des poissons inconnus, des poulpes improbables, et d'écœurants mollusques ; des monstres marins, remontés des abysses, des brochettes de poisson, à consommer sur place, à dévorer des yeux. Des bonbons impossibles aux couleurs de manga, des yankees égarés à l'air halluciné, des gâteaux mystérieux, des fritures effrayantes, un goût de wasabi, des grillades enflammées, des fruits abominables au parfum délicieux, des saumures de légumes, des soupes aphrodisiaques et un veau d'or païen. Des algues odorantes, du tofu, du miso, des épices endiablées...

Un regard à sa montre le ramena sur terre. Il rentra au Ryokan.

Rasé, douché, les souliers cirés, élégamment vêtu d'un pantalon écru et d'une veste de flanelle, Raphaël traversa le hall. La gérante le regardait discrètement. C'était un peu plus que de la curiosité. Il était devant l'auberge quand Yamagata vint le chercher. Être ponctuel.

L'inspecteur roula vers le nord, puis gara la voiture. Les deux hommes montèrent dans un train qui les mena au mont Kurama en une demi-heure. Une statue géante de tengu, rouge vif, arborait avec malice un nez phallique. Les divinités tengu punissent les vaniteux, les orgueilleux et les moines arrogants dans la croyance shinto-bouddhiste. Des touristes silencieux s'attardaient sur le Kurama Dera Complex. Un petit funiculaire redescendait.

Ils grimpèrent encore un long moment, dans un site virginal, et passèrent de l'autre côté de la montagne, sur la partie interdite au public. Ils atteignirent un monastère. Ils se déchaussèrent et un moine les fit entrer. À l'intérieur, la lumière vibrait davantage que le son, et les trois hommes avancèrent sans briser le silence.

— Entrez, je vous prie. Le maître Yoshi Nakamura va vous recevoir.

Il ouvrit une porte coulissante de papier, et s'effaça en restant courbé. Assis en tailleur, vêtu d'un kimono, Yoshi Nakamura était un homme de près de soixante-dix ans. Son visage très beau montrait son âge, mais son corps était celui d'un jeune homme. Il salua d'un signe de tête.

Yamagata s'inclina plus qu'à l'accoutumée, en signe de déférence. Raphaël l'imita. L'inspecteur parla en regardant vers le sol :

— Sensei, voici le policier français qui cherche Ivan Kharkov.

Raphaël jetait des regards furtifs vers le maître pour éviter de le fixer.

Le Maître les invita à s'asseoir. Les deux policiers s'assirent en tailleur. Il se tourna vers Raphaël et lui parla, en japonais. Yamagata fit la traduction :

— Pourquoi recherchez-vous Ivan ?

— Il tue. Beaucoup de gens. Je dois l'arrêter.

Le maître Nakamura sembla à peine surpris.

— Ivan... savez-vous pourquoi il tue ?

— Je crois qu'il se venge.

Raphaël donna des clichés des meurtres à son homologue. Yamagata les regarda avec une certaine émotion, puis les tendit à Yoshi Nakamura. L'homme se figea. Une ombre de tristesse parcourut son visage. Son regard s'échappa.

— Alors... J'ai échoué !

Yamagata ne traduisit pas.

— Vous a-t-il raconté son histoire ? demanda Raphaël.

Le Sensei répondit après un long silence :

— Jamais. Mais c'était un garçon tourmenté. J'ai toujours su qu'il portait une grande douleur en lui...

Il regarda Yamagata.

— ... et une grande force !

— Savez-vous ce qu'il est devenu ? demanda Raphaël.

Le Sensei ignore la question.

— L'officier de police Yamagata m'a parlé de vos capacités. Je dois vérifier cela. Suivez-moi.

Il se leva, les deux hommes le suivirent dans le temple, jusqu'à un grand tatami. Trois moines en kimono attendaient, agenouillés. Le maître s'adressa à Yamagata.

— Lieutenant Larcher, le maître souhaite que vous mettiez ce kimono et ce hakama.

Il désigna les moines.

— Et voici vos adversaires.

Raphaël se souvint qu'un maître Japonais lui avait remis son septième dan. Il allait vite savoir s'il en était digne, ici, au Mont Kurama ! Aidé par son homologue, il se prépara, et monta sur le tatami. Les moines le saluèrent, prêts au combat. Il les salua à son tour, sans les quitter du regard.

— Attrapez-le ! dit Nakamura.

Les trois hommes se jetèrent sur Raphaël, qui les emmena dans une ronde infernale. À chaque fois qu'ils pensaient le tenir, il les projetait, tournant avec souplesse. Les impacts de chutes claquaient sur le tatami. Les moines se relevaient à chaque fois, il se servait de l'un comme d'un projectile, de l'autre comme d'un rempart. Un moment, il parut vaciller sous les assauts et chuta en arrière. Mais ce n'était qu'une parade : il était debout à la fin du mouvement.

Yamagata était estomaqué. D'où sortait ce gaijin ? Le Sensei ne bronchait pas. Au bout de trois minutes, ils n'avaient toujours pas réussi à l'attraper. Maître Nakamura leva la main. Les trois moines saluèrent Raphaël et sortirent.

Le Maître saisit deux bokkens, des katanas en bois, et en tendit un à Raphaël qui le saisit de sa main gauche. Nakamura marqua un temps d'arrêt, gardant pour lui sa réflexion : *ce policier français est gaucher, comme Ivan*. Puis, il parla à Yamagata :

— Le Sensei demande si vous voulez tuer Ivan.

— Non, je veux l'arrêter. Je veux qu'il soit jugé. Je suis officier de police.

Yamagata fit la traduction pour Nakamura.

— Alors je dois vous aider, dit Nakamura en regardant le français, car sinon Ivan vous tuera. Ce n'est plus un samouraï, c'est un ronin !

— Et de quelle façon pensez-vous m'aider ?

— Frappez ! dit-il en levant le bokken.

Raphaël hésitait. Nakamura lui donna un petit coup de bokken sur l'épaule. Yamagata traduisait :

— Frappez, je suis Ivan. Allez ! Frappez !

Raphaël porta son attaque. Il se retrouva sur le dos, le bokken de Nakamura contre la gorge. Le maître lui ordonna de recommencer. Il changea son attaque, avec le même résultat. Raphaël se retrouva quatre fois la gorge offerte, sans rien pouvoir faire. Il n'était pourtant pas un débutant.

Le maître posa la main sur la poitrine de Raphaël et ferma les yeux. Le Français ressentit une intense chaleur. Il n'osait bouger. Au bout d'un long moment, Nakamura parla, lentement, laissant à Yamagata le temps de traduire :

— Le Sensei dit que votre chagrin vous affaiblit. Il dit que vous êtes un grand guerrier, mais il dit qu'Ivan est un maître. Il maîtrise mieux l'art du sabre que tous les élèves qu'il a connus. Il dit qu'il travaillait ses katas des nuits entières, que c'est aussi un maître archer... et qu'il est intelligent. Il dit que s'il vous donne son nom, vous le trouverez. Et que si vous le trouvez, il vous tuera.

— Dites-lui qu'il va tuer encore si je ne l'arrête pas.

Yamagata traduisit. Nakamura se concentra à nouveau sur sa main, posée sur le coeur de Raphaël. Au bout d'un moment, il parla :

— Le Sensei dit que vous devez cesser de pleurer votre âme sœur. Il dit que la mort n'est qu'un recommencement, que vous devez vivre votre vie. Il dit : votre âme sœur vous attend plus loin sur le chemin, et vous sourit.

Raphaël était stupéfait. Comment ?

— Le Sensei dit aussi qu'il y a une grande force en vous, mais qu'il doit la libérer. Il dit qu'il ne peut vous révéler l'identité d'Ivan, tant que vous n'aurez pas libéré votre énergie, qu'il serait responsable de votre mort.

— Et... et que propose-t-il ?

Yamagata traduisit, et attendit la réponse. Il hésita à traduire, puis se lança :

— Il veut vous garder cinq jours, dans le jeûne et la méditation, en ce lieu sacré de Kurama. Il dit que c'est le seul moyen pour vous de retrouver votre véritable force.

— Mais ! C'est impossible ! Le temps presse, et je...

Yamagata était outré :

— Ne refusez pas !! C'est un immense honneur qu'il vous fait. Des milliers d'hommes en rêvent. Il vous tient en très haute estime !

Cinq jours... Raphaël ne protesta plus. Yamagata disait vrai. C'était un très grand honneur et un privilège. Et perdre l'estime de Maître Nakamura, c'était perdre sa seule piste.

— Dites au Sensei que son offre m'honore, et que je le remercie.

Yamagata traduisit à Nakamura, qui répondit en un grognement :

— Le Sensei vous suggère d'attendre la fin des cinq jours avant de le remercier...

— Pouvez-vous avertir mes supérieurs ? Ils ne voudront jamais le croire.

— Je m'en charge, Raphaël san. Je trouverai les mots.

Yamagata était impressionné. Raphaël lui sourit.

— Merci Toshiro san.

Le Sensei sonna une cloche. Un moine entra et salua. Nakamura s'adressa à lui, puis l'homme se tourna vers Raphaël. Il lui parla en anglais :

— Je suis Osamu Aoki, et je serais votre bouche et vos oreilles pendant votre séjour. Veuillez s'il vous plaît laisser votre téléphone à votre ami. Je vais vous montrer votre chambre.

1:Inspecteur de police.

2:L'art chinois d'harmoniser un environnement pour favoriser la prospérité et la santé des habitants.

Chapitre 23

La vieille femme priait dans la petite église de Santa Lucia, à Savone. Elle eut peur en voyant Evrard approcher en combinaison de moto noire, mais il parla avec douceur. Elle lui conseilla de chercher le père Benacchio à l'église de Sant'Andrea apostolo.

Ivan Evrard gara la Kawasaki devant la façade baroque. Il entra et l'odeur d'encens l'assaillit. Ça sentait aussi la cave, la fumée des cierges, le bois des bancs et l'eau de toilette. Celle du prêtre assis dans un coin. Le nez d'Evrard l'avait localisé quand il parla :

— Vous êtes là, déjà... je suis le père Benacchio. Bonjour.

— Bonjour Padre. Je viens vous trouver de la part du père Beppini.

— Je vous attendais, venez mon fils. Sortons.

Le prêtre n'eut pas à vérifier l'identité du motard. Beppini lui avait envoyé une photo par mail.

Benacchio l'emmena hors de l'église. Il ferma la porte à clé, et désigna une Fiat Punto.

— Je prends ma voiture, car j'ai peu de temps. Prenez votre engin, et suivez-moi.

Le prêtre s'engagea sur l'autoroute en direction de Gênes, puis de Turin. La Fiat et la moto prirent une succession de tunnels et de viaducs, et sortirent à Altare. Ils se dirigèrent ensuite vers les montagnes.

De lourds nuages s'annonçaient.

Après un voyage de 40 minutes, ils entrèrent dans un village. Des gouttes de pluie commençaient à tomber.

Evrard découvrit le site où l'emmenait le père. Il vit un alignement de maisons, avec chacune un petit jardin entouré de hauts murs, rassemblées autour d'une église. Les hourdis étaient exempts de crépi. La forêt, toute proche, encerclait les bâtiments. En voyant l'ensemble, il comprit. Et son sang se glaça. Sa sœur s'était retirée du monde et vivait ici, cloîtrée. Benacchio s'approcha.

— Voici la Chartreuse de la Trinité. Ici vivent les moniales Chartreuses, dans la paix et dans la prière. Ici vit votre sœur.

La vie monacale ! Qui mieux que lui la connaissait ? Lui qui fut le disciple de maître Nakamura pendant sept ans à Kurama. Un élève doué et

attentif. Recueilli à dix ans, il n'avait pas dit un mot pendant une année, puis avait repris confiance en lui. Il avait appris la méditation, le reiki et les arts martiaux.

Il en conclut que les maisonnettes qu'il avait aperçues étaient les cellules. Une petite pièce, un jardin, et des murs. Et pour seul horizon, le Ciel. Ce qu'il savait des Chartreuses lui évoquait davantage la mort que la vie. Elles passaient le plus clair de leur temps en cellule. Un vertige le submergeait, il allait retrouver Irina emmurée vivante.

On entendit le tonnerre gronder dans le lointain.

Le père Benacchio frappa avec le heurtoir. Quelques instants plus tard, une nonne ouvrit la porte.

— Bonjour, ma sœur, je vous amène, comme prévu, le visiteur de sœur Donata.

Evrard le regarda avec étonnement.

— Sœur Donata ?

— C'est pour sa sécurité, mon fils. Son nom ne doit plus être prononcé. Le Diable a de longues oreilles.

La moniale dévisageait avec défiance ce motard bardé de cuir, mais elle le fit entrer. Le père Benacchio resta sur le seuil.

— C'est ici que je vous laisse. Bonne chance, mon enfant. Allez en paix.

En paix !

Une forte pluie dégringola soudain. L'averse se changeait en cascade. Le vent sifflait entre les arbres proches.

Dans l'encadrement de la porte, Evrard vit le prêtre courir et s'engouffrer dans la Fiat. La sœur le conduisit à travers un couloir, puis ils traversèrent un long préau. Le ruissellement de la pluie formait un mur opaque et sonore. Un parfum de terre mouillée les accompagnait. Le cœur d'Evrard allait exploser dans sa poitrine. Ils stoppèrent devant une porte, et la nonne frappa.

— Sœur Donata ? Votre visiteur.

Puis elle ouvrit la porte et le fit entrer.

À SUIVRE...

COLLECTION NOIR, C'EST NOIR

Les Éditions Numeriklivres

Éditeur : Jean-François Gayrard

Directrice littéraire : Anita Berchenko

Directeur de collection : Jean-Basile Boutak

*Tous droits réservés,
Numeriklivres et Eric Calatraba.*

Copyright 2012

ISBN : 978-2-89717-289-3

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Piratez ! Moi ? Jamais !

Vous avez sans doute remarqué que nous ne mettons pas de verrous numériques sur nos fichiers. Vous savez les fameux DRM dont tout le monde parle. Nous considérons que dès lors que vous décidez de télécharger un livre dans son format numérique, vous devez être libre de l'annoter, d'imprimer des passages et surtout de pouvoir le transférer d'un terminal de lecture à un autre terminal de lecture, et ce quelques que soient sa marque et son environnement technologique.

Ce fichier est le vôtre, il vous appartient tout autant que lorsque vous achetiez un livre papier. À nos yeux, vous n'êtes surtout pas des pirates en puissance mais de précieux lecteurs. Des lecteurs responsables, tout aussi respectueux du travail de l'auteur qui vous permet de passer un agréable moment de lecture numérique que du travail de l'équipe qui a conçu la couverture, qui a révisé et corrigé le texte ou encore qui a participé à la fabrication des fichiers numériques et à sa diffusion. De plus, notre maison d'édition pratique une politique de prix que nous estimons être le juste prix pour des publications 100% numériques.

Grâce à votre achat, nous pouvons ainsi rémunérer les auteurs et toutes les personnes qui, comme vous, ont un métier qui les fait vivre et qui ont à coeur de vous offrir le meilleur d'eux-mêmes pour que votre expérience de lecture numérique soit la plus agréable possible. Aussi, sommes-nous convaincus qu'en contrepartie, et parce que nous respectons vos droits de lecteurs, vous respecterez le droit des auteurs et des professionnels qui ont contribué à la réalisation de l'ouvrage que vous venez de télécharger et qu'il ne vous viendra jamais à l'idée d'utiliser ce fichier autrement que dans un cadre privé.

Numériquement vôtre,
L'Équipe de Numeriklivre